This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

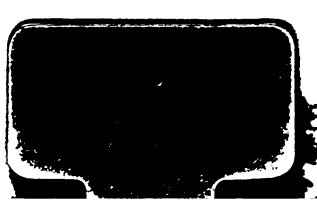
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

£10/10/-

in
Thermogine.

Variant to
Page 19. item (b)

Vet. Fr. II. 127



Not in Cordier

LA FOLLE JOURNÉE, OU LE MARIAGE DE FIGARO,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE.

PAR MR. CARON DE BEAUMARCHAIS.

Représentée, pour la premiere fois, à Paris par les Comédiens ordinaires du Roi, le 27 Avril 1784.

A PARIS,
Chez RUAULT, Libraire au Palais-Royal. N°. 115.

M. DCC. LXXXV.

PERSONNAGES.	Noms des Acteurs & Actrices.
Le Comte ALMAVIVA.....	*Mr. Molé.*
La COMTESSE.....	*Mlle. Sainval.*
SUZANNE, femme-de-chambre de la Comteſſe.....	*Mlle Contat.*
FIGARO, valet du Comte...	*Mr. Dazincourt.*
BAZILE, maître à chanter...	*Mr. Vanhove.*
Le Docteur BARTHOLO, Médecin.....	*Mr. Deſeſſart.*
MARCELINE, gouvernante du Docteur.....	*Mad. la Chaſſaigne.*
CHÉRUBIN, Page du Comte.	*Mlle. Olivier.*
Dom GUSMAN BRIDE-OISON, juge du lieu....	*Mrs. Préville ou (Dugazon.*
DOUBLE-MAIN, Greffier du ſiége.....	*Mr. Marci.*
ANTONIO, jardinier du Comte & oncle de Suzanne....	*Mr. Belmont.*
FANCHETTE, fille d'Antonio, Couſine de de Suzanne....	*Mlle. Laurent.*
PÉDRILLE, courier.....	*Mr. Florence.*
GRIPPE-SOLEIL, berger, chargé du feu d'artifice...	*Mr. La Rive, ou Champville.*
Un HUISSIER-Audiencier....	*Mr. la Rochelle.*
Trois Perſonnages muets....	
GARDES.	
Troupe de Payſans & de Payſannes des environs du château d'Agoas-Freſcas, à trois lieues de Séville.	

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
NOV 1965
OXFORD
LIBRARY

PRÉFACE.

En écrivant cette Préface, mon but n'eſt pas de rechercher oiſeuſement ſi j'ai mis au théâtre une piece bonne ou mauvaiſe ; il n'eſt plus tems pour moi : mais d'examiner ſcrupuleuſement, & je le dois toujours, ſi j'ai fait une œuvre blâmable.

Perſonne n'étant tenu de faire une comédie qui reſſemble aux autres ; ſi je me ſuis écarté d'un chemin trop battu, pour des raiſons qui m'ont paru ſolides ; ira-t-on me juger, comme l'ont fait MM. tels, ſur des regles qui ne ſont pas les miennes ? Imprimer puérilement que je reporte l'art à ſon enfance, parce que j'entreprends de frayer un nouveau ſentier à cet art dont la loi premiere, & peut-être la ſeule, eſt d'amuſer en inſtruiſant ? Mais ce n'eſt pas de cela qu'il s'agit.

Il y a ſouvent très-loin du mal que l'on dit d'un onvrage à celui qu'on en penſe. Le trait qui nous pourſuit, le mot qui importune reſte enſeveli dans le cœur, pendant que la bouche ſe venge en blâmant preſque tout le reſte. De ſorte qu'on peut regarder comme un point

établi au théâtre, qu'en fait de reproche à l'auteur, ce qui nous affecte le plus est ce dont on parle le moins.

Il est peut-être utile de dévoiler aux yeux de tous ce double aspect des comédies, & j'aurai fait encore un bon usage de la mienne, si je parviens, en la scrutant, à fixer l'opinion publique sur ce qu'on doit entendre par ces mots : Qu'est-ce que LA DÉCENCE THÉATRALE ?

A force de nous montrer délicats, fins connoisseurs, & d'affecter, comme j'ai dit autre part, l'hypocrisie de la décence auprès du relâchement des mœurs, nous devenons des êtres nuls, incapables de s'amuser & de juger de ce qui leur convient : faut-il le dire enfin ? Des bégueules rassasiées qui ne savent plus ce qu'elles veulent, ni ce qu'elles doivent aimer ou rejetter. Déjà ces mots si rebattus, *bon ton*, *bonne compagnie*, toujours ajustés au niveau de chaque insipide cotterie, & dont la latitude est si grande qu'on ne sait où ils commencent & finissent, ont détruit la franche & vraie gaieté qui distinguoit de tout autre, le comique de notre nation.

Ajoûtez-y le pédantesque abus de ces autres grands mots *décence* & *bonnes mœurs*, qui donnent un air si important, si supérieur, que nos jugeurs de comédies seroient désolés de n'avoir pas à les prononcer sur toutes les pieces de

théâtre, & vous connoîtrez à-peu-près ce qui garote le génie, intimide tous les auteurs, & porte un coup mortel à la vigueur de l'intrigue, ſans laquelle il n'y a pourtant que du bel eſprit à la glace, & des comédies de quatre jours.

Enfin, pour dernier mal, tous les états de la ſociété ſont parvenus à ſe ſouſtraire à la cenſure dramatique : on ne pourroit mettre au théâtre *les Plaideurs* de *Racine*, ſans entendre aujourd'hui les *Dandins* & les *Bride-Oiſons*, même des gens plus éclairés, s'écrier qu'il n'y a plus ni mœurs, ni reſpect pour les magiſtrats.

On ne feroit point le *Turcaret*, ſans avoir à l'inſtant ſur les bras ; fermes, ſous-fermes, traites & gabelles, droits-réunis, tailles, taillons, le trop-plein, le trop-bu, tous les impoſiteurs royaux. Il eſt vrai qu'aujourd'hui *Turcaret* n'a plus de modeles. On l'offriroit ſous d'autres traits, l'obſtacle reſteroit le même.

On ne joueroit point les *Fâcheux*, *les Marquis*, *les Emprunteurs* de *Moliere*, ſans révolter à la fois la haute, la moyenne, la moderne & l'antique nobleſſe. Ses *Femmes ſavantes* irriteroient nos féminins bureaux d'eſprit ; mais quel calculateur peut évaluer la force & la longueur du levier qu'il faudroit, de nos jours, pour élever juſqu'au théâtre la ſublime œuvre du *Tartuſe* ? Auſſi l'auteur qui ſe compromet avec le public

pour l'amuſer, ou pour l'inſtruire, au lieu d'intriguer à ſon choix ſon ouvrage, eſt-il obligé de tourniller dans des incidens impoſſibles, de perſiffler au lieu de rire, & de prendre ſes modeles hors de la ſociété, crainte de ſe trouver mille ennemis, dont il ne connoiſſoit aucun en compoſant ſon triſte Drame.

J'ai donc réfléchi que ſi quelque homme courageux ne ſecouoit pas toute cette pouſſiere, bien-tôt l'ennui des pieces françoiſes porteroit la nation au frivole opéra-comique, & plus loin encore, au boulevards, à ce ramas infect de tréteaux élevés à notre honte, où la décente liberté bannie du théâtre françois, ſe change en une licence effrénée; où la jeuneſſe va ſe nourrir de groſſieres inepties, & perdre, avec ſes mœurs, le goût de la décence & des chefs-d'œuvres de nos maîtres. J'ai tenté d'être cet homme, & ſi je n'ai pas mis plus de talent à mes ouvrages, au moins mon intention s'eſt-elle manifeſtée dans tous.

J'ai penſé, je penſe encore, qu'on obtient ni grand pathétique, ni profonde moralité, ni bon & vrai comique au théâtre, ſans des ſituations fortes, & qui naiſſent toujours d'une diſconvenance ſociale, dans le ſujet qu'on veut traiter. L'auteur tragique, hardi dans ſes moyens, oſe admettre le crime atroce; les conſpirations,

l'uſurpation du trône, le meurtre, l'empoiſonnement, l'inceſte dans *Œdipe* & *Phèdre*; le fratricide dans *Vendôme*; le parricide dans *Mahomet*; le régicide dans *Mackbet*, &c. &c. La comédie, moins audacieuſe, n'excede pas les diſconvenances parce que ſes tableaux ſont tirés de nos mœurs, ſes ſujets, de la ſociété. Mais comment frapper ſur l'avarice, à moins de mettre en ſcene un mépriſable avare? Démaſquer l'hypocriſie, ſans montrer, comme *Orgon* dans le *Tartufe*, un abominable hypocriſie, *épouſant ſa fille & convoitant ſa femme*? Un homme à bonnes fortunes, ſans le faire parcourir un cercle entier de femmes galantes; un joueur effréné, ſans l'envelopper de frippons, s'il ne l'eſt pas déjà lui-même?

Tous ces gens-là ſont loin d'être vertueux; l'auteur ne les donne pas pour tels: il n'eſt le patron d'aucun d'eux; il eſt le peintre de leurs vices. Et parce que le lion eſt féroce, le loup vorace & glouton, le renard ruſé, cauteleux, la fable eſt-elle ſans moralité? Quand l'auteur la dirige contre un ſot que la louange enivre, il fait choir du bec du corbeau le fromage dans la gueule du renard, ſa moralité eſt remplie: s'il la tournoit contre le bas flatteur, il finiroit ſon apologue ainſi: *le renard s'en ſaiſit, le dévore; mais le fromage étoit empoiſonné*. La fable eſt une comédie légere, & toute comédie n'eſt qu'un

long apologue : leur différence eſt, que dans la fable les animaux ont de l'eſprit ; & que dans notre comédie les hommes ſont ſouvent des bêtes, & qui pis eſt, des bêtes méchantes.

Ainſi, lorſque *Moliere*, qui fut ſi tourmenté par les ſots, donne à l'*Avare* un fils prodigue & vicieux qui lui vole ſa caſſette, & l'injurie en face ; eſt-ce des vertus ou des vices qu'il tire ſa moralité? Que lui importent ſes fantômes? c'eſt vous qu'il entend corriger. Il eſt vrai que les afficheurs & balayeurs littéraires de ſon tems, ne manquerent pas d'apprendre au bon public combien tout cela étoit horrible ! Il eſt auſſi prouvé que des envieux très-importans, ou des importans très-envieux ſe déchaînerent contre lui. Voyez le ſévere *Boileau* dans ſon épître au grand *Racine*, venger ſon ami qui n'eſt plus, en rappellant ainſi les faits :

L'ignorance & l'erreur a ſes naiſſantes pieces,
En habits de Marquis, en robes de Comteſſe,
Venoient pour diffamer ſon chef-d'œuvre nouveau,
Et ſecouoient la tête à l'endroit le plus beau.
Le Commandeur vouloit la ſcene plus exacte ;
Le Vicomte indigné, ſortoit au ſecond acte.
L'un, défenſeur zélé des dévots mis en jeu,
Pour prix de ſes bons mots, le condamnoit au feu ;
L'autre, *fougueux Marquis*, lui déclarant la guerre,
Vouloit venger la Cour immolée au parterre.

On voit même dans un placet de *Moliere* à *Louis XIV*, qui fut ſi grand en protégeant les arts, & ſans le goût éclairé duquel notre théâtre n'auroit pas un ſeul chef-d'œuvre de *Moliere*; on voit ce philoſophe auteur ſe plaindre amerement au Roi, que pour avoir démaſqué les hypocrites, ils imprimoient par-tout qu'il étoit *un libertin, un impie, un athée, un démon vêtu de chair, habillé en homme*; & cela s'imprimoit avec APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI, qui le protégeoit: rien là-deſſus n'eſt empiré.

Mais, parce que les perſonnages d'une piece s'y montrent ſous des mœurs vicieuſes, faut-il les bannir de la ſcene? Que pourſuivroit-on au théâtre? les travers & les ridicules? Cela vaut bien la peine d'écrire! Ils ſont chez nous comme les modes; on ne s'en corrige point, on en change.

Les vices, les abus, voilà ce qui ne change point, mais ſe déguiſe en mille formes ſous le maſque des mœurs dominantes: leur arracher ce maſque & les montrer à découvert, telle eſt la noble tâche de l'homme qui ſe voue au théâtre. Soit qu'il moraliſe en riant, ſoit qu'il pleure en moraliſant: Héraclite ou Démocrite, il n'a pas un autre devoir; malheur à lui, s'il s'en écarte. On ne peut corriger les hommes qu'en

les faiſant voir tels qu'ils ſont. La comédie utile & véridique, n'eſt point un éloge menteur, un vain diſcours d'académie.

Mais gardons-nous bien de confondre cette critique générale, un des plus nobles buts de l'art, avec la ſatyre odieuſe & perſonnelle : l'avantage de la premiere eſt de corriger ſans bleſſer. Faites prononcer au théâtre par l'homme juſte, aigri de l'horrible abus des bienfaits, *tous les hommes ſont des ingrats*: quoique chacun ſoit bien près de penſer comme lui, perſonne ne s'offenſera. Ne pouvant y avoir un ingrat, ſans qu'il exiſte un bienfaiteur ; ce reproche même établit une balance égale entre les bons & mauvais cœurs; on le ſent & cela conſole. Que ſi l'humoriſte répond *qu'un bienfaiteur fait cent ingrats* ; on répliquera juſtement, qu'*il n'y a peut-être pas un ingrat qui n'ait été pluſieurs fois bienfaiteur* : cela conſole encore ; & c'eſt ainſi qu'en généraliſant, la critique la plus amere porte du fruit ſans nous bleſſer ; quand la ſatyre perſonnelle, auſſi ſtérile que funeſte, bleſſe toujours & ne produit jamais. Je hais par-tout cette derniere, & je la crois un ſi puniſſable abus, que j'ai pluſieurs fois d'office invoqué la vigilance du magiſtrat, pour empêcher que le théâtre ne devînt une arêne de gladiateurs, où le puiſſant ſe crût en droit de faire exercer ſes vengeances par les

plumes vénales, & malheureuſement trop communes, qui mettent leur baſſeſſe à l'enchere.

N'ont-ils donc pas aſſez, ces grands, des mille & un journaux, faiſeurs de bulletins, afficheurs, pour y trier les plus mauvais, en choiſir un bien lâche, & dénigrer qui les offuſque? On tolere un ſi léger mal, parce qu'il eſt ſans conſéquence, & que la vermine éphémere démange un inſtant & périt; mais le théâtre eſt un géant qui bleſſe à mort tout ce qu'il frappe. On doit réſerver ſes grands coups pour les abus & pour les maux publics.

Ce n'eſt donc ni le vice, ni les incidens qu'il amene, qui font l'indécence théâtrale; mais le défaut de leçons & de moralité. Si l'auteur, ou foible ou timide, n'oſe en tirer de ſon ſujet, voilà ce qui rend ſa piece équivoque ou vicieuſe.

Lorſque je mis *Eugénie* au théâtre (& il faut bien que je me cite, puiſque c'eſt toujours moi qu'on attaque), lorſque je mis *Eugénie* au théâtre, tous nos jurés-crieurs, à la décence, jettoient des flammes dans les foyers ſur ce que j'avois oſé montrer un ſeigneur libertin, habillant ſes valets en prêtres, & faignant d'épouſer une jeune perſonne qui paroît enceinte au théâtre, ſans avoir été mariée.

Malgré leurs cris, la piece a été jugée, ſinon le meilleur, au moins le plus moral des drames,

conſtamment jouée ſur tous les théâtres, & traduite dans toutes les langues. Les bons eſprits ont vu que la moralité, que l'intérêt y naiſſoient entiérement de l'abus qu'un homme puiſſant & vicieux fait de ſon nom, de ſon crédit, pour tourmenter une foible fille, ſans appui, trompée, vertueuſe & délaiſſée. Ainſi, tout ce que l'ouvrage a d'utile & de bon, naît du courage qu'eut l'auteur d'oſer porter la diſconvenance ſociale au plus haut point de liberté.

Depuis, j'ai fait *les Deux Amis*, piece dans laquelle un pere avoue à ſa prétendue niece qu'elle eſt ſa fille illégitime : ce drame eſt auſſi très-moral ; parce qu'à travers les ſacrifices de la plus parfaite amitié, l'auteur s'atrache à y montrer les devoirs qu'impoſe la nature ſur les fruits d'un ancien amour, que la rigoureuſe dureté des convenances ſociales, ou plutôt leur abus, laiſſe trop ſouvent ſon appui.

Entr'autres critiques de la piece, j'entendis dans une loge, auprès de celle que j'occupois, un jeune *important* de la cour, qui diſoit gaiement à des dames : « l'auteur, ſans doute, eſt un gar-» çon frippier, qui ne voit rien de plus élevé que » des commis des fermes & des marchands d'é-» toffes ; & c'eſt au fond d'un magaſin qu'il va » chercher les nobles amis qu'il traduit à la ſcene » françaiſe ! » Hélas ! Monſieur, lui dis-je en

m'avançant, il a fallu du moins les prendre où il n'eſt pas impoſſible de les ſuppoſer. Vous ririez bien plus de l'auteur, s'il eût tiré deux vrais amis de l'œil de bœuf ou des carroſſes? Il faut un peu de vraiſemblance, même dans les actes vertueux.

Me livrant à mon gai caractere, j'ai depuis tenté, dans *le Barbier de Séville*, de ramener au theâtre l'ancienne & franche gaieté, en l'alliant avec le ton léger de notre plaiſanterie actuelle; mais comme cela même étoit une eſpece de nouveauté, la piece fut vivement pourſuivie. Il ſembloit que j'euſſe ébranlé l'État: l'excès des précautions qu'on prit, & des cris qu'on fit contre moi, déceloit ſur-tout la frayeur que certains vicieux de ce tems avoient de s'y voir démaſqués. La piece fut cenſurée quatre fois, cartonnée trois fois ſur l'affiche, à l'inſtant d'être jouée, dénoncée même au parlement d'alors; & moi, frappé de ce tumulte, je perſiſtois à demander que le public reſtât le juge de ce que j'avois deſtiné à l'amuſement du public.

Je l'obtins au bout de trois ans, après les clameurs, les éloges; & chacun me diſoit tout bas: faites-nous donc des pieces de ce genre, puiſqu'il n'y a plus que vous qui oſiez rire en face.

Un auteur déſolé par la cabale & les criards,

mais qui voit ſa piece marcher, reprend courage, & c'eſt ce que j'ai fait. Feu M. le Prince de *Conti*, de patriotique mémoire, (car en frappant l'air de ſon nom, l'on ſent vibrer le vieux mot patrie). Feu M. le Prince de *Conti*, donc, me porta le défi public de mettre au théâtre ma Préface du *Barbier*; plus gaie, diſoit-il, que la piece, & d'y montrer la famille de *Figaro*, que j'indiquois dans cette Préface. Monſeigneur, lui répondis-je, ſi je mettois une ſeconde fois ce caractere ſur la ſcene, comme je le montrerois plus âgé, qu'il en ſauroit quelque peu davantage, ce ſeroit bien un autre bruit, & qui ſait s'il verroit le jour! Cependant, par reſpect, j'acceptai le défi, je compoſai cette *Folle Journée*, qui cauſe aujourd'hui la rumeur. Il daigna la voir le premier. C'étoit un homme d'un grand caractere, un Prince Auguſte, un eſprit noble & fier: le dirai-je? Il en fut content.

Mais quel piége, hélas! j'ai tendu au jugement de nos critiques en appellant ma comédie du vain nom de *Folle Journée*! mon objet étoit bien de lui ôter quelqu'importance; mais je ne ſavois pas encore à quel point un changement d'annonce peut égarer tous les eſprits. En lui laiſſant ſon véritable titre, on eut lû *l'Epoux ſuborneur*. C'étoit pour eux une autre piſte; on me courait différemment. Mais ce nom de *Folle*

Journée, les a mis à cent lieues de moi : ils n'ont plus rien vu dans l'ouvrage, que ce qui n'y ſera jamais ; & cette remarque un peu ſévere ſur la facilité de prendre le change, a plus d'étendue qu'on ne croit. Au lieu du nom de *Georges Dandin*, ſi *Moliere* eût appellé ſon Drame la *Sottiſe des alliances*, il eût porté bien plus de fruit : ſi *Renard* eût nommé ſon *Légataire*, *la Punition du célibat*, la piece nous eût fait frémir. Ce à quoi il ne ſongea pas ; je l'ai fait avec réflexion. Mais, qu'on feroit un beau chapitre ſur tous les jugemens des hommes, & la morale du théâtre, & qu'on pourroit intituler : *de l'influence de l'Affiche*.

Quoiqu'il en ſoit, *la Folle Journée* reſta cinq ans au porte-feuille ; les comédiens ont ſû que je l'avois, il me l'ont enfin arrachée. S'ils ont bien ou mal fait pour eux, c'eſt ce qu'on a pu voir depuis. Soit que la difficulté de la rendre excitât leur émulation ; ſoit qu'ils ſentiſſent avec le public, que pour lui plaire en comédie, il falloit de nouveaux efforts ; jamais piece auſſi difficile n'a été jouée avec autant d'enſemble ; & ſi l'auteur (comme on le dit) eſt reſté au deſſous de lui-même ; il n'y a pas un ſeul acteur, dont cet ouvrage n'ait établi, augmenté ou confirmé la réputation. Mais revenons à ſa lecture, à l'adoption des comédiens.

Sur l'éloge outré qu'ils en firent, toutes les

ſociétés voulurent le connoître, & dès-lors il fallut me faire des querelles de toute eſpece, ou céder aux inſtances univerſelles. Dès-lors auſſi les grands ennemis de l'auteur, ne manquerent pas de répandre à la cour qu'il bleſſoit dans cet ouvrage, d'ailleurs un tiſſu de bétiſes, la religion, le gouvernement, tous les états de la ſociété, les bonnes mœurs, & qu'enfin la vertu y étoit opprimée, & le vice triomphant, *comme de raiſon*, ajoûtoit-on. Si les graves Meſſieurs qui l'ont tant répété, me font l'honneur de lire cette Préface, ils y verront au moins que j'ai cité bien juſte, & la bourgeoiſe intégrité que je mets à mes citations, n'en fera que mieux reſſortir la noble infidélité des leurs.

Ainſi, dans *le Barbier de Séville*, je n'avois qu'ébranlé l'Etat; dans ce nouvel eſſai, plus infâme & plus ſéditieux, je le renverſois de fond en comble. Il n'y avoit plus rien de ſacré ſi l'on permettoit cet ouvrage. On abuſoit l'autorité par les plus infidieux rapports; on cabaloit auprès des corps puiſſans; on allarmoit les Dames timorées; on me faiſoit des ennemis ſur le prie-Dieu des oratoires: & moi, ſelon les hommes & les lieux, je repouſſai la baſſe intrigue, par mon exceſſive patience, par la roideur de mon reſpect, l'obſtination de ma docilité; par la raiſon, quand on vouloit l'entendre.

Ce combat a duré quatre ans. Ajoûtez-les aux cinq du porte-feuille ; que reſte-il des alluſions qu'on s'efforce à voir dans l'ouvrage ? Hélas ! quand il fut compoſé, tout ce qui fleurit aujourd'hui, n'avoit pas même encore germé. C'étoit un tout autre univers.

Pendant ces quatre ans de débat, je ne demandois qu'un cenſeur ; on m'en accorda cinq ou ſix. Que virent-ils dans l'ouvrage, objet d'un tel déchaînement ? La plus badine des intrigues. Un grand ſeigneur Eſpagnol, amoureux d'une jeune fille qu'il veut ſéduire, & les efforts que cette fiancée, celui qu'elle doit épouſer, & la femme du ſeigneur, réuniſſent pour faire échouer dans ſon deſſein un maître abſolu, que ſon rang, ſa fortune & ſa prodigalité rendent tout puiſſant pour l'accomplir. Voilà tout, rien de plus. La piece eſt ſous vos yeux.

D'où naiſſoient donc ces cris perçans ? De ce qu'au lieu de pourſuivre un ſeul caractere vicieux, comme le Joueur, l'Ambitieux, l'Avare, ou l'Hypocrite, ce qui ne lui eût mis ſur les bras qu'une ſeule claſſe d'ennemis ; l'auteur a profité d'une compoſition légere, ou plutôt a formé ſon plan de façon à y faire entrer la critique d'une foule d'abus qui déſolent la ſociété. Mais comme ce n'eſt pas là ce qui gâte un ouvrage aux yeux du cenſeur éclairé ; tous, en l'approuvant, l'ont réclamé pour le théâtre.

Il a donc fallu l'y ſouffrir : alors les Grands du monde ont vu jouer avec ſcandale,

Cette Piece où l'on peint un inſolent valet
Diſputant ſans pudeur ſon épouſe à ſon maître.
M. Gudin.

Oh ! que j'ai de regret de n'avoir pas fait de ce ſujet moral, une Tragédie bien ſanguinaire ! Mettant un poignard à la main de l'époux outragé, que je n'aurois pas nommé *Figaro* ; dans ſa jalouſe fureur je lui aurois fait noblement poignarder le puiſſant vicieux ; & comme il auroit vengé ſon honneur dans des vers quarrés, bien ronflans, & que mon jaloux, tout au moins général d'armées, auroit eu pour rival quelque tyran bien horrible, & régnant au plus mal ſur un peuple déſolé ; tout cela très-bien de nos mœurs, n'auroit je crois bleſſé perſonne ; on eut crié *bravo ; ouvrage bien moral.* Nous étions ſauvés, moi & mon *Figaro* ſauvage.

Mais ne voulant qu'amuſer nos François, & non faire ruiſſeler les larmes de leurs épouſes ; de mon coupable amant j'ai fait un jeune ſeigneur de ce tems-là, prodigue, aſſez galant, même un peu libertin, à-peu-près comme les autres ſeigneurs de ce tems-là. Mais qu'oſeroit-on dire au théâtre d'un ſeigneur, ſans les offenſer tous, ſinon de lui reprocher ſon trop de galanterie ! N'eſt-ce pas là le défaut le moins conteſté

conteſté par eux-mêmes ? J'en vois beaucoup, d'ici, rougir modeſtement (& c'eſt un noble effort) en convenant que j'ai raiſon.

Voulant donc faire le mien coupable, j'ai eu le reſpect généreux de ne lui prêter aucun des vices du peuple. Direz-vous que je ne le pouvois pas, que ç'eût été bleſſer toutes les vraiſemblances ? Concluez donc en faveur de ma piece, puiſqu'enfin je ne l'ai pas fait.

Le défaut même dont je l'accuſe n'auroit produit aucun mouvement comique, ſi je ne lui avois gaiement oppoſé l'homme le plus dégourdi de ſa nation, *le véritable Figaro*, qui tout en défendant *Suzanne*, ſa propriété, ſe moque des projets de ſon maître, & s'indigne le plus plaiſamment du monde qu'il oſe joûter de ruſe avec lui, maître paſſé dans ce genre d'eſcrime.

Ainſi, d'une lutte aſſez vive entre l'abus de la puiſſance, l'oubli des principes, la prodigalité, l'occaſion, tout ce que la ſéduction a de plus entraînant; & le feu, l'eſprit, les reſſources que l'infériorité piquée au jeu, peut oppoſer à cette attaque; il naît dans ma piece un jeu plaiſant d'intrigue, où *l'époux ſuborneur*, contrarié, laſſé, harraſſé, toujours arrêté dans ſes vues; eſt obligé trois fois dans cette journée de tomber aux pieds de ſa femme qui, bonne, indulgente

& ſenſible, finit par lui pardonner : c'eſt ce qu'elles font toujours. Qu'a donc cette moralité de blâmable, Meſſieurs ?

La trouvez-vous un peu badine pour le ton grave que je prends ? Accueillez-en une plus ſévere qui bleſſe vos yeux dans l'ouvrage, quoique vous ne l'y cherchiez pas : c'eſt qu'un ſeigneur aſſez vicieux pour vouloir proſtituer à ſes caprices tout ce qui lui eſt ſubordonné, pour ſe jouer dans ſes domaines, de la pudicité de toutes ſes jeunes vaſſales, doit finir comme celui-ci, par être la riſée de ſes valets. Et c'eſt ce que l'auteur a très-fortement prononcé, lorſqu'en fureur au cinquieme acte, *Almaviva*, croyant confondre une femme infidele, montre à ſon jardinier un cabinet, en lui criant : *Entres-y toi, Antonio ; conduis devant ſon juge, l'infâme qui m'a déshonoré* ; & que celui-ci lui répond : *Il y a, parguenne, une bonne providence ! Vous en avez tant fait dans le pays, qu'il faut bien auſſi qu'à votre tour !* . . . .

Cette profonde moralité ſe fait ſentir dans tout l'ouvrage ; & s'il convenoit à l'auteur de démontrer aux adverſaires qu'à travers ſa forte leçon il a porté la conſidération pour la dignité du coupable, plus loin qu'on ne devoit l'attendre de la fermeté de ſon pinceau ; je leur ferois

remarquer que, croisé dans tous ses projets, le Comte *Almaviva* se voit toujours humilié, sans être jamais avili.

En effet, si la Comtesse usoit de ruse pour aveugler sa jalousie dans le dessein de le trahir; devenue coupable elle-même, elle ne pourroit mettre à ses pieds son époux, sans le dégrader à nos yeux. La vicieuse intention de l'épouse, brisant un lien respecté, l'on reprocheroit justement à celui qui doit avoir réglé des mœurs blâmables: car nos jugemens sur les mœurs se rapportent toujours aux femmes; on n'estime pas assez les hommes pour tant exiger d'eux sur ce point délicat. Mais, loin qu'elle ait ce vil projet, ce qu'il y a de plus heureux établi dans l'ouvrage, est que nul ne veut faire une tromperie au Comte, mais seulement l'empêcher d'en faire à tout le monde. C'est la pureté des motifs qui sauve ici les moyens, du reproche; & de cela seul, que la Comtesse ne veut que ramener son mari; toutes les confusions qu'il éprouve sont certainement très-morales; aucune n'est avilissante.

Pour que cette vérité vous frappe davantage, l'auteur oppose à ce mari peu délicat, la plus vertueuse des femmes par goût & par principes.

Abandonnée d'un époux trop aimé; quand l'expose-t-on à vos regards? Dans le moment

critique où ſa bienveillance pour un aimable enfant, ſon filleul, peut devenir un goût dangereux, ſi elle permet au reſſentiment qui l'appuye, de prendre trop d'empire ſur elle. C'eſt pour faire mieux ſortir l'amour vrai du devoir, que l'auteur la met un moment aux priſes avec un goût naiſſant qui le combat. Oh! combien on s'eſt étayé de ce léger mouvement dramatique, pour nous accuſer d'indécence! On accorde à la tragédie, que toutes les reines, les princeſſes ayent des paſſions bien allumées qu'elles combattent plus ou moins; & l'on ne ſouffre pas que, dans la comédie, une femme ordinaire puiſſe lutter contre la moindre foibleſſe! O grande *influence de l'Affiche*! Jugement ſûr & conſéquent! avec la différence du genre, on blâme ici ce qu'on approuvoit là. Et cependant en ces deux cas c'eſt toujours le même principe; point de vertu ſans ſacrifice.

J'oſe en appeller à vous, jeunes infortunées, que votre malheur attache à des *Almaviva*! Diſtingueriez-vous toujours votre vertu de vos chagrins, ſi quelqu'intérêt importun tendant trop à les diſſiper, ne vous avertiſſoit enfin qu'il eſt tems de combattre pour elle? Le chagrin de perdre un mari, n'eſt pas ici ce qui nous touche; un regret auſſi perſonnel eſt trop loin d'être une vertu! Ce qui nous plaît dans la Comteſſe, c'eſt

de la voir lutter franchement contre un goût naiſſant qu'elle blâme, & des reſſentimens légitimes. Les efforts qu'elle fait alors pour ramener ſon infidele époux, mettant dans le plus heureux jour les deux ſacrifices pénibles de ſon goût & de ſa colere, on n'a nul beſoin d'y penſer pour applaudir à ſon triomphe; elle eſt un modele de vertu, l'exemple de ſon ſexe & l'amour du nôtre.

Si cette métaphyſique de l'honnêteté des ſcenes, ſi ce principe avoué de toute décence théâtrale n'a point frappé nos juges à la repréſentation, c'eſt vainement que j'en éteindrois ici le développement, les conſéquences; un tribunal d'iniquité n'écoute point les défenſes de l'accuſé qu'il eſt chargé de perdre; & ma Comteſſe n'eſt point traduite au Parlement de la nation, c'eſt une Commiſſion qui la juge.

On a vu la légere eſquiſſe de ſon aimable caractere dans la charmante piece d'*Heureuſement*. Le goût naiſſant que la jeune femme éprouve pour ſon petit couſin l'officier n'y parut blâmable à perſonne, quoique la tournure des ſcenes pût laiſſer à penſer que la ſoirée eût fini d'autre maniere, ſi l'époux ne fût pas rentré, comme dit l'auteur, *heureuſement*. Heureuſement auſſi l'on n'avoit pas le projet de calomnier cet auteur; chacun ſe livra de bonne foi à ce doux intérêt qu'inſpire une jeune femme honnête & ſenſible, qui

réprime ſes premiers goûts ; & notez que dans cette piece, l'époux ne paroît qu'un peu ſot ; dans la mienne il eſt infidele, ma Comteſſe a plus de mérite.

Auſſi, dans l'ouvrage que je défends, le plus véritable intérêt ſe porte-t-il ſur la Comteſſe ? Le reſte eſt dans le même eſprit.

Pourquoi *Suzanne* la camariſte, ſpirituelle, adroite & rieuſe, a-t-elle auſſi le droit de nous intéreſſer ? C'eſt qu'attaquée par un ſéducteur puiſſant, avec plus d'avantage qu'il n'en faudroit pour vaincre une fille de ſon état, elle n'héſite pas à confier les intentions du Comte aux deux perſonnes les plus intéreſſées à bien ſurveiller ſa conduite, ſa maîtreſſe & ſon fiancé. C'eſt que, dans tout ſon rôle, preſque le plus long de la piece, il n'y a pas une phraſe, un mot, qui ne reſpire la ſageſſe & l'attachement à ſes devoirs ; la ſeule ruſe qu'elle ſe permette, eſt en faveur de ſa maîtreſſe à qui ſon dévouement eſt cher, & dont tous les vœux ſont honnêtes.

Pourquoi, dans ſes libertés ſur ſon maître, *Figaro* m'amuſe-t-il, au lieu de m'indigner. C'eſt que, l'oppoſé des valets, il n'eſt pas, & vous le ſavez, le malhonnête homme de la piece ; en le voyant forcé par ſon état de repouſſer l'inſulte avec adreſſe, on lui pardonne tout, dès qu'on ſait qu'il ne ruſe avec ſon ſeigneur, que pour

garantir ce qu'il aime, & ſauver ſa propriété.

Donc, hors le Comte & ſes agens, chacun fait dans la piece à-peu-près ce qu'il doit. Si vous les croyez malhonnêtes, parce qu'ils diſent du mal les uns des autres; c'eſt une regle très-fautive. Voyez nos honnêtes gens du ſiécle; on paſſe la vie à ne faire autre choſe! Il eſt même tellement reçu de déchirer ſans pitié les abſens, que moi, qui les défends toujours, j'entends murmurer très-ſouvent: quel diable d'homme, & qu'il eſt contrariant! Il dit du bien de tout le monde.

Eſt-ce mon page, enfin, qui vous ſcandaliſe, & l'immortalité qu'on reproche au fond de l'ouvrage, ſeroit-elle dans l'acceſſoire? O cenſeurs délicats! beaux eſprits ſans fatigue! inquiſiteurs pour la morale, qui condamnez en un clin-d'œil les réflexions de cinq années; ſoyez juſtes une fois, ſans tirer à conſéquence. Un enfant de treize ans, aux premiers battemens du cœur; cherchant tout, ſans rien démêler; idolâtre, ainſi qu'on l'eſt à cet âge heureux, d'un objet céleſte pour lui, dont le haſard fit ſa marraine; eſt-il un ſujet de ſcandale? Aimé de tout le monde au caractere vif, eſpiegle & brûlant, comme tous les enfans ſpirituels; par ſon agitation extrême, il dérange dix fois, ſans le vouloir, les coupables projets du Comte. Jeune adepte de la nature! Tout ce qu'il voit a droit de l'agiter: peut-être il n'eſt

plus un enfant ; mais il n'eſt pas encore un homme, & c'eſt le moment que j'ai choiſi pour qu'il obtint de l'intérêt, ſans forcer perſonne à rougir. Ce qu'il éprouve innocemment, il l'inſpire partout de même. Direz-vous qu'on l'aime d'amour? Cenſeurs ! ce n'eſt pas là le mot ; vous êtes trop éclairé pour ignorer que l'amour, même le plus pur, a un motif intéreſſé : on ne l'aime donc pas encore ; on ſent qu'un jour on l'aimera. Et c'eſt ce que l'auteur a mis avec gaieté dans la bouche de *Suzanne*, quand elle dit à cet enfant : *Oh ! dans trois ou quatre ans, je prédis que vous ſerez le plus grand petit vaurien !.....*

Pour lui imprimer plus fortement le caractere de l'enfance, nous le faiſons exprès tutoyer par *Figaro*. Suppoſez-lui deux ans de plus, quel valet dans le château prendroit ces libertés ? Voyez-le à la fin de ſon rôle ; à peine a-t-il un habit d'officier, qu'il porte la main à l'épée aux premieres railleries du Comte, ſur le qui-proquo d'un ſoufflet. Il ſera fier, notre étourdi ! mais c'eſt un enfant, rien de plus. N'ai-je pas vu nos dames dans les loges aimer mon page à la folie ? Que lui vouloient-elles ? hélas ! rien : c'étoit de l'intérêt auſſi ; mais, comme celui de la Comteſſe, un pur & naïf intérêt : un intérêt..... ſans intérêt.

Mais eſt-ce la perſonne du page, ou la conſcience

du ſeigneur, qui fait le tourment du dernier, toutes les fois que l'auteur les condamne à ſe rencontrer dans la piece? Fixez ce léger apperçu, il peut vous mettre ſur ſa voie; ou plutôt apprenez de lui que cet enfant n'eſt amené que pour ajoûter à la moralité de l'ouvrage, en vous montrant que l'homme le plus abſolu chez lui, dès qu'il ſuit un projet coupable, peut être mis au déſeſpoir par l'être le moins important, par celui qui redoute le plus de ſe rencontrer ſur ſa route.

Quand mon page aura dix-huit ans, avec le caractere vif & bouillant que je lui ai donné, je ſerai coupable à mon tour, ſi je le montre ſur ſa ſcene. Mais à treize ans qu'inſpire-t-il? Quelque choſe de ſenſible & doux, qui n'eſt amitié ni amour, & qui tient un peu de tous deux.

J'aurois de la peine à faire croire à l'innocence de ces impreſſions, ſi nous vivions dans un ſiécle moins chaſte, dans un de ces ſiecles de calcul, où, voulant tout prématurer, comme les fruits de leurs ſerres chaudes, les grands marioient leurs enfans à douze ans, & faiſoient plier la nature, la décence & le goût aux plus ſordides convenances, en ſe hâtant ſur-tout d'arracher de ces êtres non formés, des enfans encore moins formables, dont le bonheur n'occupoit perſonne, & qui n'étoient que le prétexte d'un certain

trafic d'avantages qui n'avoient nul rapport à eux, mais uniquement à leur nom. Heureuſement nous en ſommes bien loin ; & le caractere de mon page, ſans conſéquence pour lui-même, en a une relative au Comte, que le moraliſte apperçoit ; mais qui n'a pas encore frappé le grand commun de nos jugeurs.

Ainſi, dans cet ouvrage, chaque rôle important a quelque but moral. Le ſeul qui ſemble y déroger, eſt le rôle de *Maceline*.

Coupable d'un ancien égarement, dont ſon *Figaro* fut le fruit, elle devroit, dit-on, ſe voir au moins punie par la confuſion de ſa faute, lorſqu'elle reconnoît ſon fils. L'auteur eût pu même en tirer une moralité plus profonde : dans les mœurs qu'il veut corriger, la faute d'une jeune fille ſéduite eſt celle des hommes & non la ſienne. Pourquoi donc ne l'a-t-il pas fait ?

Il l'a fait, cenſeurs raiſonnables ! étudiez la ſcene ſuivante, qui faiſoit le nerf du troiſieme acte, & que les comédiens m'ont prié de retrancher, craignant qu'un morceau ſi ſévere n'obſcurcit la gaieté de l'action.

Quand *Moliere* a bien humilié la coquette ou coquine du *Miſantrope*, par la lecture publique de ſes lettres à tous ſes amans, il la laiſſe avilie ſous les coups qu'il lui a portés : il a raiſon ; qu'en feroit-il ? vicieuſe par goût &

par choix, veuve aguérie, femme de Cour, ſans aucune excuſe d'erreur, & fléau d'un fort honnête homme; il l'abandonne à nos mépris, & telle eſt ſa moralité. Quant à moi, ſaiſiſſant l'aveu naïf de *Marceline* au moment de la reconnoiſſance, je montrois cette femme humiliée, & *Bartholo* qui la refuſe, *Figaro* leur fils commun dirigeant l'attention publique ſur les vrais fauteurs du déſordre où l'on entraîne ſans pitié toutes les jeunes filles du peuple, douées d'une jolie figure.

Telle eſt la marche de la ſcene.

BRIDE-OISON.

(*Parlant de Figaro qui vient de reconnoître ſa mere en Marceline*).

C'eſt clair: i.... il ne l'épouſera pas.

BARTHOLO.

Ni moi non plus.

MARCELINE.

Ni vous! & votre fils? Vous m'aviez juré....

BARTHOLO.

J'étois fou. Si pareils ſouvenirs engageoient, on ſeroit tenu d'épouſer tout le monde.

BRIDE-OISON.

E..... Et ſi l'on y regardoit de ſi près, pe..... erſonnne n'épouſeroit perſonne.

BARTHOLO.

Des fautes ſi connues ! une jeuneſſe déplorable !

MARCELINE, *s'échauffant par degrés.*

Oui, déplorable, & plus qu'on ne croit ! Je n'entends pas nier mes fautes; ce jour les a trop bien prouvées ! mais qu'il eſt dur de les expier après trente ans d'une vie modeſte ! J'étois née, moi, pour être ſage, & je la ſuis devenue ſitôt qu'on m'a permis d'uſer de ma raiſon. Mais dans l'âge des illuſions, de l'inexpérience & des beſoins où les ſéducteurs nous aſſiégent, pendant que la miſere nous poignarde, que peut oppoſer une enfant à tant d'ennemis raſſemblés ? Tel nous juge ici ſéverement, qui, peut-être, en ſa vie a perdu dix infortunées.

FIGARO.

Les plus coupables ſont les moins généreux; c'eſt la regle.

MARCELINE, *vivement.*

Hommes plus qu'ingrats, qui flétriſſez par le mépris, les jouets de vos paſſions, vos victimes !

c'eſt vous qu'il faut punir des erreurs de notre jeuneſſe : vous, & vos magiſtrats ſi vains du droit de nous juger, & qui nous laiſſent enlever, par leur coupable négligence, tout honnête moyen de ſubſiſter. Eſt-il un ſeul état pour les malheureuſes filles ? Elles avoient un droit naturel à toute la parure des femmes ; on y laiſſe former mille ouvriers de l'autre ſexe.

FIGARO.

Ils font broder juſqu'aux ſoldats !

MARCELINE *exaltée*.

Dans les rangs, même plus élevés, les femmes n'obtiennent de vous qu'une conſidération dériſoire. Leurées de reſpects apparens, dans une ſervitude réelle ; traitées en mineures pour nos biens, punies en majeures pour nos fautes ; ah ! ſous tous les aſpects, votre conduite avec nous, fait horreur ou pitié.

FIGARO.

Elle a raiſon.

LE COMTE, *à part*.

Que trop raiſon.

BRIDE-OISON.

Elle a, mon, ..., on Dieu ! raiſon.

MARCELINE.

Mais que nous font, mon fils, les refus d'un homme injuste ? Ne regardes pas d'où tu viens, vois où tu vas ; cela seul importe à chacun. Dans quelques mois ta fiancée ne dépendra plus que d'elle-même ; elle t'acceptera, j'en réponds : vis entre une épouse, une mere tendres, qui te chériront à qui mieux mieux. Sois indulgent pour elles, heureux pour toi, mon fils, gai, libre & bon pour tout le monde, il ne manquera rien à ta mere.

FIGARO.

Tu parles d'or, maman, & je me tiens à ton avis. Qu'on est sot en effet ! il y a des mille mille ans que le monde roule, & dans cet océan de durée, où j'ai par hasard attrapé quelques chétifs trente ans qui ne reviendront plus, j'irois me tourmenter pour savoir à qui je les dois ! tant pis pour qui s'en inquiete. Passer ainsi la vie à chamailler, c'est peser sur le collier sans relâche, comme les malheureux chevaux de la remonte des fleuves, qui ne reposent pas, même quand ils s'arrêtent, & qui tirent toujours, quoiqu'ils cessent de marcher. Nous attendrons.

J'ai bien regretté ce morceau ; & maintenant

que la piece eſt connue, ſi les comédiens avoient le courage de le reſtituer à ma priere, je penſe que le public leur en ſauroit beaucoup de gré. Ils n'auroient plus même à répondre, comme je fus forcé de le faire à certains cenſeurs du beau monde, qui me reprochoient à la lecture, de les intéreſſer pour une femme de mauvaiſes mœurs. ---- Non, Meſſieurs, je n'en parle pas pour excuſer ſes mœurs, mais pour vous faire rougir des vôtres ſur le point le plus deſtructeur de toute honnêteté publique; *la corruption des jeunes perſonnes*; & j'avois raiſon de le dire que vous trouvez ma piece trop gaie, parce qu'elle eſt ſouvent trop ſévere. Il n'y a que façon de s'entendre.

--- Mais votre *Figaro* eſt un ſoleil tournant, qui brûle, en jailliſſant, les manchettes de tout le monde. ---- Tout le monde eſt exagéré. Qu'on ne ſache gré du moins s'il ne brûle pas auſſi les doigts de ceux qui croyent s'y reconnoître: au tems qui court on a beau jeu ſur cette matiere au théâtre. M'eſt-il permis de compoſer en auteur qui ſors du college, de toujours faire rire des enfans, ſans jamais rien dire à des hommes? Et ne devez-vous pas me paſſer un peu de morale, en faveur de ma gaieté; comme on paſſe aux François un peu de folie, en faveur de leur

Si je n'ai verſé ſur nos ſottiſes qu'un peu de critique badine, ce n'eſt pas que je ne ſache en former de plus ſéveres : quiconque a dit tout ce qu'il ſait, dans ſon ouvrage, y a mis plus que moi dans le mien. Mais je garde une foule d'idées qui me preſſent, pour un des ſujets les plus moraux du théâtre, aujourd'hui ſur mon chantier : *la Mere Coupable* ; & ſi le dégoût dont on m'abreuve me permet jamais de l'achever, mon projet étant d'y faire verſer des larmes à toutes les femmes ſenſibles, j'éleverai mon langage à la hauteur de mes ſituations ; j'y prodiguerai les traits de la plus auſtere morale, & je tonnerai fortement ſur les vices que j'ai trop ménagés. Apprêtez-vous donc bien, Meſſieurs, à me tourmenter de nouveau ; ma poitrine a déjà grondé ; j'ai noirci beaucoup de papier au ſervice de votre colere.

Et vous honnêtes indifférens, qui jouiſſez de tout ſans prendre parti ſur rien : jeunes perſonnes modeſtes & timides, qui vous plaiſez à ma *Folle Journée*, (& je n'entreprends ſa défenſe que pour juſtifier votre goût :) lorſque vous verrez dans le monde, un de ces hommes tranchans, critiquer vaguement la piece, tout blâmer ſans rien déſigner, ſur-tout la trouver indécente : examinez bien cet homme-là : ſachez ſon rang, ſon état, ſon caractere ; & vous connoîtrez

noîtrez ſur-le-champ le mot qui l'a bleſſé dans l'ouvrage.

On ſent bien que je ne parle pas de ces écumeurs littéraires, qui vendent leurs bulletins ou leurs affiches à tant de liards le paragraphe. Ceux-là, comme l'*Abbé Bazile*, peuvent calomnier ; *ils médiroient qu'on ne les croiroit pas.*

Je parle moins encore de ces libelliſtes honteux qui n'ont trouvé d'autre moyen de ſatisfaire leur rage, l'aſſaſſinat étant trop dangereux, que de lancer du cintre de nos ſalles, des vers infâmes contre l'auteur, pendant que l'on jouoit ſa piece. Ils ſavent que je les connois : ſi j'avois eu deſſein de les nommer, ç'auroit été au miniſtere public ; leur ſupplice eſt de l'avoir craint, il ſuffit à mon reſſentiment. Mais on n'imaginera jamais juſqu'où ils ont oſé élever les ſoupçons du public ſur une auſſi lâche épigramme ! Semblables à ces vils charlatans du Pont-Neuf ; qui, pour accréditer leurs drogues, farciſſent d'ordres, de cordons, le tableau qui leur ſert d'enſeigne.

Non, je cite nos importans, qui bleſſés, on ne ſait pourquoi, des critiques ſemées dans l'ouvrage, ſe chargent d'en dire du mal, ſans ceſſer de venir aux noces.

C'eſt un plaiſir aſſez piquant de les voir d'en-bas au ſpectacle, dans le très-plaiſant em-

barras de n'oſer montrer ni ſatisfaction ni colere; s'avançant ſur le bord des loges, prêts à ſe moquer de l'auteur, & ſe retirant auſſi-tôt pour céler un peu de grimace; emportés par un mot de la ſcene, & ſoudainement rembrunis par le pinceau du moraliſte: au plus léger trait de gaieté, jouer triſtement les étonnés, prendre un air gauche en faiſant les pudiques, & regardant les femmes dans les yeux, comme pour leur reprocher de ſoutenir un tel ſcandale; puis, aux grands applaudiſſemens, lancer ſur le public un regard mépriſant, dont il eſt écraſé, toujours prêts à lui dire, comme ce courtiſan dont parle *Moliere*, lequel outré du ſuccès de l'*Ecole des femmes*, crioit des balcons au public: *ris donc, public, ris donc*! En vérité c'eſt un plaiſir, & j'en ai joui bien des fois.

Celui-là m'en rappelle un autre. Le premier jour de la *Folle Journée*, on s'échauffoit dans le foyer (même d'honnêtes Plébéïens) ſur ce qu'ils nommoient ſpirituellement, *mon audace*. Un petit vieillard ſec & bruſque, impatienté de tous ces cris, frappe le plancher de ſa canne, & dit en s'en allant: *Nos François ſont comme les enfans qui braillent quand on les éberne*. Il avoit du ſens ce vieillard. Peut-être on pouvoit mieux parler; mais pour mieux penſer, j'en défie.

Avec cette intention de tout blâmer, on conçoit que les traits les plus ſenſés ont été pris en mauvaiſe part. N'ai-je pas entendu vingt fois un murmure deſcendre des loges à cette réponſe de *Figaro* ?

LE COMTE.

Une réputation déteſtable !

FIGARO.

Et ſi je vaux mieux qu'elle; y a-t-il beaucoup de ſeigneurs qui puiſſent en dire autant ?

Je dis moi qu'il n'y en a point; qu'il ne ſauroit y en avoir, à moins d'une exception bien rare. Un homme obſcur ou peu connu peut valoir mieux que ſa réputation, qui n'eſt que l'opinion d'autrui. Mais de même qu'un ſot en place, en paroît une fois plus ſot, parce qu'il ne peut plus rien cacher; de même un grand ſeigneur, l'homme élevé en dignités, que la fortune & ſa naiſſance ont placé ſur le grand théâtre, & qui, en entrant dans le monde, eût toutes les préventions pour lui, vaut preſque toujours moins que ſa réputation s'il parvient à la rendre mauvaiſe. Une aſſertion ſi ſimple & ſi loin du ſarcaſme, devoit-elle exciter le murmure ? Si ſon application paroît fâcheuſe aux grands peu ſoigneux de leur gloire; en quel ſens fait-elle épigramme ſur ceux qui méritent nos reſpects, & quelle

maxime plus juſte au théâtre, peut ſervir de frein aux puiſſans, & tenir lieu de leçon à ceux qui n'en reçoivent point d'autres?

Non qu'il faille oublier (a dit un écrivain ſévere; & je me plais à le citer, parce que je ſuis de ſon avis.) « Non qu'il faille oublier, » dit-il, ce qu'on doit aux rangs élevés; il eſt » juſte au contraire que l'avantage de la naiſ- » ſance ſoit le moins conteſté de tous; parce » que ce bienfait gratuit de l'hérédité, relatif » aux exploits, vertus, ou qualités des ayeux » de qui le reçut, ne peut aucunement bleſ- » ſer l'amour-propre de ceux auxquels il fut » refuſé: parce que dans une monarchie ſi l'on » ôtoit les rangs intermédiaires, il y auroit » trop loin du monarque aux ſujets; bien-tôt » on n'y verroit qu'un deſpote & des eſclaves: » le maintien d'une échelle graduée du labou- » reur au potentat, intéreſſe également les » hommes de tous les rangs, & peut-être eſt » le plus ferme appui de la conſtitution mo- » narchique ».

Mais quel auteur parloit ainſi? Qui faiſoit cette profeſſion de foi ſur la nobleſſe, dont on me ſuppoſe ſi loin? C'étoit PIERRE-AUGUSTIN CARON DE BEAUMARCHAIS plaidant par écrit au parlement d'Aix en 1778, une grande & ſévere queſtion, qui décida bien-tôt de l'honneur

d'un noble & du ſien. Dans l'ouvrage que je défends, on n'attaque point les états, mais les abus de chaque état : les gens ſeuls qui s'en rendent coupables ont intérêt à le trouver mauvais ; voilà les rumeurs expliquées : mais quoi donc, les abus ſont-ils devenus ſi ſacrés, qu'on n'en puiſſe attaquer aucun ſans lui trouver vingt défenſeurs ?

Un avocat célebre, un magiſtrat reſpectable, iront-ils donc s'approprier le plaidoyer d'un *Bartholo*, le jugement d'un *Bride-Oiſon ?* Ce mot de *Figaro* ſur l'indigne abus des plaidoiries de nos jours (*c'eſt dégrader le plus noble inſtitut*) a bien montré le cas que je fais du noble métier d'avocat ; & mon reſpect pour la magiſtrature ne ſera pas plus ſuſpecté, quand on ſaura dans quelle école j'en ai recherché la leçon, quand on lira le morceau ſuivánt, auſſi tiré d'un moraliſte, lequel parlant des magiſtrats, s'exprime en ces termes formels.

« Quel homme aiſé voudroit, pour le plus » modique honoraire, faire le métier cruel de » ſe lever à quatre heures, pour aller au palais » tous les jours s'occuper ſous des formes preſ- » crites d'intérêts qui ne ſont jamais les ſiens ; » d'éprouver ſans ceſſe l'ennui de l'importunité, » le dégoût des ſollicitations, le bavardage des » plaideurs, la monotonie des audiences, la

» fatigue des délibérations, & la contention
» d'esprit nécessaire aux prononcés des arrêts,
» s'il ne se croyoit pas payé de cette vie labo-
» rieuse & pénible, par l'estime & la considé-
» ration publique? Et cette estime est-elle autre
» chose qu'un jugement, qui n'est même aussi
» flatteur pour les bons magistrats, qu'en rai-
» son de sa rigueur excessive contre les mau-
» vais? »

Mais quel écrivain m'instruisoit ainsi par ses leçons? Vous allez croire encore que c'est PIERRE-AUGUSTIN; vous l'avez dit, c'est lui, en 1773, dans son quatrieme mémoire en défendant jusqu'à la mort, sa triste existence attaquée par un soi-disant magistrat. Je respecte donc hautement ce que chacun doit honorer; & je blâme ce qui peut nuire.

— Mais dans cette *Folle Journée*, au lieu de sapper les abus, vous vous donnez des libertés très-répréhensibles au théâtre: votre monologue sur-tout, contient, sur les gens disgraciés, des traits qui passent la licence! — Eh! croyez-vous, Messieurs, que j'eusse un talisman pour tromper, séduire, enchaîner la censure & l'autorité, quand je leur soumis mon ouvrage? Que je n'aye pas dû justifier ce que j'avois osé écrire? Que fais-je dire à *Figaro*, parlant à l'homme déplacé? *les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux*

lieux où l'on en gêne le cours. Eſt-ce donc là une vérité d'une conſéquence dangereuſe ? Au lieu de ces inquiſitions puériles & fatiguantes, & qui ſeules donnent de l'importance à ce qui n'en auroit jamais ; ſi, comme en Angleterre, on étoit aſſez ſage ici pour traiter les ſottiſes avec ce mépris qui les tue, loin de ſortir du vil fumier qui les enfante, elles y pourriroient en germant, & ne ſe propageroient point. Ce qui multiplient les libelles, eſt la foibleſſe de les craindre : ce qui fait vendre les ſottiſes, eſt la ſottiſe de les défendre.

Et comment conclut Figaro ? *Que ſans la liberté de blâmer, il n'eſt point d'éloge flatteur ; & qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits.* Sont-ce là des hardieſſes coupables, ou bien des aiguillons de gloire ? des moralités odieuſes, ou des maximes réfléchies, auſſi juſtes qu'encourageantes ?

Suppoſez-les le fruit des ſouvenirs. Lorſque ſatisfait du préſent, l'auteur veille pour l'avenir dans la critique du paſſé, qui peut avoir droit de s'en plaindre ? Et ſi, ne déſignant ni tems, ni lieu, ni perſonnes, il ouvre la voie au théâtre à des réformes deſirables ; n'eſt-ce pas aller à ſon but ?

La Folle Journée explique donc comment dans un tems proſpere, ſous un Roi juſte, & des

miniſtres modérés, l'écrivain peut tonner ſur les oppreſſeurs, ſans craindre de bleſſer perſonne. C'eſt pendant le regne d'un bon prince qu'on écrit ſans danger l'hiſtoire des méchans Rois ; & plus le gouvernement eſt ſage & éclairé, moins la liberté de dire eſt en preſſe : chacun y faiſant ſon devoir, on n'y craint pas les alluſions : nul homme en place ne redoutant ce qu'il eſt forcé d'eſtimer, on n'affecte point alors d'opprimer chez nous cette même littérature, qui fait notre gloire au-dehors, & nous y donne une ſorte de primauté que nous ne pouvons tirer d'ailleurs.

En effet, à quel titre y prétendrions-nous ? Chaque peuple tient à ſon culte, & chérit ſon gouvernement. Nous ne ſommes pas reſtés plus braves que ceux qui nous ont battus à leur tour. Nos mœurs plus douces, mais non meilleures, n'ont rien qui nous éleve au-deſſus d'eux. Notre littérature ſeule, eſtimée de toutes les nations, étend l'empire de la langue françoiſe, & nous obtient de l'Europe entiere une prédilection avouée, qui juſtifie en l'honorant la protection que le gouvernement lui accorde.

Et comme chacun cherche toujours le ſeul avantage qui lui manque ; c'eſt alors qu'on peut voir dans nos académies l'homme de la cour ſiéger avec les gens de lettres ; les talens per-

ſonnels, & la conſidération héritée, ſe diſputer ce noble objet, & les archives académiques ſe remplir preſqu'également de papiers & de parchemins.

Revenons à *la Folle Journée*.

Un Monſieur de beaucoup d'eſprit, mais qui l'économiſe un peu trop, me diſoit un ſoir au ſpectacle : Expliquez-moi donc, je vous prie, pourquoi, dans votre piece, on trouve autant de phraſes négligées qui ne ſont pas de votre ſtyle ? --- De mon ſtyle, Monſieur ? Si par malheur j'en avois un, je m'efforcerai de l'oublier quand je fais une comédie ; ne connoiſſant rien d'inſipide au théâtre comme ces fades camayeux où tout eſt bleu, où tout eſt roſe, où tout eſt l'auteur, quel qu'il ſoit.

Lorſque mon ſujet me ſaiſit, j'évoque tous mes perſonnages & les mets en ſituation : -- ſonge à toi *Figaro*, ton maître va te deviner. --- Sauvez-vous vîte, *Chérubin*, c'eſt le Comte que vous touchez. -- Ah ! Comteſſe, quelle imprudence avec un époux ſi violent ? -- Ce qu'ils diront, je n'en ſais rien, c'eſt ce qu'ils feront qui m'occupe. Puis, quand ils ſont bien animés, j'écris ſous leur dictée rapide, sûr qu'ils ne me tromperont pas, que je reconnoîtrai *Bazile*, lequel n'a pas l'eſprit de *Figaro*, qui n'a pas le ton noble du Comte, qui n'a pas la ſenſibl-

lité de la Comteſſe, qui n'a pas la gaieté de *Suzanne*, qui n'a pas l'eſpiéglerie du page, & & ſur-tout aucun d'eux, la ſublimité de *Bride-Oiſon* ? chacun y parle ſon langage. Eh ! que le Dieu du naturel les préſerve d'en parler d'autre ! Ne nous attachons donc qu'à l'examen de leurs idées, & non à rechercher ſi j'ai dû leur prêter mon ſtyle.

Quelques malveillans ont voulu jetter de la défaveur ſur cette phraſe de Figaro : *Sommes-nous des ſoldats qui tuent & ſe font tuer pour des intérêts qu'ils ignorent ? Je veux ſavoir, moi, pourquoi je me fâche !* A travers le nuage d'une conception indigeſte ! ils ont feint d'appercevoir : *que je répands une lumiere décourageante ſur l'état pénible du ſoldat ; & il y a des choſes qu'il ne faut jamais dire.* Voilà dans toute ſa force l'argument de la méchanceté, reſte à en éprouver la bêtiſe.

Si, comparant la dureté du ſervice à la modicité de la paye, ou diſcutant tel autre inconvénient de la guerre, & comptant la gloire pour rien, je verſois de la défaveur ſur ce plus noble des affreux métiers ; on me demanderoit juſtement compte d'un mot indiſcretement échappé. Mais, du ſoldat au colonel, au général excluſivement, quel imbécille homme de guerre a jamais eu la prétention qu'il dût pénétrer les

ſecrets du cabinet, pour leſquels il fait la campagne? C'eſt de cela ſeul qu'il s'agit dans la phraſe de *Figaro*. Que ce fou-là ſe montre, s'il exiſte, nous l'enverrons étudier ſous le philoſophe *Babouc*, lequel éclaircit diſſertement ce point de diſcipline militaire.

En raiſonnant ſur l'uſage que l'homme fait de ſa liberté dans les occaſions difficiles, *Figaro* pouvoit également oppoſer à ſa ſituation tout état qui exige une obéiſſance implicite; & le cénobite zélé, dont la gloire eſt de tout croire ſans jamais rien examiner; comme le guerrier valeureux, dont la gloire eſt de tout affronter ſur des ordres motivés, *de tuer & ſe faire tuer pour des intérêts qu'il ignore*. Le mot de *Figaro* ne dit donc rien, ſinon qu'un homme libre de ſes actions, doit agir ſur d'autres principes que ceux dont le devoir eſt d'obéir aveuglément.

Qu'auroit-ce été, bon Dieu! ſi j'avois fait uſage d'un mot qu'on attribue au *Grand-Condé*, & que j'entends louer à outrance par ces mêmes logiciens qui déraiſonnent ſur ma phraſe. A les croire, le *Grand-Condé* montra la plus noble préſence d'eſprit, lorſqu'arrêtant *Louis XIV*, prêt à pouſſer ſon cheval dans le Rhin, il dit à ce monarque: *Sire, avez-vous beſoin du bâton de maréchal?*

Heureuſement on ne prouve nulle part que

ce grand homme ait dit cette grande ſottiſe. C'eût été dire au Roi devant toute ſon armée : vous moquez-vous donc, Sire, de vous expoſer dans un fleuve ? Pour courir de pareils dangers, il faut avoir beſoin d'avancement ou de fortune !

Ainſi, l'homme le plus vaillant, le plus grand général du ſiecle auroit compté pour rien l'honneur, le patriotiſme & la gloire ! un miſérable calcul d'intérêt eût été, ſelon lui, le ſeul principe de la bravoure ! il eut dit là un affreux mot ! & ſi j'en avois pris le ſens pour l'enfermer dans quelque trait, je mériterois le reproche qu'on fait gratuitement au tien.

Laiſſons donc les cerveaux fumeux louer ou blâmer au haſard, ſe ſans rendre compte de rien ; s'extaſier ſur une ſottiſe qui n'a pu jamais être dite, & proſcrire un mot juſte & ſimple, qui ne montre que du bon ſens.

Un autre reproche aſſez fort, mais dont je n'ai pu me laver, eſt d'avoir aſſigné pour retraite à la Comteſſe un certain couvent *d'Urſulines*. *Urſulines !* a dit un ſeigneur, joignant les mains avec éclat. *Urſulines !* a dit une dame en ſe renverſant de ſurpriſe ſur un jeune Anglois de ſa loge. *Urſulines !* ah, Mylord ! ſi vous entendiez le françois ! .... Je ſens, je ſens beaucoup, Madame, dit le jeune homme en rougiſſant.

— C'eſt qu'on n'a jamais mis au théâtre aucune femme aux *Urſulines*! Abbé, parlez-nous donc! L'abbé, (toujours appuyée ſur l'Anglois) comment trouvez-vous *Urſulines*? Fort indécent, répond l'abbé, ſans ceſſer de lorgner *Suzanne*; & tout le beau monde a répété, *Urſulines eſt fort indécent*. Pauvre auteur! on te croit jugé, quand chacun ſonge à ſon affaire. En vain j'eſſayois d'établir que, dans l'évenement de la ſcene, moins la Comteſſe a deſſein de ſe cloîtrer, plus elle doit le feindre & faire croire à ſon époux que ſa retraite eſt bien choiſie : ils ont proſcrit mes *Urſulines*!

Dans le plus fort de la rumeur, moi bonhomme! j'avois été juſqu'à prier une des actrices, qui font le charme de ma piece, de demander aux mécontens, à quel autre couvent de filles ils eſtimoient qu'il fut *décent* que l'ont fît entrer la Comteſſe? A moi, cela m'étoit égal; je l'aurois miſe où l'on auroit voulu; aux *Auguſtines*, aux *Céleſtines*, aux *Clairettes*, aux *Viſitandines*, même aux *Petites Cordelieres*, tant je tiens peu aux *Urſulines*! Mais on agit ſi durement!

Enfin, le bruit croiſſant toujours, pour arranger l'affaire avec douceur, j'ai laiſſé le mot *Urſulines* à la place où je l'avois mis : chacun alors content de ſoi, de tout l'eſprit qu'il avoit

montré, s'eſt appaiſé ſur *Urſulines*, & l'on a parlé d'autre choſe.

Je ne ſuis point, comme l'on voit, l'ennemi de mes ennemis. En diſant bien du mal de moi ils n'en ont point fait à ma piece ; & s'ils ſentoient ſeulement autant de joie à la déchirer, que j'eus de plaiſir à la faire, il n'y auroit perſonne d'affligé. Le malheur eſt qu'ils ne rient point ; & ils ne rient point à ma piece, parce qu'on ne rit point à la leur. Je connois pluſieurs amateurs, qui ſont même beaucoup maigris depuis le ſuccès du *Mariage* : excuſons donc l'effet de leur colere.

A des moralités d'enſemble & de détail, répandues dans des flots d'une inaltérable gaieté ; à un dialogue aſſez vif, dont la facilité nous cache le travail, ſi l'auteur a joint une intrigue aiſément filée, où l'art ſe dérobe ſous l'art, qui ſe noue & ſe dénoue ſans ceſſe, à travers une foule de ſituations comiques, de tableaux piquans & variés qui ſoutiennent, ſans la fatiguer, l'attention du public pendant les trois heures & demie que dure le même ſpectacle ; (eſſai que nul homme de lettres n'avoit encore oſé tenter !) Que reſtoit-il à faire à de pauvres méchans, que tout cela irrite ? Attaquer, pourſuivre l'auteur par des injures verbales, manuſcrites, imprimées ; c'eſt ce qu'on a fait

ſans relâche. Ils ont même épuiſé juſqu'à la calomnie, pour tâcher de me perdre dans l'eſprit de tout ce qui influe en France ſur le repos d'un citoyen. Heureuſement que mon ouvrage eſt ſous les yeux de la nation, qui depuis neuf grands mois, le voit, le juge & l'apprécie. Le laiſſer jouer tant qu'il fera plaiſir, eſt la ſeule vengeance que je me ſois permiſe. Je n'écris point ceci pour les lecteurs actuels; le récit d'un mal trop connu, touche peu; mais dans quatre-vingt ans il portera ſon fruit. Les auteurs de ce tems-là compareront leur ſort au nôtre; & nos enfans ſauront à quel prix on pouvoit amuſer leurs peres.

Allons au fait; ce n'eſt pas tout cela qui bleſſe. Le vrai motif qui ſe cache, & qui dans les replis du cœur produit tous les autres reproches, eſt renfermé dans ce quatrain.

Pourquoi ce Figaro qu'on va tant écouter,
Eſt-il avec fureur déchiré par les ſots?
Recevoir, prendre & demander;
Voilà le ſecret en trois mots.

En effet, *Figaro* parlant du métier de courtiſan, le définit dans ces termes ſéveres. Je ne puis le nier, je l'ai dit. Mais reviendrai-je ſur ce point? Si c'eſt un mal, le remede ſeroit pire: il faudroit poſer méthodiquement ce que je n'ai fait qu'indiquer; revenir à montrer qu'il

n'y a point de ſynonyme en françois, entre *l'homme de la cour*, *l'homme de cour* & *le courtiſan par métier*.

Il faudroit répéter qu'*homme de la cour* peint ſeulement un noble état : qu'il s'entend de l'homme de qualité, vivant avec la nobleſſe & l'éclat que ſon rang lui impoſe : que ſi cet *homme de la cour* aime le bien par goût, ſans intérêt ; ſi loin de jamais nuire à perſonne, il ſe fait eſtimer de ſes maîtres, aimer de ſes égaux, & reſpecter des autres ; alors cette acception reçoit un nouveau luſtre, & j'en connois plus d'un que je nommerois avec plaiſir, s'il en étoit queſtion.

Il faudroit montrer qu'*homme de cour*, en bon françois, eſt moins l'énoncé d'un état, que le réſumé d'un caractere adroit, liant, mais réſervé ; preſſant la main de tout le monde en gliſſant chemin à travers ; menant finement ſon intrigue avec l'air de toujours ſervir ; ne ſe faiſant point d'ennemis, mais donnant près d'un foſſé dans l'occaſion, de l'épaule au meilleur ami, pour aſſurer ſa chûte & le remplacer ſur la crête ; laiſſant à part tout préjugé qui pourroit ralentir ſa marche ; ſouriant à ce qui lui déplaît, & critiquant ce qu'il approuve, ſelon les hommes qui l'écoutent : dans les liaiſons utiles de ſa femme,

femme, ou de ſa maîtreſſe, ne voyant que ce qu'il doit voir ; enfin....

Prenant tout, pour le faire court,
En véritable *homme de cour.*

La Fontaine.

Cette acception n'eſt pas auſſi défavorable que celle du *Courtiſan par métier*, & c'eſt l'homme dont parle *Figaro.*

Mais quand j'entendrois la définition de ce dernier ; quand, parcourant tous les poſſibles, je le montrerois avec ſon maintien équivoque, haut & bas à la fois, rampant avec orgueil ; ayant toutes les prétentions ſans en juſtifier une ; ſe donnant l'air du *protégement* pour ſe faire chef de parti ; dénigrant tous les concurrens qui balanceroient ſon crédit ; faiſant un métier lucratif de ce qui ne devroit qu'honorer ; vendant ſes maîtreſſes à ſon maître, lui faiſant payer ſes plaiſirs, &c. &c. & quatre pages d'&c. il faudroit toujours revenir au diſtique de *Figaro. Recevoir, prendre & demander ; voilà le ſecret en trois mots.*

Pour ceux-ci, je n'en connois point ; il y en eut, dit-on, ſous *Henri III*, ſous d'autres Rois encore ; mais c'eſt l'affaire de l'hiſtorien ; & quant à moi, je ſuis d'avis que les vicieux du ſiécle en ſont comme les ſaints ; qu'il faut cent ans pour les canoniſer. Mais puiſque j'ai promis la critique de ma piece, il faut enfin que je la donne.

En général ſon grand défaut eſt *que je ne l'ai point faite en obſervant le monde ; qu'elle ne peint rien de ce qui exiſte, & ne rappelle jamais l'image de la ſociété où l'on vit ; que ces mœurs baſſes & corrompues n'ont pas même le mérite d'être vraies.* Et c'eſt ce qu'on liſoit dernierement dans un beau diſcours imprimé, compoſé par un homme de bien, auquel il n'a manqué qu'un peu d'eſprit pour être un écrivain médiocre. Mais, médiocre ou non, moi qui ne fis jamais uſage de cette allure oblique & torſe avec laquelle un Sbire, qui n'a pas l'air de vous regarder, vous donne du ſtilet au flanc, je ſuis de l'avis de celui-ci. Je conviens qu'à la vérité la génération paſſée reſſembloit beaucoup à ma piece; que la génération future lui reſſemblera beaucoup auſſi; mais que pour la génération préſente, elle ne lui reſſemble aucunement ; que je n'ai jamais rencontré ni mari ſuborneur, ni ſeigneur libertin, ni courtiſan avide, ni juge ignorant ou paſſionné, ni avocat injuriant, ni gens médiocres avancés, ni traducteur baſſement jaloux. Et que ſi des ames pures, qui ne s'y reconnoiſſent point du tout, s'irritent contre ma piece & la déchirent ſans relâche, c'eſt uniquement par reſpect pour leurs grands-peres, & ſenſibilité pour leurs petits-enfans. J'eſpere, après cette déclaration qu'on me laiſſera bien tranquille; ET J'AI FINI.

CARACTERES ET HABILLEMENS DE LA PIECE.

Le Comte Almaviva doit être joué très-noblement, mais avec grace & liberté. La corruption du cœur ne doit rien ôter au *bon ton* de ſes manieres. Dans les mœurs *de ce tems-là* les Grand traitoient en badinant toute entrepriſe ſur les femmes. Ce rôle eſt d'autant plus pénible à bien rendre, que le perſonnage eſt toujours ſacrifié. Mais joué par un comédien excellent (*M. Molé*), il a fait reſſortir tous les rôles, & aſſuré le ſuccès de la piece.

Son vêtement du premier & ſecond actes, eſt un habit de chaſſe avec des bottines à mi-jambe, de l'ancien coſtume eſpagnol. Du troiſieme acte juſqu'à la fin, un habit ſuperbe de ce coſtume.

La Comtesse, agitée de deux ſentimens contraires, ne doit montrer qu'une ſenſibilité réprimée, ou une colere très-modérée; rien ſurtout qui dégrade aux yeux du ſpectateur ſon caractere aimable & vertueux. Ce rôle, un des plus difficiles de la piece, a fait infiniment d'honneur au grand talent de Mlle *Saint-Val*, cadette.

Son vêtement du premier, ſecond & quatrieme actes, eſt une lévite commode, & nul

ornement sur la tête ; elle est chez elle & censée incommodée. Au cinquieme acte, elle a l'habillement & la haute coëffure de *Suzanne*.

FIGARO. L'on ne peut trop recommander à l'acteur qui jouera ce rôle, de bien se pénétrer de son esprit, comme l'a fait M. *Dazincourt*. S'il y voyoit autre chose que de la raison assaisonnée de gaieté & de saillies, sur-tout s'il y mettoit la moindre charge, il aviliroit un rôle que le premier Comique du théâtre, M. *Préville*, a jugé devoir honorer le talent de tout comédien qui sauroit en saisir les nuances multipliées, & pourroit s'élever à son entière conception.

Son vêtement comme dans *le Barbier de Séville*.

SUZANNE. Jeune personne adroite, spirituelle & rieuse, mais non de cette gaieté presqu'effrontée de nos soubrettes corruptrices; son joli caractere est dessiné dans la préface, & c'est-là que l'actrice, qui n'a point vu Mlle *Contat*, doit l'étudier pour le bien rendre.

Son vêtement des quatre premiers actes, est un juste blanc à basquines, très-élégant, la jupe de même, avec une toque, appellée depuis par nos marchandes, *à la Suzanne*. Dans la fête du quatrieme acte, le Comte lui pose sur la tête

une toque à long voile, à hautes plumes, & à rubans blancs. Elle porte au cinquieme acte la lévite de ſa maîtreſſe, & nul ornement ſur la tête.

MARCELINE, eſt une femme d'eſprit, née un peu vive; mais dont les fautes & l'expérience ont réformé le caractere. Si l'actrice qui le joue s'éleve avec une fierté bien placée, à la hauteur très-morale qui ſuit la reconnoiſſance du troiſieme acte, elle ajoutera beaucoup à l'intérêt de l'ouvrage.

Son vêtement eſt celui des duegnes eſpagnoles, d'une couleur modeſte, un bonnet noir ſur la tête.

ANTONIO ne doit montrer qu'une demi-ivreſſe, qui ſe diſſipe par degrés; de ſorte qu'au cinquieme acte, on n'en apperçoive preſque plus.

Son vêtement eſt celui d'un payſan eſpagnol, où les manches pendent par-derriere; un chapeau & des ſouliers blancs.

FANCHETTE eſt une enfant de douze ans, très-naïve. Son petit habit eſt un juſte brun, avec des ganches & des boutons d'argent, la jupe de couleur tranchante, & une toque noire à plumes ſur la tête. Il ſera celui des autres payſannes de la noce.

CHÉRUBIN. Ce rôle ne peut être joué

comme il l'a été, que par une jeune & très-jolie femme ; nous n'avons point à nos théâtres de très-jeune homme assez formé pour en bien sentir les finesses. Timides à l'excès devant la Comtesse, ailleurs un charmant polisson ; un desir inquiet & vague est le fond de son caractere. Il s'élance à la puberté, mais sans projet, sans connoissances & tout entier à chaque évenement ; enfin il est ce que toute mere, au fond du cœur, voudroit peut-être que fût son fils, quoiqu'elle dût beaucoup en souffrir.

Son riche vêtement, au premier & second actes, est celui d'un page de cour Espagnol, blanc & brodé d'argent ; le léger manteau bleu sur l'épaule, & un chapeau chargé de plumes. Au quatrieme acte, il a le corset, la jupe & la toque des jeunes paysannes qui l'amenent. Au cinquieme acte, un habit uniforme d'officier, une cocarde & une épée.

Bartholo. Le caractere & l'habit comme dans *le Barbier de Séville ;* il n'est ici qu'un rôle secondaire.

Bazile. Caractere & vêtement comme dans le *Barbier de Séville ;* il n'est aussi qu'un rôle secondaire.

Bride-Oison, doit avoir cette bonne & franche assurance des bêtes, qui n'ont plus leur

timidité. Son bégaiement n'eſt qu'une grace de plus, qui doit être à peine ſentie ; & l'acteur ſe tromperoit lourdement, & joueroit à contre-ſens, s'il y cherchoit le plaiſant de ſon rôle. Il eſt tout entier dans l'oppoſition de la gravité de ſon état au ridicule du caractere ; & moins l'acteur le chargera, plus il montrera devrai talent.

Son habit eſt une robe de juge eſpagnol, moins ample que celle de nos procureurs, preſque une ſoutanne, une groſſe perruque, une gonille ou rabat eſpagnol au col, & une longue baguette blanche à la main.

DOUBLE-MAIN. Vêtu comme le juge : mais la baguette blanche plus courte.

L'HUISSIER ou ALGUAZIL. Habit, manteau, épée de Criſpin, mais portée à ſon côté ſans ceinture de cuir. Point de bottines, une chauſſure noire, une perruque blanche naiſſante & longue à mille boucles, une courte baguette blanche.

GRIPPE-SOLEIL. Habit de payſan, les manches pendantes, veſte de couleur tranchée, chapeau blanc.

UNE JEUNE BERGERE. Son vêtement comme celui de *Fanchette*.

PÉDRILLE. En veſte, gilet, ceinture, fouet & bottes de poſte, une réçille ſur la tête, chapeau de courier.

PERSONNAGES MUETS. Les uns en habits de juges, d'autres en habits de payſans, les autres en habits de livrée.

Placement des Acteurs.

Pour faciliter les jeux du théâtre, on a eu l'attention d'écrire au commencement de chaque ſcene, le nom des perſonnages dans l'ordre où le ſpectateur les voit. S'ils font quelque mouvement grave dans la ſcene, il eſt déſigné par un nouvel ordre de noms, écrit en marge à l'inſtant qu'il arrive. Il eſt important de conſerver les bonnes poſitions théâtrales; le relâchement dans la tradition donnée par les premiers acteurs, en produit bien-tôt un total dans le jeu des pieces, qui finit par aſſimiler les troupes négligentes aux plus foibles comédiens de ſociété.

OXFORD

LA

LA FOLLE JOURNÉE, OU LE MARIAGE DE FIGARO.

ACTE PREMIER.

La Scene repréſente un ſallon, dans lequel on voit, à droite, une porte de communication dans la chambre de la Comteſſe & une dans celle du Comte.

SCENE PREMIERE.

FIGARO, SUZANNE.

FIGARO, *meſurant le ſallon avec une toiſe.*

Dix-neuf pieds ſur vingt-ſix.

SUZANNE.

Tiens, Figaro, mon petit chapeau, le trouves-tu mieux ainſi ?

FIGARO.

Sans comparaiſon, ma charmante. Ah ! que ce joli bouquet virginal élevé ſur la tête d'une jolie fiancée, eſt doux le matin des noces, à l'œil amoureux d'un époux.

SUZANNE.

Que meſurois-tu donc-là, Figaro ?

FIGARO.

Je voyois ſi le charmant lit que Monſeigneur doit nous donner, aura bonne grace dans cette chambre.

SUZANNE.

Dans cette chambre ! Je ne veux pas.

FIGARO.

Pourquoi cela ?

SUZANNE.

Je ne veux pas.

FIGARO.

Mais encore ? ... On dit des raiſons.

SUZANNE.

Si je n'en veux pas dire.

FIGARO.

Oh ! quand elles ſont ſûres de nous.....

SUZANNE.

Prouver que j'ai raiſon, c'eſt accorder que je puis avoir tort : tiens, Figaro, es-tu mon ſerviteur ?

FIGARO.

Aſſurément ; mais pourquoi cette fantaiſie contre la chambre du château la plus commode, & qui tient le milieu entre les deux appartemens ? La nuit, Madame ſe trouve-t-elle incommodée, elle n'a qu'à ſonner : zeſt ! en deux pas, te voilà chez elle : Monſieur a-t-il beſoin de moi, Crac, en trois ſauts, je ſuis dans ſa chambre.

SUZANNE.

Oui : mais lorſque Monſieur le Comte aura bien tinté le matin pour te donner quelque bonne & longue commiſſion : zeſt, en deux pas il eſt à ma porte, & crac, en trois ſauts....

FIGARO.

Qu'entendez-vous par ces paroles ?

SUZANNE.

Ah ! c'eſt qu'il faudroit m'écouter tranquillement.

FIGARO.

Eh ! qu'y a-t-il, bon Dieu !

SUZANNE.

Il y a que Monſieur le Comte Almaviva, las de courtiſer les belles du canton, veut rentrer le ſoir au château ; mais ce n'eſt pas chez ſa femme ; c'eſt chez la tienne ; entends-tu, qu'il à jetté ces vues, auxquelles il eſpere que ce logement ne nuira pas ? Et c'eſt ce que Bazile, l'honnête agent de ſes plaiſirs, & mon noble maître à chanter, me répete chaque jour en me donnant leçon.

FIGARO.

Bazile ! oh, mon mignon ! ſi jamais volée de bois vert, appliquée ſur l'échine d'un pédant, a duement redreſſé la moëlle épiniere de quelqu'un.....

SUZANNE.

Pauvre garçon ! & cette dot qu'on me donne, crois-tu donc que c'étoit pour les beaux yeux de ton mérite ?

FIGARO.

J'avois aſſez fait pour le croire.

SUZANNE.

Mon Dieu, que les gens d'eſprit ſont bêtes !

FIGARO.

On le dit.

SUZANNE.

Mais c'eſt qu'on ne veut pas le croire.

FIGARO.

On a tort.

SUZANNE.

Il l'a deſtiné à obtenir de moi certain moment, certain quart-d'heure, ſeul à ſeul, qu'un ancien droit du ſeigneur.... Tu ſais s'il étoit triſte ?

FIGARO.

Je le ſais ſi bien que ſans l'abolition de ce droit honteux, je ne t'euſſe jamais épouſé dans ſes domaines.

SUZANNE.

Eh bien ! il ſe répent de l'avoir aboli, & c'eſt ſur ta fiancée qu'il prétend le racheter aujourd'hui.

FIGARO.

Ma tête s'amollit de ſurpriſe, & mon front ſertiliſé... (*Il ſe frotte le front.*)

SUZANNE, *lui ôtant la main.*

Ne le frottes donc pas.

FIGARO.

Quel danger ?

SUZANNE.

S'il y venoit quelques petits boutons ? Des gens ſuperſtitieux....

FIGARO.

Tu ris, fripponne ? Ah ! s'il y avoit moyen d'attrapper de grand trompeur en le faiſant tomber dans un bon piege, & d'empocher ſon or ?

SUZANNE.

De l'intrigue & de l'argent : Figaro ! te voilà dans ta ſphere.

FIGARO.

Ce n'eſt pas la honte qui me retient.

SUZANNE.

Quoi ! La crainte ?.....

FIGARO.

Ce n'eſt pas cela non plus ; entrer la nuit chez quelqu'un, lui ſouffler ſa femme, & recevoir cent coups de bâtons, ce n'eſt pas difficile : mille fois coquins l'ont fait ; mais conduire l'intrigue à bien, & ſauver ſes oreilles..... (*La Comteſſe ſort.*)

SUZANNE.

Madame la Comteſſe ſonne : elle m'a bien recommandé d'être la premiere à lui parler le matin de mes noces : le berger dit que cela porte bonheur aux femmes délaiſſées.

FIGARO.

Il y a encore quelque choſe là-deſſous. Tu ne me donne rien, mignonne, avant de t'en aller ? Un petit baiſer ?

SUZANNE.

Un baiſer à mon amant d'aujourd'hui ? Ah ! je t'en ſouhaite. Et que diroit demain mon mari ? (*Figaro l'embraſſe malgré elle.*) Ah, frippon, quand ceſſeras-tu de me parler de ton amour du matin juſqu'au ſoir ?

FIGARO.

Quand je pourrai te le prouver du ſoir juſqu'au matin.

SUZANNE, *baiſant ſes doigts réunis ſur ſa bouche, & les déployant enſuite ſur Figaro.*

Allez, Monſieur, je n'ai plus rien à vous.

FIGARO.

Ah ! mais, ce n'étoit pas ainſi que je te l'avois donné. (*Suſanne ſort.*)

SCENE II.

FIGARO, *seul.*

CHARMANTE fille ! toujours riante, toujours verdissante ; plaine de gaieté, d'amour, de délices ! mais sage, sage. Ah, Monseigneur, mon cher Monseigneur ! vous voulez m'en donner à garder ! Je m'étonnois aussi que m'ayant donné la place de concierge, vous m'eussiez nommé courier de dépêches. J'entends, Monseigneur : trois promotions à la fois ; vous, compagnon-ministre : moi, casse-cou politique : Suzanne, Dame du lieu ; & puis fouette courier. Pendant que je courrai d'un côté, vous ferez faire de l'autre un joli chemin à ma belle. Moi, me crottant, m'échinant pour la gloire de votre famille, vous daigneriez concourir à l'agrandissement de la mienne : quelle douce réciprocité ! Mais, Monseigneur, il y a de l'abus. Faire à la fois deux personnages, celui de votre maître & celui de votre valet ; représenter en même tems, dans une Cour étrangere, le Roi & moi, c'est trop de moitié..... & toi, Bazile, frippon mon cadet, je veux t'apprendre à clocher devant les boiteux. Je veux..... mais non, dissimulons avec eux, & tâchons de les inférer l'un par l'autre. Attention sur la journée, monsieur Figaro, attention. Donner le change aux petites passions du Comte ; rompre ses desseins, & travailler à l'exécution des miens ; empocher les présens, & écarter une Marceline méchante en diable ; étriller rondement monsieur Du Bazile.....

SCENE III.

FIGARO, LE DOCTEUR, BARTHOLO, MARCELINE.

FIGARO, *se tournant & voyant le Docteur.*

EH ! voilà le cher Docteur !

LE DOCTEUR.

Et bien ! Après ?

FIGARO.

Sont-ce mes noces avec Suzon qui vous amenent au château, Docteur ?

LE DOCTEUR.

Non, mon cher Monsieur.

FIGARO.

Ce seroit trop généreux.

LE DOCTEUR.

Etp ar trop sot.

FIGARO.

Eh ! bon jour donc, cher Docteur de mon cœur.

LE DOCTEUR.

Bavard infernal, laissez-nous.

FIGARO.

Vous vous fâchez, Docteur ! Seroit-il arrivé quelque chose à votre mule ? Les gens de votre état sont si durs ; ils n'ont pas plus de pitié des pauvres bêtes, que si c'étoit en vérité..... des hommes. Eh bien ! Marceline, avez-vous toujours envie de plaider contre moi ? Pour ne s'aimer pas, faut-il qu'on se haïsse ?

LE DOCTEUR.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

FIGARO.

Elle vous contera cela. (*En s'en allant, il donne une tappe ſur le ventre du Docteur.*) Adieu, Docteur.

SCENE IV.

LE DOCTEUR, MARCELINE.

LE DOCTEUR.

Le drôle eſt toujours le même.

MARCELINE.

Vous voilà donc enfin, éternel Docteur, toujours ſi grave & ſi compaſſé, qu'on auroit le tems de mourir vingt fois en attendant vos ſecours !

LE DOCTEUR.

Toujours amere, & provoquante : Eh bien ! qui m'amene ici? Seroit-il arrivé au Comte quelqu'accident ? Et la Roſine, ſa perfide Comteſſe, ſeroit-elle malade, Dieu merci ?

MARCELINE.

Le Comte la néglige.

LE DOCTEUR.

O ! digne époux qui me venge !

MARCELINE.

Au moins c'eſt ce que m'a dit Bazile.

LE DOCTEUR.

Cet autre frippon loge ici ! c'eſt une caverne ! & qu'y fait-il?

MARCELINE.

Tout le mal dont il eſt capable. Eh bien ! Docteur,

vous ſouvenez-vous du petit Emmanuel, tendre fruit de notre amour ? Vous ſouvenez-vous de vos promeſſes ? Vous rappellez-vous vos ſermens ? .....,

LE DOCTEUR.

Eſt-ce pour écouter toutes ces ſornettes-là, que vous m'avez, tout exprès, fait venir de Séville ?

MARCELINE.

Eh bien ! n'en parlons plus : mais puiſque l'honneur ne vous porte pas à la juſtice de m'épouſer, aidez-moi donc à en épouſer un autre.

LE DOCTEUR.

Ah ! volontiers, volontiers, parlons ... Mais quel eſt le mortel abandonné du ciel & des femmes ? ....

MARCELINE.

Eh ! qui pourroit-ce être, Docteur, ſinon le gai, le beau, l'aimable Figaro ?

LE DOCTEUR.

Ce frippon-là ?

MARCELINE.

Toujours gai, jamais fâché ; généreux, généreux. ....

LE DOCTEUR.

Comme un voleur. ....

MARCELINE.

Comme un ſeigneur.

LE DOCTEUR.

Et la Suzanne ?

MARCELINE.

Elle ne l'aura pas, la ruſée, ſi vous vouliez m'aider à faire valoir la promeſſe de mariage qu'il m'a faite.

LE DOCTEUR.

Mais ſon mariage eſt trop avancé.

MARCELINE.

On en rompt par fois de plus avancé.

LE DOCTEUR.

Mais le moyen ?

MARCELINE.

J'aurois bien un ſecret ; mais. . . . .

LE DOCTEUR.

Les femmes en ont-elles pour le médecin du corps ?

MARCELINE.

Vous ſavez bien que je n'en ai pas pour vous. Toute femme eſt galante, mais timide. Elle eût plus avanturé ſans une voix intérieure qui lui dit : ſois belle, ſi tu peux, ſage, ſi tu veux ; mais ſur-tout, ſois conſidérée, il le faut.... Puiſqu'il faut donc que l'on ſoit au moins conſidérée ; que toute femme en ſent l'importance, il ne ſera pas difficile de faire adopter ces principes à Suzanne ; & lorſque Monſieur le Comte voudra la faire entrer dans les vues qu'il a ſur elle, elle refuſera, & le Comte ſaiſira avec empreſſement l'occaſion que je lui donnerai de s'en-venger, en me faiſant épouſer Figaro.

LE DOCTEUR.

Elle a raiſon, parbleu ! le tour ſeroit bon de faire épouſer ma vieille gouvernante au coquin qui me fit enlever ma jeune maîtreſſe.

MARCELINE.

Et qui croit ajoûter à ſes plaiſirs. . . . .

LE DOCTEUR.

Et qui m'a volé cent écus, que j'ai toujours ſur le cœur. Il ſeroit délicieux de me venger ainſi d'un ſcélérat.

MARCELINE.

De l'épouſer, Docteur !

SCENE V.

SUZANNE, *apportant un ruban & une robe de taffetas blanc*, LE DOCTEUR, MARCELINE.

SUZANNE.

L'ÉPOUSER! l'épouſer! épouſer, qui? mon Figaro?

MARCELINE.

Pourquoi pas? Vous l'épouſez bien.

LE DOCTEUR.

Plaiſant argument de femme en colere.

MARCELINE.

Sans compter Monſeigneur dont on ne parle pas.

SUZANNE.

Votre ſervante, Madame: il y a toujours quelque choſe d'amer dans vos propos.

MARCELINE.

Bien la vôtre, Madame: où eſt donc l'amertume? Il eſt bien juſte qu'un loyal ſeigneur partage un peu la joie qu'il procure à ſes gens.

SUZANNE.

Qu'il procure!..... Heureuſement que la jalouſie de Madame eſt auſſi connue que ſes droits ſur Figaro ſont légers.

MARCELINE.

On eut pû les rendre plus forts, en les cimentant à la façon de Madame.

SUZANNE.

Ah! cette façon, Madame, eſt celle des femmes ſavantes.

LE DOCTEUR, *voulant emmener Marceline.*
Adieu, la charmante fiancée de notre Figaro.

MARCELINE.
Je salue l'humble servante des plaisirs de Monseigneur.

SUZANNE.
Et qui vous estime beaucoup, Madame.

MARCELINE.
Madame me fera-t-elle aussi l'honneur de me chérir un peu ?

SUZANNE.
A cet égard, Madame n'a rien à desirer.

MARCELINE.
C'est une si jolie personne, que Madame.

SUZANNE.
Eh ! mais ! assez pour désoler Madame.

MARCELINE.
Et sur-tout bien respectable...

SUZANNE.
Mais c'est aux duegnes à l'être.

MARCHLINE, *(furieuse.)*
Aux duegnes ! aux duegnes !

LE DOCTEUR.
Allons, Marceline, allons : *(Il la prend par le bras, & l'emmene.)*

MARCELINE.
Adieu, Madame...

SUZANNE.
Adieu, Madame. *(Lorsque Marceline est à la porte, Suzanne continue.)* Allez, pédante : je crains aussi peu vos efforts, que je mépriſe vos outrages.

SCENE VI.

SUZANNE, *seule.*

Voyez un peu cette vieille sybille, parce qu'elle a fait quelqu'étude, & qu'elle a tourmenté la jeunesse de Madame, elle veut tout dominer au château.. Mais, je ne sais plus ce que je venois faire.

SCENE VII.

CHÉRUBIN, SUZANNE.

CHÉRUBIN.

Ah! que je suis content de te trouver seule, Suzanne: il y a deux heures que je te cherche.

SUZANNE.

Pourquoi cela?

CHÉRUBIN.

Tu te marie, & moi je pars.

SUZANNE.

Comment, tu pars.

CHÉRUBIN.

Monseigneur me renvoye.

SUZANNE.

Vous avez fait quelque chose, Chérubin: comment se peut-il que le premier Page de Monseigneur soit tombé dans sa disgrace?

CHÉRUBIN.

J'étois hier chez ta cousine Fanchette, à lui faire répéter son petit rôle d'innocente.....

SUZANNE, *d'un air ironique.*

Son petit rôle d'innocente !

CHÉRUBIN.

Lorſque Monſeigneur eſt entré, il s'eſt mis dans une colere.. Sortez, dit-il, petit.... (Oh ! je n'oſe par répéter devant une femme le gros mot qu'il a dit.) Sortez; & que demain vous ne couchiez pas au château. Si ma belle marraine ne l'appaiſe pas, je ſuis perdu.

SUZANNE.

Et pourquoi ne t'adreſſes-tu pas toi-même à elle ?

CHÉRUBIN, *ſoupirant.*

Ah ! Suzanne ! Quelle eſt noble & belle ; mais quelle eſt impoſante !

SUZANNE.

Ah ! c'eſt-à-dire que je ne le ſuis pas, & qu'on peut tout oſer avec moi.

CHÉRUBIN.

Tu ſais bien, fripponne, que je n'oſe pas oſer. Que tu es heureuſe, Suzanne, de voir tous les jours ma belle marraine, de lui parler à chaque inſtant, de l'habiller le matin, de la déshabiller le ſoir, épingle à épingle ! (*Voyant un ruban que Suzanne tient à la main.*) Qu'eſt-ce que tu tiens donc-là ?

SUZANNE, *contrefaiſant le ton paſſionné de Chérubin.*

C'eſt le ruban, le fortuné ruban, qui, pendant la nuit, ſerre les cheveux de cette belle marraine.

CHÉRUBIN.

Ah ! donnes-le moi, mon cœur ?

SUZANNE.

Son cœur ! Mais voyez donc comme il eſt familier. (*Chérubin lui arrache le ruban & s'enfuit.*)

SUZANNE, *courant après lui.*

Voulez-vous bien me le rendre, petit voleur ?

CHÉRUBIN.

On m'arracheroit plutôt la vie. Suzanne, tiens, tu diras que tu l'as perdu ; tu diras.... tout ce que tu voudras ; mais je ne le rendrai jamais.

SUZANNE.

Je prédis que, dans trois ou quatre ans, vous ſerez le plus grand petit vaurien....

CHÉRUBIN.

Ah ! laiſſes-le moi, Suzon : je te donnerai ma romance : tu la chanteras à ma belle marraine ; & quand je n'y ſerai plus, elle ſervira à te faire penſer quelque fois à moi.

SUZANNE.

Taiſez-vous, petit voleur, & rendez-moi mon ruban.

CHÉRUBIN.

Tu ne m'écoutes pas, Suzanne. Ta couſine Fanchette m'écoute bien, mais toi....

SUZANNE.

C'eſt bien dommage.... Ecoutez donc, Monſieur.

CHÉRUBIN.

Tiens, Suzanne : depuis quelque tems j'éprouve, à la vue d'une femme, un ſentiment.... Tout mon ſein ſe ſouleve, mon viſage eſt en feu, le beſoin que j'ai de dire à quelqu'un, je vous aime, eſt ſi preſſant, que je le dis à chaque inſtant à ta maîtreſſe, à toi : je le dis tout ſeul, en me promenant, aux arbres, aux nuages, aux vents qui les emportent avec mes paroles ; hier je rencontrai Marceline....

SUZANNE, *faiſant un jeſte de ſurpriſe.*

Marceline.....

CHÉRUBIN.

Pourquoi non ? N'eſt-elle pas femme ? N'eſt-elle pas fille ? Une fille ! Une femme ! Que ces noms ſont doux, qu'ils ſont intéreſſans !

SUZANNE.

Allons, il devient fou.... Ah çà! me rendez-vous mon ruban? [*Elle cherche à le lui arracher; mais elle manque ſon coup.*]

CHERUBIN.

Ah! Ouitche. [*Il s'enfuit derriere le fauteuil.*]

SUZANNE, *tourne autour du fauteuil, & court après Chérubin qui s'arrête enfin.*

Je le dirai à Monſeigneur: je lui dirai: renvoyez-le à ſes parens: renvoyez ce petit vaurien: c'eſt un petit voleur qui ſe donne les airs d'aimer Madame, qui embraſſe Fanchette, & qui veut m'en conter pardeſſus le marché.

CHÉRUBIN, *voyant venir le Comte.*

Ah! Suzanne, je ſuis perdu. [*Il ſe cache derriere le fauteuil.*]

SUZANNE.

Quelle frayeur! [*Voyant venir le Comte, elle cache de ſon corps le page qui eſt derriere le fauteuil, en criant.*] Ah!

SCENE VIII.

LE COMTE, SUZANNE, CHÉRUBIN, *derriere le fauteuil.*

LE COMTE, *ſe tournant vers la couliſſe.*

JE rentre à l'inſtant. [*A Suzanne.*] Qu'eſt-ce que tu-as, Suzanne? Ton petit cœur paroît bien ému! Au reſte, c'eſt bien pardonnable le jour d'une noce.

SUZANNE.

Monſeigneur, allez-vous-en: ſi on vous trouvoit ici.

LE COMTE.

J'en ſerois au déſeſpoir, ma chere ; mais je n'ai qu'un mot à te dire. [*Il s'aſſied dans le fauteuil.*] Le Roi m'a nommé ſon ambaſſadeur à Londres, & je donne un excellent poſte à Figaro. Je l'emmenerai avec moi, & je le fais courier d'ambaſſade. Tu ſuivras ton mari, ſans doute ?

SUZANNE.

Le devoir d'une femme..... Ah ! ſi j'oſois parler !

LE COMTE.

Eh bien ! parle, ma chere, parle : uſe d'un droit que tu prends aujourd'hui pour la vie.

SUZANNE.

Je n'en veux pas, Monſeigneur ; je n'en veux pas.... je ne ſais plus ce que je voulois dire.

LE COMTE.

Tu en étois.... ſur le devoir des femmes. Qu'en dis-tu ?

SUZANNE.

Lorſque Monſeigneur enleva la ſienne de chez le Docteur, en renonçant, par amour pour elle, au droit du ſeigneur, ce droit honteux que vous avez aboli.....

LE COMTE.

Oui, & qui faiſoit bien de la peine aux filles, n'eſt-ce pas, Suzon ? Ce droit charmant, ſi tu voulois en jaſer ce ſoir au jardin avec moi ſur la brune, je mettrois un tel prix à cette légere faveur ! ....

SCENE IX.

LE COMTE, SUZANNE, BAZILE, CHÉRUBIN.

BAZILE, *dans la coulisse.*

MONSEIGNEUR n'eſt pas chez lui, vous dis-je.

LE COMTE.

Ciel! d'où vient cette voix!

BAZILE.

Il eſt chez Madame.

SUZANNE.

Ciel! c'eſt Bazile. Ah! Monſeigneur, s'il vous trouvoit ici.

LE COMTE, *cherchant un endroit paur ſe cacher.* J'en ſerois au déſeſpoir. Quoi! pas un endroit pour ſe cacher. Ah! derriere ce fauteuil. (*Il s'avance vers le feuteuil. Suzanne ſe met entre lui, & le Page, cache ce dernier, qui, à meſure que le Comte avance, & que Suzanne recule, tourne du côté oppoſé à celui par où le Comte avance, & ſe cache tout entier dans le fauteuil, pendant que le Comte ſe cache derriere, Suzanne les couvre tous deux avec la lévite blanche qu'elle avoit apportée à la ſcene cinquieme.*)

BAZILE, *entrant ſur le théâtre.*

Je croyois trouver Monſeigneur ici, Mademoiſelle.

SUZANNE.

Qui vous l'a dit?

BAZILE.

Si vous étiez plus raiſonnable, il n'y auroit rien d'étonnant à ma queſtion. C'eſt Figaro qui le cherche.

SUZANNE.

Il cherche donc l'homme, qui, après vous, lui veut le plus de mal.

LE COMTE, *à part, derriere le fauteuil.*

Voyons un peu comme il me ſert.

BAZILE.

Dire du bien d'une femme, eſt-ce vouloir du mal à ſon mari?

SUZANNE.

Non, dans vos affreux principes, agent de corruption.....

BAZILE.

De toutes les choſes ſérieuſes, le mariage étant la plus bouffonne, j'avois penſé.....

SUZANNE.

Des horreurs.....

BAZILE.

Que vous demande-t-on, que vous n'alliez prodiguer à un autre? grace à la douce cérémonie, ce qu'on vous défend aujourd'hui, on vous le preſcrira demain.

SUZANNE.

Mais, allez-vous-en, vil agent de corruption.

BAZILE.

Là, là, méchante! Dieu vous appaiſe..... Figaro n'eſt pas le ſeul obſtacle qui nuiſe au deſſein de Monſeigneur; car le page.....

SUZANNE.

Chérubin?

BAZILE.

Oui: Chérubin, *di amor*..... car lorſque je vous ai quitté tantôt, il rodoit autour d'ici. Dites que cela n'eſt pas vrai.....

SUZANNE.

Mais, allez-vous-en, méchant homme.

BAZILE.

On eſt un méchant homme, parce qu'on y voit clair ; & la romance qu'il a faite, & dont il fait myſtere ?...

SUZANNE.

Eſt pour moi ?

BAZILE.

Oui : à moins qu'il ne l'ait compoſée pour Madame. En effet, quand il la ſert à table, on dit qu'il la regarde avec des yeux... mais, peſte ! qu'il ne s'y joue pas ; Monſeigneur eſt brutal ſur l'article.

SUZANNE.

Et vous, bien indigne d'inventer mille calomnies pour perdre un malheureux enfant déjà tombé dans la diſgrace de ſon maître.

BAZILE.

Eſt-ce que je l'invente ? Ce que j'en dis, moi, c'eſt que tout le monde en parle.

LE COMTE, *ſortant furieux de derriere le fauteuil.*

Comment donc ? Comment ? Tout le monde en parle ?

BAZILE.

Ah ! Monſeigneur, que je ſuis fâché !

LE COMTE.

Courez, Bazile, & qu'on le chaſſe.

SUZANNE, *prête à s'évanouir, chancelle.*

Ah ! ah ! ah ! mon Dieu !

LE COMTE.

Elle ſe trouve mal : aſſeyons-la dans ce fauteuil.

Ils s'apprêtent à la porter dans le fauteuil, & la prennent dans leurs bras.

SUZANNE, *effrayée, & reprenant toutes ſes forces, s'échappe de leurs mains, s'écrie.*

Je ne veux pas m'aſſeoir..... entrer comme cela, quand je ſuis ſeule.... c'eſt.... indigne.

LE COMTE.

Qu'as-tu à craindre, Suzanne? ne ſommes-nous pas deux?

BAZILE.

Ah! que je ſuis fâché de m'être égayée ſur le compte du petit page, puiſque vous l'entendiez. Au fond, Monſeigneur, ce que j'en diſois, ce n'étoit que pour ſonder les diſpoſitions de Suzanne.

LE COMTE.

Cinquante piſtoles & un cheval; & qu'on le renvoye à ſes parens.

BAZILE.

Ah! Monſeigneur, pour un pur badinage!....

LE COMTE.

Hier, encore, je l'ai ſurpris chez ſa fille de mon jardinier.

BAZILE.

Avec Fanchette?

LE COMTE.

Dans ſa chambre.

SUZANNE.

Où Monſeigneur avoit ſans doute affaire auſſi.

LE COMTE, *à part.*

J'aime aſſez ſa repartie.

BAZILE.

Elle eſt d'un bon augure.

LE COMTE, *haut.*

J'allois pour donner quelques ordres à ton oncle Antonio, mon ivrogne de jardinier. Je frappe, l'on me fait long-tems attendre; enfin l'on ouvre: ta cou-

ſine à l'air empêtrée ; je prends quelque ſoupçon ; je regarde, j'apperçois derriere la porte un manteau, un rideau, je ne ſais pas trop quoi, qui ſervoit à couvrir les hardes ; j'approche : (*tout en diſant cela ; le Comte approche vers le fauteuil, & leve la lévite qui ſervoit à couvrir le page.*) Je le leve, & j'apperçois..... (*appercevant le page.*) Ah !.... (*ils reſtent dans des attitudes qui marquent l'indignation, & la ſurpriſe du Comte, l'étonnement ſtupide de Bazile, & la frayeur de Suzanne ; enfin le Comte rompant le ſilence.*) Ce tour-ci vaut l'autre

BAZILE.

Encore mieux.

LE COMTE, *à Suzanne.*

Fort bien, Mademoiſelle ! A peine fiancée, vous faites de pareils apprêts ! ainſi, lorſque vous vouliez me renvoyer, c'étoit pour entretenir mon page. (*à Chérubin.*) Et vous, Monſieur, qui ne changez pas de conduite, il ne vous manquoit plus que de vous adreſſer, ſans reſpect pour votre marraine, à ſa premiere camariſte, à la femme de votre ami.... Mais je ne ſouffrirai pas que Figaro, qu'un homme que j'eſtime, que j'aime, ſoit victime d'une pareille tromperie. Etoit il entré avec vous, Bazile?

SUZANNE.

Il n'y a ici ni victime, ni tromperie, Monſeigneur. Il étoit là [*montrant le fauteuil.*] quand vous êtes entré.

LE COMTE.

Dans ce fauteuil ! Puiſſe-tu mentir en le diſant. Son plus cruel ennemi n'oſeroit lui ſouhaiter ce mal... Mais c'eſt une autre fourberie : je m'y ſuis aſſis en entrant.

CHÉRUBIN, *toujours dans le fauteuil.*

Hélas, Monſeigneur ! j'étois tremblant derriere.

LE COMTE.

Ruſe d'enfer ! je viens de m'y placer moi-même.

CHÉRUBIN.

Pardon ; mais c'eſt alors que je me ſuis blotti dedans.

LE COMTE.

Mais c'eſt une couleuvre que ce petit ſerpent-là... Eh bien ! il a tout entendu.

CHÉRUBIN.

Monſeigneur, au contraire : j'ai fait tout ce que j'ai pu pour ne rien entendre. [*La porte du fond s'entr'ouvre.*]

BAZILLE.

On vient, Monſeigneur.

LE COMTE, *arrachant le page de dedans le fauteuil.*

Il reſteroit là devant tout l'univers.

SCENE X.

LE COMTE, BAZILLE, CHÉRUBIN, SUZANNE, LA COMTESSE, FIGARO, FANCHETTE, *Troupe de Payſans & de Payſannes qui portent le chapeau de la Fiancée.*

LA COMTESSE.

Vous le voyez, Monſieur le Comte ; il me ſuppoſe un crédit que je n'ai pas. [*Montrant Figaro.*] Il venoit me prier de preſſer auprès de vous ſon mariage avec Suzanne. Leur empreſſement eſt naturel, & j'eſpere que vous leur accorderez cette grace, en faveur de l'amour que vous aviez autrefois pour moi.

LE COMTE.

Et que j'ai toujours, Madame, ... & c'eſt à ce ſeul titre que je l'accorde.

FIGARO.

En ce cas, Monſeigneur, permettez que je vous préſente ce chapeau virginal orné de fleurs, de plumes blanches, ſymbole de la pureté de vos intentions. Daignez le placer vous-même ſur la tête de cette jeune créature, dont votre ſageſſe a préſervé la vertu, & que je ſois le premier à célébrer l'abolition du droit du Seigneur, auquel votre amour pour Madame vous a fait renoncer.

SUZANNE.

Monſeigneur, ne refuſez pas le juſte tribut d'éloges qui vous eſt dû.

LE COMTE, *à part.*

Oh! la traîtreſſe!

FIGARO.

Mais, regardez-là donc, Monſeigneur; & voyez ſi jamais auſſi jolie fiancée montra la grandeur de votre ſacrifice.

SUZANNE.

Ne parlons pas de ma figure, mon ami; parlons plutôt de ſa vertu.

LE COMTE, *à part.*

Ma vertu..... Elle ſe moque de moi. [*Haut.*] L'abolition d'un droit honteux n'eſt pas un ſacrifice, mais l'acquit d'une dette envers l'honnêteté. Un Seigneur Eſpagnol peut bien chercher à vaincre la beauté par ſes ſoins; mais en exiger les prémices comme une ſervile redevance; ah! c'eſt la tyrannie d'un Vandale, & non le droit avoué d'un noble Caſtillan.

FIGARO, *à Chérubin.*

Eh bien, eſpiegle! vous n'applaudiſſez pas?

SUZANNE.

Monseigneur le renvoye.

FIGARO.

Ah! Monseigneur.

LA COMTESSE.

Monsieur le Comte, je demande sa grace.

LE COMTE.

Madame, il n'en mérite pas.

LA COMTESSE.

Il est si jeune.

LE COMTE.

Pas tant que vous le croyez.

CHÉRUBIN.

Pardonner généreusement, n'est pas le droit du Seigneur auquel vous avez renoncé,

LA COMTESSE, *en montrant les paysans.*

Il n'a renoncé qu'à celui qui les affligeoit tous.

SUZANNE.

Si Monseigneur avoit aboli ce droit, ce seroit le premier qu'il voudroit rétablir.

FIGARO.

Mes amis, unissez-vous à moi.

TOUS ENSEMBLE.

Monseigneur..

CHÉRUBIN.

Si j'ai pu être léger dans ma conduite, jamais la moindre indiscrétion dans mes paroles...,

FIGARO, *d'un air inquiet.*

Qu'est-ce qu'il dit?

LE COMTE.

C'est assez; je lui pardonne.

TOUS ENSEMBLE.

Vivat!

LE COMTE.

J'irai plus loin : je lui donne une compagnie dans ma légion.

TOUS ENSEMBLE.

Vivat !

LE COMTE

Mais à condition qu'il partira ſur-le-champ pour rejoindre en Catalogne.

FIGARO.

Comment, Monſeigneur, il n'aſſiſtera pas à ma noce ?

LE COMTE.

Je le veux.... Allons, Monſieur, remerciez votre marraine, & demandez-lui ſa protection. (*Suzanne amene Chérubin qui met un genou en terre devant la Comteſſe.*

LA COMTESSE, *d'une voix qui s'altere par degrés.*

Puiſqu'on ne peut vous garder ſeulement juſqu'à demain, partez, jeune homme : une nouvelle carriere vous attend; parcourez-là avec honneur. Soyez brave, honnête, ſoumis ; n'oubliez jamais les bontés de votre bienfaiteur ; ſouvenez-vous de cette maiſon où votre jeuneſſe a été élevée ; conduiſez-vous bien, & nous prendrons toujours part à vos ſuccès.

LE COMTE.

Madame, vous êtes bien émue !

LA COMTESSE.

Je ne m'en défends pas, Monſieur : il eſt allié de ma famille, & de plus un filleul. Je ne puis voir ſans crainte cet enfant ſi jeune lancé dans une carriere auſſi dangereuſe

LE COMTE, *à Chérubin.*

Embraſſez Suzanne pour la derniere fois.

FIGARO, *se mettant entre Suzanne & Chérubin, qui s'approche pour l'embrasser.*

Pourquoi donc, Monseigneur ? Il viendra ici passer ses quartiers d'hiver. Embrasses-moi, Capitaine. [*Il embrasse Chérubin.*] Allons, mon petit Chérubin, tu vas mener un train de vie bien différent : mon enfant, tu ne roderas plus toute la journée au quartier des femmes ; plus d'échaudées, plus de goûtés à la crême, plus de mains chaudes, plus de colin-maillard. Bon soldat, morbleu ! teint bazané, mal vêtu, mal nourri, un bon fusil bien lourd ; tourne à droite, tourne à gauche ; en avant ; marche à la gloire, & ne vas pas broncher en chemin, à moins qu'un bon coup de feu.....

SUZANNE.

Fi donc, l'horreur !

LA COMTESSE.

Quel vilain pronostic !

FIGARO.

Allons, Monseigneur ; tout est prêt pour la cérémonie : elle ne dépend plus que de vous.

LE COMTE, *à part.*

Je suis pris. [*Haut.*] J'y consens ; mais j'ai besoin d'un peu de repos ; & pour que la fête ait plus d'éclat, je voudrois qu'elle fût remise à tantôt..... A propos, où est donc Marceline ? Est-ce qu'elle n'est pas des vôtres ? [*A part.*] Elle ne vient pas.

FIGARO.

Je ne sais pas, Monseigneur : elle en sera si elle veut ; mais cela ne fera rien à mes noces : elles n'en seront pas moins gaies.

LE COMTE, *à part.*

Elle les troublera, je t'en réponds.

FANCHETTE.

Vous demandez Marceline, Monseigneur ? Je l'ai

rencontrée dans le parc sur le chemin qui conduit à la ferme : Monsieur le Docteur lui donnoit le bras.

LE COMTE.

Le Docteur est ici ?

FANCHETTE.

Oh ! elle avoit l'air en colere ; elle faisoit de grands gestes, elle faisoit comme çà... avec de grands bras ; Monsieur le Docteur lui faisoit comme çà de la main pour l'appaiser, elle nommoit mon cousin Figaro....

LE COMTE.

Cousin.... cousin futur ; & quand reviendra-t-elle ?

BAZILE.

Elle reviendra quand il plaira à Dieu.

FIGARO.

S'il lui plaisoit qu'il ne lui plut jamais.

FANCHETTE, *montrant Chérubin.*

Monseigneur, nous avez-vous pardonné de tantôt ?

LE COMTE, *lui prenant le menton, dit à demie-voix, comme pour lui dire, ne dis rien.*

Bon jour, bon jour, petite..... Allons : à tantôt ; j'ai besoin de repos. Je me retire pour un moment. (*A Bazile.*) Bazile, vous passerez chez moi. (*Bazile fait une révérence.*)

Le Comte donne la main à la Comtesse : tous sortent excepté Chérubin & Bazile que Figaro retient.

SCENE XI.

BAZILE, FIGARO, CHÉRUBIN.

FIGARO.

AH-çà, vous autres, la cérémonie adoptée, mon mariage en eſt la ſuite. Prenons bien garde à nous : ne reſſemblons pas à ces acteurs qui ne jouent jamais ſi mal que quand la critique eſt la plus éveillée. Sachons bien nos rôles : nous n'avons pas de lendemain qui nous excuſe, nous.

BAZILE.

Mon rôle eſt plus difficile que tu ne penſes.

FIGARO, *tournant le bras comme quelqu'un qui donneroit des coups de bâton.*

Auſſi, tu es loin de ſavoir tout le ſuccès qu'il te vaudra.

CHÉRUBIN.

Mon ami, tu oublies que je pars.

FIGARO.

Bon ! vas, n'ais pas l'air d'avoir de l'humeur en partant, & que l'on te voie à cheval. Prends gaiement le manteau de voyage, un tems de galop juſqu'à la grille ; reviens à-pied par les derrieres : ne te montres pas à Monſeigneur, & je me charge de l'appaiſer après la fête.

CHÉRUBIN.

Et Fanchette qui ne ſait pas ſon rôle !

BAZILE.

Eh ! que diable lui apprenez-vous donc, depuis huit jours que vous ne la quittez pas ?

FIGARO.

Donne-lui la journée d'aujourd'ui : tu n'as rien à faire.

BAZILE.

Jeune homme, prenez garde : elle n'étudie pas avec vous : le pere n'eſt pas ſatisfait ; la fille a été ſoufflетée. Chérubin, Chérubin, vous lui cauſerez des chagrins. Tant va la cruche à l'eau.....

FIGARO.

Voilà mon imbécile avec ſes vieux proverbes ! Eh bien, pédant ! que dit la ſageſſe des nations ? Tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin.....

BAZILE.

Elle s'emplit.....

FIGARO.

Pas ſi bête ! pas ſi bête ! [*Ils ſortent.*]

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

La Scene repréſente la chambre à coucher de la Comteſſe, dans laquelle donne, à droite, la porte de la chambre de Suzanne, & au fond du théâtre eſt le lit de la Comteſſe. A la droite du lit, eſt une fenêtre qui donne ſur le potager, au bas de laquelle eſt un foſſé de vingt-deux pieds de profondeur: à gauche du lit, eſt la porte qui communique dans l'appartement des femmes de la Comteſſe. Sur la gauche du théâtre, vis-à-vis le cabinet qui ſert à Suzanne de chambre à coucher, eſt la porte d'entrée de la chambre de la Comteſſe. On voit ſur la droite un fauteuil & un tabouret, ſur lequel eſt une guitare. Vis-à-vis, à la gauche du théâtre, eſt un autre fauteuil; il y a une chaiſe à côté de la fenêtre qui donne ſur le potager, & un banc le long de la fenêtre.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, SUZANNE.

LA COMTESSE.

FERME la porte, Suzon. (*Elle ferme la porte, & la Comteſſe s'aſſied.*) Suzanne, contes-moi tout dans le plus grand détail. Le Comte vouloit donc te ſéduire?

SUZANNE.

Non, Madame; Monſeigneur n'y met pas tant de

façon avec sa servante : il vouloit m'acheter à beaux deniers comptans.

LA COMTESSE.

Et le petit page étoit présent ?

SUZANNE.

Non, Madame ; il étoit caché derriere le fauteuil : il étoit venu me dire de vous prier d'intercéder pour lui auprès de Monsieur le Comte qui le renvoyoit.

LA COMTESSE.

Mais que ne s'est-il d'abord adressé à moi ! Est-ce que je l'aurois refusé ?

SUZANNE.

C'est ce que je lui ai dit : savez-vous ce qu'il m'a répondu ? Ah ! Suzanne, qu'elle est noble & belle ! » mais qu'elle est imposante ! «

LA COMTESSE.

Est-ce que j'ai cet air-là, Suzon ?

SUZANNE.

Et puis, il m'a pris votre ruban. . .

LA COMTESSE, *riant forcément.*

Mon ruban ! Ah ! quelle enfance !

SUZANNE.

Il s'est jetté dessus avec une rapidité ! .... j'ai eu beau courir après lui, le menaçant de Monsieur le Comte & de vous ; c'étoit un lion, c'étoit un. . . non ; vous ne l'aurez plus qu'avec ma vie, disoit-il, en forçant sa petite voix grêle ; & parce que ce petit morveux-là n'oseroit seulement baiser le bas de votre robe, il veut toujours m'embrasser par contre-coup.

LA COMTESSE, *se levant.*

Laissons, laissons ces folies-là. . . . ouvrez la fenêtre, Suzon, il fait une chaleur. . . . .

SUZON, *ouvre la fenêtre, qui donne sur le potager.*

C'est que Madame parle, & marche avec feu.

LA COMTESSE.

Figaro ſe fait bien attendre.

SUZANNE.

Il viendra ſi-tôt qu'on ſera parti pour la chaſſe. [*Regardant par la fenêtre.*] Tenez, tenez, madame: voilà Monſeigneur qui traverſe le potager, & puis un, deux, trois, quatre écuyers.

LA COMTESSE.

Tant mieux, nous aurons du tems pour tout. [*On frappe à la porte; Suzanne court ouvrir en chantant.*]

SUZANNE.

Ah! c'eſt mon Figaro, &c.

SCENE II.

FIGARO, SUZANNE, LA COMTESSE.

SUZANNE.

MADAME s'impatiente, mon ami.

FIGARO.

Et toi auſſi. Au fait, de quoi s'agit-il? d'une miſere!

LA COMTESSE.

Eh bien, Figaro! conçois-tu Monſieur le Comte?

FIGARO.

Comment, ſi je le conçois! Il trouve une jolie fiancée, il veut en faire ſa maîtreſſe; qu'y a-t-il là d'extraordinaire?

LA COMTESSE.

Tu ris, Figaro.

FIGARO.

Et pour parvenir à ſes fins, il m'a nommé courier de dépêches, & Suzon conſeillere d'ambaſſade. Il n'y a pas là d'étourderie.

SUZANNE.

Finiras-tu ce badinage?

FIGARO.

Et parce que Suzanne ne veut pas accepter le diplôme, il veut s'en venger en me faiſant épouſer Marceline; rien de plus naturel.

LA COMTESSE.

Comment traiter ſi légérement un deſſein qui nous coûte à tous le bonheur

FIGARO.

Tout cela ne m'inquiéte guere. Je veux le faire tomber dans ſon propre piége; & pour agir auſſi méthodiquement que lui, tempérons d'abord l'ardeur de Monſieur le Comte ſur nos poſſeſſions, en l'inquiétant ſur les ſiennes.

LA COMTESSE.

C'eſt bien dit; mais comment?

FIGARO.

C'eſt déjà fait, Madame. Un faux avis donné ſur vous.....

LA COMTESSE.

Y penſez-vous, Figaro?

FIGARO.

Oui, Madame: tenez, pour tempérer l'ardeur des gens du caractere de Monſieur le Comte, il faut leur fouetter le ſang, & c'eſt ce que les femmes entendent ſi bien. Après cela on les mene où l'on veut par le nez..... dans le guadalquivir.

LA COMTESSE.

Mais, Figaro, avez-vous perdu la tête de jetter ainſi des ſoupçons ſur ma conduite?

FIGARO.

Madame, il y a très-peu de femmes avec qui je l'euſſe oſé, de peur de rencontrer juſte.

LA COMTESSE.

Vous verrez qu'il faudra encore que je le remercie.

FIGARO.

Mais n'eſt-il pas charmant de lui tailler ainſi tous ſes morceaux pour la journée, & de lui faire paſſer, à ſurveiller ſa femme, le tems qu'il deſtinoit à paſſer avec la mienne ? [*Regardant par la fenêtre.*] Ah ! Voyez, voyez, voilà Monſieur le Comte qui force un lievre qui n'en peut-mais.

LA COMTESSE, *à Suzanne.*

La tête lui tourne.

FIGARO.

C'eſt à lui qu'elle doit tourner. Courra-t-il après celui-ci ? Surveillera-t-il celui-là ?

LA COMTESSE.

Eh bien ! où tout cela menera-t-il ?

FIGARO.

La voici : [*A Suzanne.*] Tu lui donneras un rendez-vous pour ce ſoir.

SUZANNE.

Moi ! un rendez-vous !

FIGARO.

Oh ! dame, quand on n'eſt bonne à rien, & que l'on n'oſe rien, on n'avance rien. Voilà mon nom à moi.

SUZANNE.

Eh bien ! après ?

FIGARO.

Alors tu enveras Chérubin à ta place.

SUZANNE.

Mais il eſt parti.

FIGARO, *avec chaleur.*

Non pas pour moi. Ah çà! me laissera-t-on faire?

SUZANNE.

Ah! Madame, on peut s'en fier à lui pour conduire une intrigue.

FIGARO.

Une, deux, trois intrigue à la fois, bien embrouillées, qui se croisent... J'étois né pour être courtisan.

SUZANNE.

On dit que c'est si difficile.

FIGARO.

Difficile! Savoir prendre, recevoir & demander, voilà le secret en trois mots. Allons, pour ne pas perdre de tems, je sors & je vous envoye Cherubin pour l'habiller, le coëffer, & puis, saute Monseigneur.

SCENE III.

SUZANNE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *se regardant dans un miroir de poche.*

Suzanne, comme je suis faite! Ce jeune homme qui va venir.

SUZANNE.

Madame ne veut pas qu'il en réchappe.

LA COMTESSE.

Mais c'est qu'en vérité mes cheveux sont dans un désordre!

SUZANNE, *relevant une boucle de la Comtesse.*

Tenez, Madame, avec cette boucle, vous le

gronderez bien mieux. Faiſons-lui chanter ſa romance.

SCENE IV.

LA COMTESSE, SUZANNE, CHÉRUBIN.

SUZANNE, *allant au-devant de Chérubin qui entre.*

ENTREZ, Monſieur l'officier.

CHÉRUBIN.

Que ce nom m'afflige, Madame! Il m'apprend qu'il faut quitter des lieux ſi chéris, & une marraine ſi bonne.....

SUZANNE.

Et ſi belle.

CHÉRUBIN, *avec un long gémiſſement.*

Ah! oui.....

SUZANNE, *le contrefaiſant.*

Ah! oui..... Mais voyez-le donc avec ſes longues paupieres hypocrites! .... Madame, il faut lui faire chanter ſa romance. [*Elle la lui donne.*] Approchez, bel oiſeau bleu.

LA COMTESSE.

Dit-on de qui elle eſt?

SUZANNE.

Voyez la rougeur du coupable; en a-t-il un pied ſur les joues? ...

CHÉRUBIN.

Madame, je ſuis ſi tremblant.

SUZANNE.

Gnian, gnian, gnian, gnian: approchez,

deſte auteur, puiſqu'on vous l'ordonne. Madame, je vais l'accompagner.

LA COMTESSE, *à Suzanne*

Prends ma guitare.

SUZANNE ET CHÉRUBIN.

Pendant la romance, la Comteſſe fait une ſcene muette en la liſant, & jettant de tems en tems les yeux ſur Chérubin, qui tantôt la regarde, tantôt chante les yeux baiſſés; Suzanne les regarde tous deux, & chante en riant de tems en tems.

ROMANCE: *Sur l'air de Malborough.*

Auprès d'une fontaine,
Que mon cœur, que mon cœur a de peine!
Penſant à ma marraine,
Sentis mes pleurs couler.

Sentis mes pleurs couler. *bis.*
Je gravai ſur un chêne,
Que mon cœur, que mon cœur a de peine!
Sa lettre dans la mienne;
Le Roi vient à paſſer.

Le Roi vient à paſſer,
Ses barons, ſon clergé:
Beau page, dit la Reine,
Que mon cœur, que mon cœur a de peine!
Beau page, dit la Reine,
Qu'avez-vous à pleurer?

Qu'avez-vous à pleurer? *bis.*
J'avois une marraine,
Que mon cœur, que mon cœur a de peine!
J'avois une marraine,
Que toujours j'adorai.

LA COMTESSE, *ployant la chanſon.*

C'eſt aſſez; elle eſt bien faite: il y a du ſentiment.

SUZANNE, *en perſifflant.*

Ah ! pour du ſentiment, c'eſt un jeune homme.... [*Chérubin tire Suzanne par ſa robe pour l'empêcher de parler. Suzanne, bas à Chérubin,*] Ah ! je dirai tout, vaurien. [*Haut.*] Ah çà, Monſieur l'officier, pour égayer la journée, il s'agit de voir ſi une de mes robes vous ira bien.

LA COMTESSE.

Y penſes-tu Suzanne ?

SUZANNE, *s'approche de Chérubin, & ſe meſure avec lui.*

Il eſt de ma taille : commençons par ôter le manteau. [*Elle l'ôte.*]

LA COMTESSE.

Mais ſi on nous ſurprenoit ?

SUZANNE

Eh bien ! eſt ce que nous faiſons du mal, donc ?.... Ah ! mais, je vais fermer la porte.... [*Elle ferme la porte.*] C'eſt la coëffure que je veux voir.

LA COMTESSE.

Dans mon cabinet, ſur ma toilette, prends ma baigneuſe à moi. [*Suzanne ſort pour aller chercher le bonnet ; elle revient, s'aſſied ſur le tabouret, & fait mettre Chérubin à genoux. Elle le coëffe en femme.*]

SUZANNE.

Mais voyez donc comme il eſt joli en fille ! je ſuis jalouſe, moi. Voulez-vous bien n'être pas joli comme çà.

LA COMTESSE.

Dégage un peu ſon collet ; qu'il ait l'air un peu plus féminin. [*Suzanne lui dégage ſon collet pour lui découvrir le cou.*] Relevons un peu ſes manches, afin que les amadis prennent mieux..... [*En rele-*

vant les manches de la veſte, elle apperçoit ſon ruban roulé autour du poignet de Chérubin.] Qu'eſt-ce que je vois donc là? Mon ruban!

SUZANNE.

Ah! je ſuis bien aiſe que Madame s'en apperçoive: auſſi-bien je lui avois dit que je vous le dirois: je lui aurois bien repris, ſi Monſeigneur n'étoit pas venu, car je ſuis preſqu'auſſi forte que lui.

LA COMTESSE, *déroulant le ruban.*

Il y a du ſang!

CHÉRUBIN.

Ce matin comptant partir, j'arrangois la gourmette de mon cheval; il a donné de la tête, & la boſſette m'a effleuré le bras.

LA COMTESSE.

On n'a jamais vu mettre un ruban autour de ſon bras dans une pareille occaſion.

SUZANNE.

Et ſur-tout un ruban volé.... Voyons donc un peu ce que la gourmette, la courbette, la corvette..... Je n'entends rien à tous ces termes-là. [*Elle lui regarde le bras.*] Comme il a le bras blanc! c'eſt comme une femme: tenez, Madame, il eſt plus blanc que le mien.

LA COMTESSE.

Occupez-vous plutôt à m'avoir du raffetas gommé! [*Suzanne ſort en pouſſant Chérubin par les épaules, & en le faiſant tomber ſur les mains. Chérubin & la Comteſſe reſtent long-tems à ſe regarder l'un après l'autre ſans ſe rien dire. La Comteſſe rompant enfin le ſilence.*] Enfin voilà où vous ont mis vos étourderies. Ne reparoiſſez pas de la journée aux yeux de Monſieur le Comte. Nous lui dirons que le tems d'expédier votre brevet....

CHÉRUBIN.

Cela eſt déjà fait, Madame ; le voilà : Bazile me l'a remis. [*Il tire ſon brevet de ſa poche, & le lui donne.*]

LA COMTESSE.

Déjà ! On craint d'y perdre un moment. [*Elle l'ouvre.*] Ils ſe ſont tant preſſés, qu'ils ont oublié d'y faire mettre le cachet.

SUZANNE, *rentrant avec du taffetas gommé.*

Le cachet ! à quoi ?

LA COMTESSE.

A ſon brevet.

SUZANNE.

Déjà !

LA COMTESSE.

C'eſt ce que je diſois.

SUZANNE.

Et la ligature ?

LA COMTESSE.

En allant chercher des hardes, prends le ruban d'un de tes bonnets.

SCENE V.

LA COMTESSE, CHÉRUBIN.

LA COMTESSE.

Comme ce ruban étoit celui dont la couleur m'agréoit le plus, je vous avoue que j'étois fort en colere que vous l'euſſiez pris.

CHÉRUBIN.

Celui là m'eût guéri bien plus plutôt.

LA COMTESSE.

Par quelle vertu ?

CHÉRUBIN.

Quand un ruban a ſerré la tête, touché la peau d'une perſonne.....

LA COMTESSE.

Etrangere, il a la vertu de guérir les bleſſures : j'ignorois cette propriété là. J'en veux faire l'eſſai, & à la premiere bleſſure..... d'une de mes femmes.....

CHÉRUBIN.

Et moi, je pars.

LA COMTESSE.

Non pour toujours. (*Chérubin pleure.*) Allons : le voilà qui pleure à préſent ! c'eſt ce Figaro avec ſon pronoſtic.

CHÉRUBIN.

Je voudrois toucher au terme qu'il m'a prédit.

[*On entend frapper à la porte.*]

LA COMTESSE.

Qui frappe ainſi chez moi ?

LE COMTE, *en dehors.*

Ouvrez ?

LA COMTESSE.

Ciel ! c'eſt mon époux. Où vous cacher ?

LE COMTE, *en dehors.*

Mais, Madame, ouvrez donc.

LA COMTESSE.

C'eſt que je ſuis ſeule.

LE COMTE, *en dehors.*

Mais vous parlez avec quelqu'un.

LA COMTESSE.

Mais avec vous, apparemment. [*A Chérubin.*] Cachez-vous vîte dans ce cabinet.

CHÉRUBIN.

Après l'aventure de ce matin, il me tueroit s'il me trouvoit ici. (*Il coure dans le cabinet à droite qui ſert de chambre à Suzanne ; la Comteſſe l'enferme, prend la clef, & va ouvrir au Comte.*)

SCENE VI.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE.

Vous n'êtes pas dans l'uſage de vous enfermer, Madame.

LA COMTESSE.

Je chiffonnois avec Suzanne : elle eſt paſſée..... (*Montrant la chambre des femmes.*)

LE COMTE.

Vous paroiſſez bien émue, Madame ?

LA COMTESSE.

Non, Monſieur, point du tout, je vous en aſſure. Nous parlions de vous ; elle eſt paſſée comme je vous le diſois.

LE COMTE.

Je ſuis ramené par l'inquiétude : il faut avouer, Madame, que vous, ou moi, ſommes entourés de gens bien méchans. En montant à cheval, l'on m'a remis un billet, par lequel on m'apprend qu'un particulier, que je crois bien loin, doit vous entretenir ce ſoir.

LA COMTESSE.

Quelque ſoit cet audacieux, il faudra qu'il pénetre ici ; car mon deſſein eſt de ne pas quitter la chambre

de la journée. [*On entend quelque chose tomber dans le cabinet où est Chérubin.*]

LE COMTE.

Madame, on vient de laisser tomber un meuble.

LA COMTESSE.

Je n'ai rien entendu, Monsieur.

LE COMTE.

Il faut que vous soyez furieusement préoccupée... Mais il y a quelqu'un dans ce cabinet.

LA COMTESSE.

Qui voulez-vous, Monsieur, qu'il y ait ?

LE COMTE.

Madame, c'est moi qui vous le demande. J'arrive.

LA COMTESSE.

C'est Suzanne apparemment qui range.

LE COMTE, *montrant l'appartement des femmes.*

Mais, Madame, vous m'aviez dit qu'elle étoit passée là-dedans.

LA COMTESSE.

Là, ou là ; je ne sais.

LE COMTE.

Eh bien ! Madame, il faut que je la voye. Sortez, Suzanne.

LA COMTESSE.

Mais, Monsieur, elle est à moitié nue : elle essaye des habits que je lui donne pour ses noces. [*Pendant ce tems-là Suzanne qui étoit dans la chambre des femmes pour prendre un ruban, appercevant le Comte, écoute un moment.*]

LE COMTE.

Vêtue ou non, je la verrai.

LA COMTESSE.

Par-tout ailleurs je ne peux l'empêcher ; mais chez moi.....

LE COMTE.

Madame, vous direz tout ce que vous voudrez, mais je veux la voir.

LA COMTESSE.

Je crois en effet, Monsieur, que vous aimez beaucoup à la voir ; mais.....

LE COMTE.

Eh bien, Madame, si elle ne peut pas sortir, au moins peut-elle parler. [*Se tournant du côté du cabinet.*] Suzanne, êtes-vous dans ce cabinet ? Répondez, je vous l'ordonne.

LA COMTESSE.

Ne répondez pas, Suzanne, je vous le défends. Mais, Monsieur, on n'a jamais vu une pareille tyrannie. En vérité, voilà bien les soupçons les plus mal fondés..... (*Suzanne s'enfuit, & se cache derriere le lit de la Comtesse sans être vue ni du Comte, ni de la Comtesse.*)

LE COMTE.

Ils en sont plus aisés à détruire. Vous demander la clef, ce seroit, je le vois, chose inutile ; mais il y a moyen de jetter en dedans cette légere porte. Holà ! quelqu'un.

LA COMTESSE.

Mais, Monsieur le Comte, sur un pareil soupçon, vous allez vous rendre la fable du château.

LE COMTE.

Vous avez raison, & j'y suffirai bien moi-même... je vais chercher un instrument.

LA COMTESSE.

Encore si c'étoit l'amour qui vous inspirât cette

jalouſie, je vous le pardonnerois en faveur du motif; mais à la ſeule vanité.

LE COMTE.

Amour, ou vanité, Madame, je ſaurai qui eſt dans ce cabinet..... mais afin que tout reſte dans le même état, & que vous ſoyez pleinement juſtifiée, permettez que je ferme la porte de l'appartement qui conduit chez vos femmes. Vous, Madame, vous aurez la bonté de me ſuivre ſans murmure, & ſans bruit..... (*Il lui donne la main & l'emmene.*) Quant à la Suzanne du cabinet, elle aura la bonté de m'attendre; & le moins qui puiſſe lui arriver.....

LA COMTESSE, *ſortant avec le Comte,*] Mais, Monſieur, en vérité.....

SCENE VII.

SUZANNE, CHÉRUBIN.

SUZANNE, *ſortant de derriere le lit de la Comteſſe, court au cabinet.*

CHÉRUBIN, ouvrez vîte, c'eſt Suzanne. [*Chérubin ouvre & ſort du cabinet.*] Sauvez-vous: vous n'avez pas un moment à perdre.

CHÉRUBIN.

Où me ſauver?

SUZANNE.

Je n'en ſais rien; mais ſauvez-vous toujours.

CHÉRUBIN, *courant à la fenêtre, & revenant.*

Cette fenêtre n'eſt pas bien haute.

SUZANNE, *effrayée, le retenant.*

Il va ſe tuer.

CHÉRUBIN.

CHÉRUBIN.

Suzon, plutôt que d'exposer Madame la Comtesse, je sauterois dans un abyme. (*Il embrasse Suzon, court à la fenêtre, & saute dans le potager.*)

SUZANNE.

Ah !.... [*elle tombe évanouie dans un fauteuil : ensuite reprenant ses sens peu-à-peu, elle se leve, & voyant Chérubin courir dans le potager, elle revient, respirant à peine, sur le bord de la scene.*] Il est déjà bien loin..... le petit garnement est aussi leste que joli... si celui-là manque de femmes.... [*Elle court au cabinet.*] A présent, Monsieur le Comte, frappez tant qu'il vous plaira ; brisez les portes ; au diantre qui vous répondra. [*Elle entre dans le cabinet, & ferme la porte sur elle.*]

SCENE VIII.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE, *mettant sur un fauteuil une hache qu'il avoit apportée pour enfoncer la porte.*

MADAME, réfléchissez-y bien, avant de m'exposer à briser cette porte.

LA COMTESSE.

Ah ! Monsieur, de grace.

LE COMTE, *se met en devoir de forcer la porte.* Je n'entends rien.

LA COMTESSE, *se jettant à ses genoux.* Eh bien ! j'ouvrirai, je vous donnerai la clef.

LE COMTE.

Ce n'eſt donc pas Suzanne qui eſt dans ce cabinet?

LA COMTESSE.

Du moins, ce n'eſt perſonne qui puiſſe vous donner de l'ombrage.

LE COMTE.

C'eſt un homme! je le tuerai..... indigne épouſe! vous vouliez garder la chambre; vous la garderez long-tems, je vous aſſure. Voilà donc les billets expliqués & mes ſoupçons éclaircis!

LA COMTESSE.

Daignez m'écouter un moment.

LE COMTE.

Qui donc eſt dans ce cabinet?

LA COMTESSE.

Votre page.

LE COMTE.

Chérubin, ce petit ſcélérat?... qu'il ne paroiſſe pas à mes yeux. Je ne m'étonne plus ſi vous étiez ſi émue tantôt.

LA COMTESSE.

Nous diſpoſions une plaiſanterie bien innocente, en vérité.

LE COMTE, *lui arrache la clef, & va au cabinet: la Comteſſe ſe jette à ſes pieds.*

LA COMTESSE.

De grace, Monſieur, épargnez cet enfant, & que le déſordre où vous l'allez trouver.....

LE COMTE.

Comment! Madame, que voulez-vous dire? Quel déſordre?

LA COMTESSE.

Oui, Monſieur, prêt à changer d'habit, tout décolté, les bras nuds.....

LE COMTE, *court au cabinet, & la Comteſſe ſe laiſſe aller dans un fauteuil en détournant la tête.*
Sortez donc, petit malheureux.

SCENE IX.

LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE.

LE COMTE, *voyant ſortir Suzanne du cabinet.*

EH! ... c'eſt Suzanne. (*A part.*) Ah! quelle école!

SUZANNE.

Je le tuerai, je le tuerai... Eh bien! tuez donc ce méchant Page,

LE COMTE, *à la Comteſſe, qui, appercevant Suzanne, reſte dans la plus grande ſurpriſe.*
Et vous auſſi, Madame, vous jouez l'étonnement.

LA COMTESSE.

Eh! pourquoi non, Monſieur?

LE COMTE,

Mais, peut-être n'eſt-elle pas ſeule dans ce cabinet: voyons. (*Il entre dans le cabinet.*)

SUZANNE, *courant à la Comteſſe.*

Madame, il eſt bien loin, il eſt ſauté par cette fenêtre, auſſi léger que les vents.

LA COMTESSE.

Suzanne, je ſuis morte.

LE COMTE, (*à part,*) *venant du cabinet.*
Il n'y a perſonne, & pour le coup j'ai tort. (*A la Comteſſe.*) Madame, vous jouez fort bien la comédie.

SUZANNE.

Et moi donc, Monſieur.

LE COMTE.

Et vous auſſi, Mademoiſelle.....

LA COMTESSE.

N'aimez-vous pas mieux l'avoir trouvé que Chérubin? En général vous aimez aſſez à la rencontrer.

SUZANNE.

Madame n'avoit qu'à vous laiſſer briſer les portes; appeller les gens.....

LE COMTE.

Oui, tu as raiſon; c'eſt à moi de m'humilier. En vérité, je ſuis d'une confuſion! mais pourquoi ne répondois-tu pas, cruelle fille, lorſque je t'appellois?

SUZANNE.

Je m'habillois de mon mieux à grand renfort d'épingles, & Madame, qui me le défendoit, avoit bien ſes raiſons.

LE COMTE.

Au lieu de chercher à aggraver mes torts, aides-moi plutôt à obtenir mon pardon.

LA COMTESSE.

Suis-je donc unie à vous pour être éternellement dévouée à la jalouſie & à l'abandon que vous ſeul ſavez concilier!.... Je vais me retirer aux Urſulines, &.....

LE COMTE.

Mais, Roſine.

LA COMTESSE,

Je ne le ſuis plus cette Roſine que vous avez tant aimée: je ſuis la pauvre Comteſſe Almaviva, épouſe délaiſſée du plus jaloux époux.

LE COMTE.

Mais, en vérité, cet homme, cette lettre m'avoient tourné le ſang.

LA COMTESSE.

Je n'y avois pas consenti.

LE COMTE.

Quoi ! Madame, vous saviez ?....

LA COMTESSE.

Et c'est cet étourdi de Figaro, qui, sans ma participation.....

LE COMTE.

Il en étoit.....& Bazile qui m'a dit la tenir d'un paysan. Perfide chanteur! c'est toi qui payeras pour tout le monde.

LA COMTESSE.

Vous demandez pour vous un pardon que vous n'accordez pas aux autres..... si je l'accordois ce ne seroit qu'à condition que l'amnistie seroit générale.

LE COMTE.

Eh bien, Madame, à la bonne heure, j'y consens.. mais je suis encore à concevoir comment votre sexe sait prendre si vîte & si juste l'air & le ton des circonstances : vous étiez si troublée. Eh bien, tenez, Madame,..... en vérité vous l'êtes encore.....

LA COMTESSE.

Les hommes sont-ils assez délicats pour distinguer l'indignation d'une ame honnête, injustement soupçonnée, de la confusion du crime.

LE COMTE.

Nous autres hommes, nous croyons valoir quelque chose en politique, nous ne sommes que des enfans ; c'est vous, c'est vous, Madame, que le roi devoit nommer ambassadeur à Londres.... oubliez, Madame, oubliez cette avanture : elle est si humiliante pour moi.

LA COMTESSE.

Elle l'est pour nous deux, Monsieur.

LE COMTE.

Daignez donc répéter que vous me pardonnez.

LA COMTESSE.

Eſt-ce que je le lui ai dit, Suzon ?

SUZON.

Je ne m'en reſſouviens pas.

LE COMTE.

Eh bien, que ce mot vous échappe.

LA COMTESSE.

Le méritez-vous, ingrat ?

LE COMTE.

Oui, Madame, en vérité, par mon repentir.

LA COMTESSE, *lui donnant la main.*

Que je ſuis foible ! quel exemple je te donne, Suzanne ! on ne croira plus à la colere des femmes.

SUZANNE.

Laiſſez-nous priſonnieres ſur parole, & vous verrez ſi nous ſommes gens d'honneur.

SCENE X.

LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE, FIGARO.

FIGARO.

On m'a dit que Madame étoit incommodée.

LE COMTE.

Ah ! quelle attention !

FIGARO.

Et c'eſt mon devoir. Ah çà, Monſeigneur, pour quelle heure ordonnez-vous la fête ?

LE COMTE.

Et qui ſurveillera la Comteſſe au château ?

FIGARO.

Elle n'eſt pas malade.

LE COMTE.

Mais l'homme du billet qui doit venir.

FIGARO.

Quel homme, & quel billet ?

SUZANNE.

Tu épuiſe en vain ton imagination. Il n'eſt plus tems de diſſimuler.

FIGARO.

Il n'eſt plus tems.... de diſſimuler !

SUZANNE.

Non : nous avons tout dit.

FIGARO.

Vous avez tout dit ! dit quoi ? Ah çà, on me traite ici comme un Bazile.

LA COMTESSE.

Figaro, le badinage eſt conſommé.

FIGARO

Le badinage..... eſt..... conſommé ?

LE COMTE.

Eh ! oui, oui, oui conſommé. Eh bien, qu'en dis-tu ?

FIGARO.

Je dis..... je dis que je voudrois bien qu'on en pût dire autant de mon mariage.

LE COMTE.

Quand on ne me l'auroit pas dit, ta phyſionomie me dit aſſez que tu ments.

FIGARO.

S'il eſt ainſi, ce n'eſt pas moi qui ments, c'eſt ma phyſionomie.

LE COMTE.

Eh bien, l'avoueras-tu enfin ?

FIGARO.

Puiſque Madame le veut, que Suzanne le veut, que vous le voulez, il faut bien que je le veuille auſſi; mais en vérité, Monſeigneur, à votre place, je ne croirois pas un mot de tout ce que nous vous diſons.

LE COMTE.

Toujours mentir contre l'évidence ! à la fin cela m'irrite.

FIGARO, *bas à Suzanne.*

Je l'avertis de ſon danger; c'eſt tout ce qu'un honnête homme peut faire.

SUZANNE, *bas à Figaro.*

As-tu vu Chérubin ?

FIGARO.

Encore tout froiſſé.

SUZANNE, *haut.*

Oh ! pécayere !

LE COMTE.

Allons, Comteſſe, ſortons.

SCENE XI.

LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE, FIGARO ET ANTONIO.

ANTONIO, *portant ſous le bras un pot de giroflée dont les fleurs ſont écraſées.*

Ça, Monſeigneur, faites donc griller les fenêtres qui donnent ſur mes couches; on y jette toutes ſortes de choſes : encore tout-à-l'heure, il vient d'y tomber un homme.

LE COMTE.

Un homme.... Et quel eſt-il ?

ANTONIO.

C'eſt tout ce que je dis : il faut me le trouver d'abord.

SUZANNE, *bas à Figaro.*

Allerte, Figaro, allerte.

ANTONIO.

Je ſuis votre domeſtique ; c'eſt moi qui ſuis chargé du ſoin de votre jardin, il y tombe un homme, & vous ſentez bien que ma réputation en eſt effleurée. Voyez comme mes girofflées ſont arrangées.

FIGARO.

Monſeigneur, il eſt gris dès le matin.

ANTONIO.

Vous vous trompez : c'eſt un petit reſte d'hier au ſoir. Comme on fait des jugemens.... ténébreux !

FIGARO.

Tu boiras donc toujours ?

ANTONIO.

Si je ne buvois pas, je deviendrois enrageais.

LE COMTE, *à Antonio.*

Me répondras-tu, ou je te chaſſe ?

ANTONIO, *mettant le doigt ſur ſon front.*

Eſt-ce que je m'en irai donc ? Si vous n'avez pas aſſez de çà (*montrant ſa tête*).... pour garder un bon domeſtique, je ne ſuis pas aſſez bête, moi, pour renvoyer un ſi bon maître.

LE COMTE.

Mais le reconnoîtrois-tu cet homme ?

ANTONIO.

Oui.... ſi je l'avois vu pourtant.

SUZANNE, *bas à Figaro.*

Il ne l'a pas vu.

FIGARO, *à part.*

Bon.

LE COMTE.

Eh bien ! après ?

ANTONIO.

J'ai bien voulu courir après ; mais je me ſuis baillé contre la grille une ſi fiere gourde à la main, que je ne peux plus remuais ni pieds ni pattes de ce doigt-là.

FIGARO.

Eh bien ! combien te faut-il, plerard, avec tes gérofflées ? Monſeigneur, il ne faut pas chercher plus loin : c'eſt moi qui ſuis ſauté.

LE COMTE.

Comment ! c'eſt vous ?

FIGARO.

Oui, Monſeigneur : j'étois dans l'appartement des femmes, en veſte blanche ; il fait un chaud ! .... J'attendois ma Suzanne, lorſque je vous ai entendu. La peur ma priſe au ſujet du billet de tantôt, & je ſuis ſauté ſur ſes couches, où je me ſuis même un peu foulé le pied droit. (*Il porte la main à ſon pied droit, comme s'il ſouffroit.*)

ANTONIO.

Combien te faut-il, pleurard ? ... Vous êtes donc bien grand depuis ce tems-là ; car vous étiez bien plus moindre & plus fluet.

FIGARO.

Ah ! c'eſt quand on tombe, on ſe pelotonne.

ANTONIO.

M'eſt avis que ce ſeroit plutôt ce gringalet de page.

LE COMTE.

Chérubin.

FIGARO.

Oui : revenu tout exprès de Séville, où il eſt peut-être avec ſon cheval.

ANTONIO.

Non, non, je ne dis pas çà, je ne dis pas çà ; je n'ai pas vu ſauter le cheval, moi.

FIGARO.

L'imbécille !

ANTONIO.

Puis-que c'eſt vous qui êtes ſauté, il eſt juſte que je vous donne un brinborin de papier qui eſt tombé de votre poche.

LE COMTE, *prenant le papier.*

Un papier ! donne. (*A Figaro.*) Puiſque ce papier vous appartient, nous ferez-vous la grace de nous dire ce que c'eſt ? La peur ne vous l'auroit pas fait oublier peut-être ?

FIGARO.

Non, certainement ; mais j'en ai tant ! Il faut répondre à tout. (*Il fouille dans toutes ſes poches, & tire pluſieurs papiers.*) Ceci eſt la lettre de Marceline en quatre pages : elle eſt belle..... Ceci eſt l'état des meubles du petit château..... Ne ſeroit-ce pas la requête de ce pauvre braconnier en priſon ? Ah ! la voilà. (*Il déploie pluſieurs papiers*)

LE COMTE.

Eh bien ! l'homme aux expédiens, vous ne devinez pas ?

ANTONIO, *s'approche vers Figaro, & lui dit à l'oreille fort haut.*

Monſeigneur dit, ſi vous ne devinez pas?

FIGARO, *le repouſſant pour l'éloigner.*

Fi donc le vilain qui parle dans le nez. Ah!

(*Le Comte ouvre le papier pour voir ce que c'eſt, & la Comteſſe s'apperçoit en le regardant, ſans que le Comte la voie, que c'eſt le brevet de Chérubin.*)

LA COMTESSE, *bas à Suzanne.*

C'eſt le brevet.

SUZANNE, *bas à Figaro.*

C'eſt le brevet du petit page.....

FIGARO, *feignant de ſe rappeller.*

Ah! le pauvre petit! que je ſuis fâché! mais qu'eſt-ce qu'il va faire? C'eſt le brevet de ce pauvre Chérubin que je lui avois donné, qu'il m'a remis, & que j'ai oublié de lui rendre. Allons, vite, il faut partir.

LE COMTE.

Mais pourquoi vous l'avoit-il remis?

FIGARO.

C'eſt qu'il y manquoit quelque choſe.

LE COMTE.

Et qu'eſt-ce qui y manque?

LA COMTESSE, *bas à Suzanne.*

Le cachet manque.

SUZANNE, *bas à Figaro.*

Le cachet manque.

FIGARO.

C'eſt qu'à la vérité il y manque quelque choſe.

LE COMTE.

Mais quoi, encore?

FIGARO.

Peut-être n'eſt-ce pas néceſſaire; mais il dit que c'eſt l'uſage.

LE COMTE.

L'uſage, l'uſage! de quoi?

FIGARO.

D'y apposer le sceau de vos armes.

LE COMTE, *avec dépit.*

Allons: il sera écrit que je ne saurai rien.... [*A part.*] C'est Figaro qui les mene, & je ne m'en vengerois pas... (*Il va pour sortir avec la Comtesse.*)

SCENE XII.

LE COMTE, LA COMTESSE, FIGARO, SUZANNE, ANTONIO, BAZILE, LE DOCTEUR, MARCELINE, GRIPPE-SOLEIL, *troupe de paysans & de paysannes.*

FIGARO.

MONSEIGNEUR, vous sortez sans ordonner mon mariage?

MARCELINE.

Suspendez-le, Monseigneur, ou plutôt ne l'ordonnez jamais.

LE COMTE, *à part.*

Ah! voilà ma vengeance arrivée enfin. Eh bien! Marceline, de quoi s'agit-il?

MARCELINE.

Je viens vous demander justice.

LE COMTE.

Je vous la rendrai. On suspendra tout jusqu'aux annonces de vos titres qui se feront dans la grande salle d'audience.

BAZILE.

En ce cas, Monseigneur, permettez aussi que je fasse valoir mes droits sur Marceline.

FIGARO.

Autre fou de la même eſpece!

LE COMTE.

Vos droits, vos droits: il vous ſied bien de parler, maître ſot.

ANTONIO.

Il ne l'a ma foi pas manqué du premier coup: c'eſt ſon nom.

LE COMTE.

Honnête Bazile, agent fidele & ſûr, allez, allez-vous-en au bourg chercher les gens du ſiége.

BAZILE.

Pour ſon affaire?

LE COMTE.

Oui.... vous m'amenerez l'homme du billet de tantôt.

BAZILE.

Eſt-ce que je le connois?

LE COMTE.

Vous réſiſtez.

BAZILE.

Je ne ſuis pas entré au château pour faire les commiſſions. Homme à talent, organiſte de village, mon emploi eſt d'enſeigner le clavecin à Madame, à chanter à ſes femmes, de la mandoline aux pages, & ſurtout d'amuſer la compagnie de Monſeigneur, quand il lui plaît de l'ordonner.

LE COMTE.

Ah! ma compagnie.

GRIPPE-SOLEIL.

J'irai, mon bon Seigneur, s'il vous plaît.

LE COMTE.

Qui es-tu?

GRIPPE-SOLEIL.

Je ſuis Grippe-Soleil, mon bon Seigneur, le petit paturiau des chevres : c'eſt fête aujourd'hui au village, & j'ai été mandé pour le feu d'artifice ; & comme je ſais où qu'eſt toute l'enragée boutique à procès du pays....

LE COMTE.

Ton zele me plaît : vas-y. (*A Bazile.*) Et vous, amuſez Monſieur pendant le chemin, en chantant & en pinçant votre guitarre : il eſt de ma compagnie.

GRIPPE-SOLEIL, *faiſant des gambades.*

Ah ! ah ! je ſuis de la compagnie de Monſeigneur.

BAZILE.

Moi ! amuſer Grippe-Soleil !

LE COMTE.

Allez, ou je vous chaſſe.

BAZILE.

Allons : je n'irai pas lutter contre le pot de fer, moi qui ne ſuis.....

FIGARO.

Qu'une cruche.

(*Le Comte ſort.*)

BAZILE, *va prendre triſtement ſa guitarre & dit, en paſſant, à Figaro.*

Si j'ai un conſeil à te donner, ne conclus rien avant mon retour.

FIGARO.

Vas, vas, ne crains rien, quand tu ne reviendrois jamais. Tu ne m'as pas l'air en train de chanter aujourd'hui. Mon ami, veux-tu que je commence en la-mi-la : c'eſt pour ma fiancée. [*Il chante.*]

J'aime la richeſſe, la ſageſſe de ma Suzon ; plon, plon, plon, plon, plon, plon, plon, plon, plon, plon.

(*Figaro chantant, marche à reculons; Bazile le ſuit, l'accompagnant de ſa guitarre; Grippe-Soleil le ſuit en faiſant des gambades, & tout le monde ſort, excepté Suzanne & la Comteſſe.*)

SCENE XIII.

LA COMTESSE, SUZANNE.

LA COMTESSE.

JE viens de faire là une ſotte figure, n'eſt-ce pas, Suzanne?

SUZANNE.

Au contraire, Madame: c'eſt-là que j'ai vu combien l'uſage du grand monde donne de la facilité à une femme comme il faut, pour mentir ſans qu'il y paroiſſe.

LA COMTESSE.

Après ce qui vient de ſe paſſer, tu t'imagines bien que je n'ai pas envie d'envoyer Chérubin à ta place au rendez-vous.

SUZANNE.

Je n'ai pourtant pas envie d'y aller non plus.

LA COMTESSE.

Il me vient une idée: ſi j'allois à ta place?

SUZANNE.

Mais, Madame ne ſonge pas que Monſieur le Comte, allarmé par le billet de ce matin, pourroit imaginer, en vous trouvant....

LA COMTESSE.

Vas, vas; j'ai tout prévu: le bonheur d'un premier

mier hasard m'engage à en tenter un second. Surtout n'en parle à personne.

SUZANNE.

Ah ! & Figaro ?

LA COMTESSE.

Non : il voudroit y mettre du sien. Allons, vas me chercher ma canne & mon masque; je veux aller faire un tour sur la terrasse pour y rêver.

SCENE XIV.

LA COMTESSE, *seule.*

Il est bien effronté, mon petit projet! (*Appercevant sur un fauteuil son ruban qu'elle avoit repris à Chérubin.*) Ah ! mon cher ruban ! vas, tu ne me quitteras plus : tu me rappelleras la scene où ce malheureux enfant..... Ah ! Monsieur le Comte, qu'avez-vous fait ? [*Elle met le ruban dans son sein.*]

SCENE XV.

LA COMTESSE, SUZANNE.

SUZANNE, *apportant à la Comtesse sa canne & son masque.*

Il est charmant, Madame, votre projet. Je viens d'y réfléchir : il rapproche tout, il concilie tout; & quelque chose qui puisse arriver, mon mariage est assuré. (*Suzanne sort avec la Comtesse, en lui baisant la main.*)

Fin du second Acte.

ACTE TROISIEME.

La scene représente une salle d'audience. Le fauteuil du Comte est au milieu sur une estrade ; des fauteuils à côté sont pour les conseillers ; deux bancs sur les côtés pour les avocats. Au bas de l'estrade du Comte sont la table & le tabouret du greffier.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, PÉDRILLE, *en bottes fortes & un fouet à la main.*

LE COMTE, *donnant à Pédrille le brevet.*

PÉDRILLE, vole tout d'une haleine à Séville.

PÉDRILLE.

Il n'y a que trois lieues ; mais elles sont bonnes.

LE COMTE.

Informes-toi si le Page est arrivé.

PÉDRILLE.

A l'hôtel, Monseigneur ?

LE COMTE.

Oui ; & remets-lui ce paquet.

PÉDRILLE.

Et s'il n'est pas arrivé ?

LE COMTE.

Reviens plus vîte m'en instruire.

PÉDRILLE.

Je pars. [*Il sort.*]

SCENE II.

LE COMTE, *seul.*

J'AI fait une gaucherie d'éloigner Bazile : il m'eût été utile... Je ne conçois rien encore à l'aventure de tantôt. La Comtesse effrayée à mon arrivée, la camariste enfermée, un homme qui saute par la fenêtre, Figaro qui prétend que c'est lui.... Ma foi le fil m'en échappe... Que mes gens se permettent entre eux quelques privautés, qu'importe à gens de cette étoffe ; mais la Comtesse... Ah ! elle se respecte, & mon honneur.... Où diable l'a-t-on été placer !... Figaro ne vient pas : tâchons de démêler adroitement la vérité dans la conversation que je vais avoir avec lui.

SCENE III.

LE COMTE, FIGARO.

LE COMTE, *se croyant seul.*

TACHONS aussi de découvrir s'il fait mes desseins sur Suzanne, & si elle a jasé. Je lui fais épouser la vieille... Mais que ferons-nous de la jeune ?

FIGARO, *à part.*

Ma femme, s'il vous plaît ?

LE COMTE.

Qui eſt là ? [*Voyant Figaro*] Que faites-vous-là, Monſieur ?

FIGARO.

Monſeigneur, je venois me rendre à vos ordres.

LE COMTE.

Qu'eſt-ce que vous diſiez-là ?

FIGARO.

Rien, Monſeigneur.

LE COMTE.

Mais pourquoi ces paroles » ma femme, s'il vous plaît ? »

FIGARO.

Oh, rien ! c'eſt la fin d'une réponſe que je faiſois. » Allez le dire à ma femme, s'il vous plaît ».

LE COMTE.

Vous vous êtes bien fait attendre.

FIGARO.

C'eſt que je m'étois ſali en tombant ſur ces couches; & je me changeois.

LE COMTE.

Les domeſtiques ici ſont plus longs à s'habiller que les maîtres.

FIGARO.

C'eſt qu'ils n'ont pas de valets pour les aider.

LE COMTE.

Vous fûtes bien hardi tantôt de ſauter par cette fenêtre.

FIGARO.

Ne ſembleroit-il pas, à vous entendre, que je me ſuis engouffré tout vif.

LE COMTE.

N'eſſayez pas de me donner le change, en feignant de le prendre vous-même, inſidieux valet !

vous entendez bien que ce n'eſt pas le danger qui m'inquiéte ; mais le motif.

FIGARO

J'étois dans l'appartement des femmes lorſque vous êtes entré. Sous un ſoupçon, vous faiſiez un vacarme horrible, renverſant tout, comme le torrent de la Morena..... Il vous falloit un homme, il vous le falloit, ſans quoi vous alliez briſer les cloiſons, enfoncer les portes : la peur m'a priſe à l'occaſion du billet de tantôt. Que ſais-je, moi, ce qui me ſeroit arrivé, ſi vous m'euſſiez rencontré dans votre emportement ?

LE COMTE.

Eh bien, vous pouviez deſcendre par l'eſcalier.

FIGARO.

Oui ; & vous me prendre au corridor.

LE COMTE, *avec humeur.*

Au corridor..... (*A part.*) Mais je m'écarte.

FIGARO, *à part.*

Il veut me ſonder ; voyons le venir, & jouons ſerré.

LE COMTE.

Figaro, je devois t'emmener à Londres.

FIGARO.

Monſeigneur a changé d'idée ?

LE COMTE.

Pluſieurs raiſons m'y ont déterminé : premierement tu ne ſais pas l'Anglois.

FIGARO.

Je ſais *god dem.*

LE COMTE.

Qu'eſt-ce que tu dis ?

FIGARO.

Je ſais *god dem.* C'eſt une belle langue que l'Anglois ; il en faut peu pour aller loin. Avec *god dem*,

TAYLOR INST. OXFORD

en Angleterre, on a tout ce que l'on veut... Voulez-vous tâter d'un bon poulet gras ? Entrez dans une taverne, faites seulement ceci, (*il fait le signe de quelqu'un qui tourne la broche*) & dites *god dem*, on vous apporte un pied de bœuf salé sans pain. Voulez-vous goûter d'une bonne bouteille de Bourgogne, ou de clairet ? (*Il fait le geste de quelqu'un qui débouche une bouteille.*) Dites *god dem*, on vous sert un pot de bierre en bel état, la mousse au bord ; c'est charmant. Voyez-vous, à la promenade, une de ces belles qui vont les yeux baissés, trottant menu, les coudes en arriere, & tortillant des hanches ? Mettez mignardement les doigts réunis sur la bouche, dites ; *god dem* ; elle vous flanque un grand soufflet de crocheteur, preuve qu'elle entend.. On sait bien que les Anglois mettent encore dans le discours quelques mots par-ci, par-là ; mais il n'est pas difficile de voir que *god dem* est le fond de la langue.

LE COMTE, *à part.*

Bon ! il a envie de venir à Londres. Suzanne n'a pas jasé.

FIGARO, *à part.*

Actuellement travaillons-le un peu dans son genre.

LE COMTE, *appelle Figaro du doigt, Figaro approche, & le Comte lui passe amicalement le bras autour du cou.*

Figaro, dis-moi donc quel motif avoit la Comtesse pour me traiter comme elle a fait tantôt ?

FIGARO.

Monseigneur, vous le savez mieux que moi.

LE COMTE.

Qu'a-t-elle à me reprocher ? Je vais au-devant de tout ce qui lui fait plaisir ; je la comble de présens.

FIGARO.

Oui, mais vous êtes infidele : fait-on gré du superflu à qui nous prive du néceſſaire ?

LE COMTE.

Figaro, autrefois tu me diſois tout.

FIGARO.

Et maintenant, Monſeigneur, je ne vous cache rien.

LE COMTE.

Combien la Comteſſe te donne-t-elle pour cette belle aſſociation ?

FIGARO.

Combien me donnâtes-vous pour la tirer des mains du Docteur ? Tenez, Monſeigneur, n'aviliſſons pas l'homme qui nous ſert bien, de peur d'en faire un mauvais valet.

LE COMTE.

Mais pourquoi y a-t-il du louche dans tout ce que tu dis & ce que tu fais ?

FIGARO.

C'eſt qu'on en trouve toujours quand on cherche des torts.

LE COMTE.

Je t'ai vu vingt fois courir à la fortune.

FIGARO.

Ç'en eſt fait, Monſeigneur ; j'y ai renoncé.

LE COMTE.

Ah ! par exemple, voilà du nouveau.

FIGARO.

Que voulez-vous, Monſeigneur ? La foule eſt là, chacun y court, on ſe coudoye, le grand nombre eſt écraſé pour y arriver, & ſauve qui peut.

LE COMTE.

Tu t'es fait la plus affreuſe réputation.

FIGARO.

Si je vaux mieux qu'elle ? Y a-t-il beaucoup de seigneurs qui en puissent dire autant ?

LE COMTE.

Ainsi tu n'as pas envie de venir à Londres ?

FIGARO, *à part.*

A mon tour à présent. (*Haut.*) Monseigneur m'a donné la conciergerie du petit château : c'est un très-joli poste. Il est vrai que je ne ferai pas le courier étrenné des nouvelles intéressantes ; mais aussi, tranquille avec ma femme au fond de l'Andalousie....

LE COMTE.

Qui t'empêche de l'emmener avec toi à Londres ?

FIGARO.

Je serois obligé de la quitter si souvent.... J'aurois bien-tôt du mariage..... pardessus la tête.

LE COMTE, *à part.*

Je crains bien que Suzanne n'ait jasé. (*Haut.*) Avec des talens & de l'esprit, tu pourrois t'avancer dans les bureaux.

FIGARO.

De l'esprit pour s'avancer ? Monseigneur se rit du mien. Médiocre & rampant, l'on arrive à tout.

LE COMTE.

D'ailleurs, tu aurois pu apprendre sous moi la politique.

FIGARO.

Je la sais.

LE COMTE.

Oui ; comme l'Anglois, le fond de la langue.

FIGARO.

Oui ; s'il y avoit de quoi se vanter ; mais avoir l'air de savoir ce que l'on ne sait pas, feindre d'igno-

rer ce qu'on ſait, paroître entendre ce qu'on ne comprend pas, ne point ouir ce que l'on entend, ſurtout voir au delà de ſes forces, avoir pour grand ſecret de cacher qu'il n'y en a aucun, s'enfermer pour tailler des plumes, quoiqu'on ne ſoit, comme on dit, que vuide & creux, jouer un perſonnage bien ou mal, répandre des eſpions, penſionner des traîtres, amollir des cachets, intercepter des lettres, cacher la petiteſſe des moyens par l'importance de l'objet; voilà toute la polique.

LE COMTE.

Mais c'eſt l'intrigue que tu définis là.

FIGARO.

L'intrigue, ou la politique: comme je les crois un peu germaines..... Au reſte, *j'aime mieux ma mie au gué*, comme dit la chanſon du bon Roi.

LE COMTE, *à part.*

Suzanne a trahi mon ſecret: je lui fais épouſer la vieille.

FIGARO, *à part.*

Je l'enfile, & le paye en ſa monnoye. Il a voulu jouer au fin avec moi; qu'a-t-il appris?

LE COMTE.

Ainſi, tu crois gagner ton procès.

FIGARO.

Puiſque Monſeigneur ne ſe fait pas ſcrupule de nous ſouffler toutes les jeunes, pourquoi me feroit-il un crime de refuſer une vieille?

LE COMTE.

Au tribunal, le magiſtrat s'oublie; il ne connoît que l'ordonnance.

FIGARO.

Oui: indulgent aux grands, dur aux petits.

LE COMTE.

Crois-tu donc que je plaiſante ?

FIGARO.

Et qui ſait, Monſeigneur ? *Tempo & galant-homo... dì l'Italiano.* C'eſt lui qui m'apprendra..... Eſt-ce là tout ce que Monſeigneur me vouloit ?

LE COMTE.

Vois s'il ne manque rien dans cette ſalle pour l'audience.

FIGARO.

Tout eſt prêt; le grand fauteuil pour Monſeigneur ; les chaiſes pour les prud'hommes, le tabouret pour le greffier ; les deux bancs pour les avocats ; le parquet pour les honnêtes gens, & la canaille derriere.

SCENE IV.

LE COMTE, *ſeul.*

CE drôle-là ſait toujours prendre ſes avantages : il vous ſerre, il vous entortille..... Ah ! frippon & fripponne, vous vous entendiez pour me tromper ! Soyez amante, ſoyez amants, ſoyez amis, ſoyez tout ce qu'il vous plaira ; mais parbleu pour époux...

SCENE V.

LE COMTE, SUZANNE.

SUZANNE.

MONSEIGNEUR, Madame a ſes vapeurs; je viens vous demander ſon flacon de ſel d'Angleterre : je vais vous le rapporter dans un moment.

LE COMTE, *d'un air très-froid.*

Mademoiſelle.

SUZANNE.

Monſeigneur eſt en colere ?

LE COMTE, *lui donnant ſon flacon.*

Tenez, Mademoiſelle, gardez-le pour vous même, vous en aurez bientôt beſoin.

SUZANNE.

Monſeigneur, eſt-ce que les femmes de mon état ont des vapeurs ? c'eſt un mal de condition qui ne ſe gagne que dans les boudoirs.

LE COMTE.

Une fiancée qui perd ſon fiancé, & qui le voit dans les bras d'un autre....

SUZANNE.

Monſeigneur, en payant Marceline avec la dot que vous m'avez promiſe....

LE COMTE.

Je vous ai promis une dot, moi ?

SUZANNE.

J'avois cru l'entendre.

LE COMTE.

Oui : ſi vous vouliez m'entendre à votre tour ?

SUZANNE.

Eſt-ce que mon devoir n'eſt pas d'écouter Monſeigneur ?

LE COMTE.

Eh ! cruelle fille, que ne me le diſois-tu donc ce matin ?

SUZANNE.

Et le page qui étoit derriere le fauteuil.

LE COMTE.

Elle a raiſon : mais pourquoi étois-tu ſi rebelle lorſque Bazile te parloit pour moi ?

SUZANNE.

Monſeigneur, quelle néceſſité qu'un Bazile ! ...

LE COMTE.

Elle a raiſon, toujours raiſon.... (*A part.*) Avec un grain de caprice, j'en rafolerai. (*Haut.*) Ainſi tu te rendrois ce ſoir au jardin ?

SUZANNE.

Monſeigneur, eſt-ce que je ne m'y promene pas tous les ſoirs ?

LE COMTE.

Entendons-nous, Suzanne : point de rendez-vous, point de dot, point de mariage.

SUZANNE.

Mais auſſi, point de mariage, point de droit du Seigneur.

LE COMTE.

Charmante ! mais où prend-t-elle tout ce qu'elle dit ? Vas donc, Suzanne ; tu oublie que ta maîtreſſe t'attend.

SUZANNE, *lui rendant le flacon.*

Eh ! Monſeigneur, pouvois-je vous parler ſans un prétexte ?

LE COMTE, *à part s'en allant.*

Charmante fille ! ſi je l'avois eue ſans débats, elle auroit été mille fois moins piquante.

SCENE VI.

SUZANNE, FIGARO.

FIGARO.

QU'EST-ce donc que tu fais-là, mignonne ?

SUZANNE.

A préſent, Figaro, plaide tant que tu voudras, tu viens de gagner ton procès : viens, viens, je vais te conter cela. [*Ils ſortent.*]

SCENE VII.

LE COMTE, *ſeul, ayant entendu Suzanne.*

» PLAIDE tant que tu voudras, tu viens de gagner ton procès ». Ah ! je donnois-là dans un beau piége. Ah ! mes inſolens ! mais je ſaurai m'en venger. Un bon arrêt, là.... bien juſte. Oui.... mais s'il alloit payer.... bon ! payer ; avec quoi ? Et d'ailleurs, n'ai-je pas le fier Antonio, dont le noble orgueil doit dédaigner un Figaro, un inconnu pour allié ? Dans le vaſte champ de l'intrigue, il faut tout cultiver, juſqu'à la vanité d'un ſot.

SCENE VIII.

DOM-GUSMAN, BRIDE-OISON, LE DOCTEUR, MARCELINE,

MARCELINE.

MONSIEUR, je viens vous conter mon affaire.

BRIDE-OISON.

Eh bien ! j'a-aſons-en verbalement.

LE DOCTEUR.

C'eſt une promeſſe de mariage.

MARCELINE.

Accompagné d'un prêt d'argent.

BRIDE-OISON.

J'en-entend, vous avez la-a ſomme?

MARCELINE.

Non, Monſieur : c'eſt lui qui me la doit.

BRIDE-OISON.

J'en-entends bien ; vou-ous voulez qu'il vou-ous paye ?

MARCELINE.

Non, Monſieur.

BRIDE-OISON.

Mais j'en-entends fort bien. Il ne veut pas vou-ous payer ?

MARCELINE.

Eh ! non, Monſieur : c'eſt lui qui ne veut pas m'épouſer.

BRIDE-OISON.

Eſt-eſt-eſt-ce que vou-ous croyez que je ne vou-ous en-entends pas donc ?

MARCELINE, *bas au Docteur.*

Où ſommes-nous ? (*Haut à Bride-Oiſon.*) Monſieur, eſt-ce vous qui nous jugerez ?

BRIDE-OISON, *riant.*

Eſt-eſt-eſt-ce que j'ai a-acheté m'a-acharge pour au-autre choſe donc ?

MARCELINE.

C'eſt un grand abus que de vendre les charges.

BRIDE-OISON.

Oui : on-on feroit bien-en mieux de nou-ous les donner pour-our rien, n'eſt-ce pas ?... & con-ontre qui plaidez-vou-ous donc ?

SCENE IX.

LE DOCTEUR, MARCELINE, BRIDE-OISON, FIGARO.

MARCELLINE, *voyant entrer Figaro.*

CONTRE ce malhonnête homme-là.

BRIDE-OISON.

Mais, j'ai-ai vu ce garçon que-elque part ?

FIGARO.

A Séville, Monſieur, chez Madame votre épouſe, pour la ſervir.

BRIDE-OISON.

Dan-ans quel tems ?

FIGARO

Un peu moins d'un ans, avant la naiſſance de Monſieur votre fils cadet, qui eſt un joli garçon, je m'en vante.

BRIDE-OISON.

Oui : c'eſt-eſt le plus jo-oli de tous..... On dit que tu-u fais de-es tiennes ici ?

FIGARO.

Ah ! Monſieur, une miſere.

BRIDE-OISON, *riant.*

Ah ! une mi-iſere, une pro-omeſſe de ma-ariage. A-as-tu vu le greffier, ce bon ga-arçon mon ſecrétaire ?

FIGARO.

Double-Main ?

BRIDE-OISON.

Oui : ah ! c'eſt qu-'il ma-ange à deux rateliers.

FIGARO.

Il mange ! je vous garantis qu'il dévore.

BRIDE-OISON.

Eh bien ! l'a-as-tu vu ?

FIGARO.

Si je l'ai vu ! & pour l'extrait & pour le ſupplément d'extrait ; que ſais-je moi ?

BRIDE-OISON.

Oui : tu a-as rempli la-a forme.

FIGARO.

Si le fond des procès appartient aux plaideurs, on ſait bien que la forme eſt le patrimoine des tribunaux.

BRIDE-OISON.

Ce ga-arçon-là n'eſt pa-as ſi bête que je l'a-avois cru d'a-abord..... Si bien donc, que tu-u cro-oyois gagner ton-on procès ?

FIGARO.

Oui : avec mon bon droit, & votre équité, quoique vous ſoyez de notre juſtice.

BRIDE-OISON.

BRIDE-OISON.

Oui : je-e ſuis de la ju-uſtice ; mais ſi tu-u dois, & que tu-u ne pay-aye pas ?....

FIGARO.

Allons, Monſieur voit bien que c'eſt comme ſi je ne devois pas.

BRIDE-OISON.

Il a-a raiſon. [*Figaro ſe met à rire.*]

SCENE X.

LE DOCTEUR, MARCELINE, FIGARO, BRIDE-OISON, L'HUISSIER-AUDIENCIER, LE COMTE, TROIS CONSEILLERS, DOUBLE-MAIN.

L'HUISSIER-AUDIENCIER.

VOILA, Monſeigneur, Meſſieurs. [*Bride-Oiſon, & les autres s'avancent pour recevoir le Comte.*]

LE COMTE.

En robe, Bride-Oiſon ! c'eſt une affaire domeſtique ; ſes habits de ville étoient aſſez bons.

BRIDE-OISON.

La-a forme, Monſeigneur. Te-enez tel qui-i ſe rit d'un-un juge en ha-habit-court, tremble à l'a-aſpect d'un pro-ocureur en-en robe. La-a forme, Monſeigneur, la-a forme.

LE COMTE.

Faites entrer l'audience.

L'HUISSIER-AUDIENCIER.

L'audience, Meſſieurs. (*Une foule de payſans entrent, & ſe rangent derriere les conſeillers.*)

SCENE XI.

LE COMTE, BRIDE-OISON, TROIS CONSEILLERS, DOUBLE-MAIN, L'HUISSIER-AUDIENCIER, LE DOCTEUR, MARCELINE, FIGARO.

Le Comte s'aſſied dans le fauteuil ſur l'eſtrade; les Conſeillers & Bride-Oiſon dans les fauteuils qui ſont au bas de celui du Comte, Double-Main ſur un tabouret devant une petite table; Figaro au bout du banc, les avocats à la gauche du Comte; Marceline & le Docteur au bout du banc à droite.

BRIDE-OISON.

DOU-OUBLE-MAIN, a-appellez les pla-acets.

L'HUISSIER.

Silence, Meſſieurs.

DOUBLE-MAIN, *tenant un placet*

Noble, très-noble, infiniment noble, Dom Pedro Georgès Idalgo, Baron de Laufalto, Petros-montes, Allo-montes; contre Dom Cadérode, auteur tragique. Il s'agit d'une tragédie mornée, que chacun renie, & rejette ſur l'autre.

LE COMTE.

Ils ont raiſon tous deux. Ordonnons qu'ils en recommenceront une enſemble; mais afin que l'ou-

vrage marque dans le grand monde, le noble y mettra son nom, le poëte son talent.

DOUBLE-MAIN.

Silence donc ; Messieurs

L'HUISSIER.

Silence, Messieurs.

DOUBLE-MAIN.

Dom Petrocio, laboureur, contre le receveur des tailles. Il s'agit d'un forcement arbitraire.

LE COMTE.

La ferme n'est pas de mon ressort. Je servirai mieux mes vassaux, en les protegeant près du Roi : Passez.

DOUBLE-MAIN.

Aga-Raab Judith, Madelaine-Nicole-Marceline de Verte Allure ; contre... Figaro : nom de baptême en blanc.

FIGARO.

Anonime.

BRIDE-OISON.

A-Anonime-! qu-el est ce pa-atron-là ?

FIGARO.

C'est le mien.

DOUBLE-MAIN.

Contre Anonime-Figaro. Qualités ?

FIGARO.

Gentilhomme.

LE COMTE.

Vous êtes gentilhomme ?

FIGARO.

Si le ciel l'eût voulu, je serois le fils d'un prince.

DOUBLE-MAIN.

Contre Anonime Figaro, gentilhomme. Le Docteur Bartholo plaidant pour ladite Marceline de

Verte Allure, & ledit Figaro pour lui-même, ſi la cour le permet, contre le vœu de l'uſage.

FIGARO.

L'uſage, maître Double-Main, eſt ſouvent un abus. Les parties ſavent toujours mieux leur cauſe que certains avocats qui, ſuant à froid, crie à tue-tête; ſachant tout, hors le fait; s'embarraſſant auſſi peu de l'intérêt de leurs clients, que d'ennuyer l'auditoire & d'endormir; Meſſieurs auſſi bourſoufflés après cela que s'ils euſſent compoſé *l'oratio pro murena*. Moi, j'ai fini en deux mots [*Se tournant vers le Comte & les Conſeillers.*] Meſſieurs. . . . .

DOUBLE-MAIN.

Taiſez-vous, taiſez-vous: en voilà beaucoup trop. Vous n'êtes pas demandeur, & vous n'avez que la défenſe. Approchez, Docteur, & liſez la promeſſe.

LE DOCTEUR, *liſant.*

» Je reconnois avoir reçu de Nicole Marceline » de Verte Allure, la ſomme de deux mille piaſtres » fortes, que je promets lui rendre à ſa premiere » réquiſition dans le château d'Agoas-Freſcas, & je » l'épouſerai «. Mes concluſions tendent à l'exécution de la promeſſe & au payement du billet. . . . . Meſſieurs, jamais cauſe plus intéreſſante ne fût ſoumiſe à la déciſion de la cour; & depuis Alexandre le Grand qui fit une promeſſe de mariage à la Reine Taleſtris. . .

LE COMTE.

Docteur, avant d'aller plus loin, convient-on de la validité du billet?

FIGARO.

Il y a, Meſſieurs, malice, erreur, ou diſtraction dans la maniere dont on a lu le billet; car il n'y a

pas » que je promets lui rendre dans le château d'Agoas-Freſcas, & je l'épouſerai ; mais *ou* je l'épouſerai » ce qui eſt bien différent.

LE COMTE.

Comment y a-t-il ſur le billet ?

LE DOCTEUR.

Il y a &.

FIGARO.

Il y a *ou*.

BRIDE-OISON.

Dou-ouble-Main, prenez la-a promeſſe, & liſez-la vou-ous-même.

DOUBLE-MAIN.

Oui ; car les parties ſont ſouvent infideles dans leur lecture. (*Se tournant vers les auditeurs.*) Mais, Meſſieurs, un peu de ſilence, donc?

L'HUISSIER-AUDIENCIER.

Silence, Meſſieurs.

DOUBLE-MAIN, *liſant pendant que Bride-Oiſon s'endort.*

» Je reconnois.... Marcèline de Verte Allure.... » dans le châtea d'Agoas-Freſcas,&... E..T..O..U.. » &... ou... » C'eſt ſi mal écrit, & puis il y a un pâté.

BRIDE-OISON, *s'éveillant.*

Un pâ-âté ! je ſai-ais ce que c'eſt.

LE DOCTEUR.

Eh bien, Meſſieurs, à la bonne heure ; point de chicanne : nous voulons bien qu'il y ait *ou* ; & nous l'accordons.

FIGARO.

J'en demande acte.

LE DOCTEUR.

Et nous y adhérons ; mais je ſoutiens que, même

en ce cas, le coupable ne peut échapper, Meſſieurs. En effet, cette ſyllabe eſt la copulative, ou, qui joint les deux membres de la phraſe. C'eſt ainſi que l'on diroit „ Meſſieurs, vous vous ferez ſaigner dans votre lit, où vous vous tiendrez chaudement, ou dans lequel vous vous tiendrez chaudement. Vous prendrez deux gros de rhubarbe, où vous mêlerez un gros de tamarins, où dans lequel vous mêlerez un gros de tamarins „. Ainſi, Meſſieurs; „ Que je lui „ rendrai dans le château d'Agoas-Freſcas, où je „ l'épouſerai „. C'eſt comme s'il y avoit „ Dans le- „ quel je l'épouſerai „.

FIGARO.

Cette ſyllabe eſt l'alternative, *ou*, qui ſépare les deux membres au relatif, & je ſoutiens que c'eſt le ſens de la phraſe. C'eſt ainſi que l'on diroit, Meſſieurs, ou la maladie vous tuera, ou la médecine: ou bien, ce ſera le médecin. Autre exemple: ou m'écrivez rien de bon, ou les ſots s'éleveront contre vous; ou bien les ſots s'éleveront contre vous. Ou les méchans vous dénigreront: ou bien les méchans vous dénigreront: car, audit cas; *ſot* ou *méchant* ſont les ſubſtantifs qui gouvernent. Ainſi, c'eſt comme s'il y avoit „ que je rendrai à ladite Marceline de Verte Al- „ lure, dans le château d'Agoas-Freſcas, ou bien, „ j'épouſerai la donzelle „. Rien de plus clair. Maître Bartholo croit-il donc que j'aye oublié ma ſyntaxe? Il parle latin; je ſuis grec, moi; je l'ex- termine.

LE DOCTEUR.

Ce n'eſt pas le ſens de la promeſſe.

FIGARO.

Meſſieurs, il n'y a qu'à voir la ponctuation. „ Que

je lui promets rendre dans le château d'Agoas-Frescas, virgule, ou je l'épouserai ».

LE DOCTEUR.

Sans virgule.

FIGARO.

Elle y est.

LE DOCTEUR.

Elle n'y est pas.

FIGARO.

Elle y étoit : on l'aura gratée.

Le Comte se leve, & les juges se réunissent pour recueillir les opinions.

LE DOCTEUR.

Il n'y a que vous ici qui soyez capable d'une pareille fripponnerie.

FIGARO.

Maître Bartholo, défendez votre cause; mais cessez d'injurier. Lorsque les tribunaux considérerent que souvent les parties perdroient une bonne cause par l'ignorance des moyens, ils ont admis des tiers ; mais ils n'ont pas entendu qu'ils devinssent des insolens privilégiés : ce seroit dégrader le plus noble institut.

LE DOCTEUR.

Baste ! baste !

MARCELINE, *au Docteur.*

On a corrompu le grand juge ; il corrompt les autres, & j'ai perdu mon procès.

LE DOCTEUR.

J'en ai peur.

DOUBLE-MAIN, *entendant Marceline.*

Ah ! c'est trop fort. Je vous dénonce ; & pour l'honneur du siége, je demande qu'avant faire droit sur l'autre affaire, il soit prononcé sur celle-ci.

LE COMTE, *s'asseyant.*

Non, greffier : je ne prononcerai pas sur mon injure personnelle. Un juge Espagnol n'aura pas à rougir d'un excès pareil, digne, tout au plus, des tribunaux asiatiques : c'est assez des autres abus ; j'en vais corriger un ; je vais motiver mon arrêt. Tout juge qui s'y refuse est un grand ennemi des loix. Si le défendeur veut garder sa personne, à lui permis.

FIGARO.

J'ai gagné.

LE COMTE.

Mais comme le texte dit : » je payerai ladite de» moiselle, ou je l'épouserai ». La cour condamne le défendeur à payer à ladite demoiselle la somme de deux mille piastres fortes dans le jour, ou à l'épouser.

FIGARO.

J'ai perdu.

Le Comte descend de son siége, & les Conseillers se levent.

ANTONIO.

Superbe arrêt !

FIGARO.

En quoi superbe ?

ANTONIO.

En ce que tu ne seras plus mon neveu.

FIGARO.

D'ailleurs, homme qui épouse n'est pas tenu de débourser.

LE DOCTEUR.

Nous nous marions séparés de biens.

FIGARO.

Et moi de corps ; puisque mariage n'est pas quittance.

LE COMTE, *à part.*

Me voilà vengé : au moins cela soulage. (*A l'Huissier.*) Faites sortir l'audience.

L'HUISSIER-AUDIENCIER.

Sortez, Messieurs.

L'Huissier, les trois conseillers, & tous les paysans sortent.

SCENE XII.

LE COMTE, BRIDE-OISON, LE DOCTEUR, MACELINE.

FIGARO, *montrant Bride-Oison.*

C'EST ce gros enflé de conseiller-là qui est cause que j'ai perdu.

BRIDE-OISON.

Moi! est-est-ce que je suis un gro-os enflé, moi?

FIGARO.

Mais ce n'est pas encore fini; je ne me marierai pas sans le consentement de mes nobles parens.

LE COMTE.

Eh bien, où sont-ils? Ils crieroit qu'on lui fait injustice.

FIGARO.

Qu'on me donne le tems; je suis bien près de les retrouver; il y a quinze ans que je les cherche. Monseigneur, quand même les riches étoffes dont j'étois couvert, les langes à dentelles, & les bijoux trouvés sur moi par les bandits qui m'enleverent, ne prouveroient pas que j'étois né de parens riches, au moins le caractere gravé sur mon corps prouve combien j'é-

tois un enfant précieux; & cet hiéroglyphe à mon bras droit....

MARCELINE.

Une eſpatule à ſon bras droit! C'eſt lui, Docteur.

LE DOCTEUR.

Eh! qui?

MARCELINE.

C'eſt Emanuel.

LE DOCTEUR, *à Figaro.*

Vous fûtes enlevé, dites-vous, par des Bohêmiens?

FIGARO.

Tout près d'un château.

LE DOCTEUR.

C'eſt lui.

FIGARO.

Achevez..... Ah! cher Docteur, rendez-moi à mes nobles parens. Des monceaux d'or n'arrêteront par la reconnoiſſance de mon illuſtre famille.

LE DOCTEUR, *montrant Marceline.*

Voilà ta mere.

FIGARO.

Nourrice?

LE DOCTEUR.

Ta propre mere.

MARCELINE.

Et voilà ton pere.

Figaro témoigne tous les regrets d'un homme au déſeſpoir.

LE DOCTEUR, *allant s'aſſeoir ſur le banc des avocats.*

Oh! haine de moi! (*Il ſe cache le viſage dans ſes mains.*)

BRIDE-OISON.

C'eſt-eſt clair; i-il ne l'épouſera-a pas; & ce châ-

teau, cette no-obleſſe? vou-ous vous diſiez gentilhomme: voilà donc comme vous en impoſez à la ju-uſtice?

FIGARO.

La juſtice! Elle alloit me faire faire une belle ſottiſe; elle alloit me faire épouſer ma mere, après m'avoir fait vingt fois, pour ces maudits cent écus, manquer d'aſſommer Monſieur, qui ſe trouve aujourd hui mon pere.

MARCELINE.

Embraſſes-moi, mon fils. Vas, lorſque je t'aimois, c'étoit la nature qui agiſſoit en moi.

FIGARO.

Et moi, l'inſtinct, ma mere, qui me faiſoit trouver de la répugnance à vous épouſer.

SCENE XIII.

LE COMTE, BRIDE-OISON, FIGARO, LE DOCTEUR, MARCELINE, ANTONIO, SUZANNE.

SUZANNE, *amenée par Antonio.*

MONSEIGNEUR, voilà la dot que Madame m'a donné pour payer Marceline.

LE COMTE, *à part.*

Au diable ta maîtreſſe! de quoi ſe mêle-t-elle! (*Il ſort.*)

ANTONIO, *montrant à Suzanne, Figaro qui embraſſoit Marceline.*

Tiens, tiens; les vois-tu comme ils ſont d'accord?

SUZANNE.

Ah ! le perfide !

FIGARO, *à Suzanne.*

Que dis-tu, ma Suzanette ?

SUZANNE.

J'en ai assez vu : ta lâcheté, & ma sottise. (*Elle s'en va.*)

FIGARO, *la ramenant.*

Avant de t'en aller, envisage bien cette chere femme-là.

SUZANNE, *toisant Marceline du haut en bas.*

Eh bien ! je la vois.

FIGARO.

Et tu la trouves ?

SUZANNE.

Affreuse.

FIGARO.

Et vive la jalousie, morbleu ! elle ne vous marchande pas.

MARCELINE.

Ne crains rien, ma Suzannette : le méchant qui te tourmente est mon fils.

ANTONIO.

Son fils ! c'est donc de tout-à-l'heure ?

FIGARO.

Que je le sais.

BRIDE-OISON.

C'est-est clair : voilà sa che-ere mere.

MARCELINE, *à Suzanne.*

Embrassez-moi, ma fille, & oublions que nous ayons jamais été ennemies. (*Elle embrasse Suzanne.*)

BRIDE-OISON.

Que-e suis-je donc bête ! je suis tou-out attendri.

MARCELINE.

Et toi, Figaro?

FIGARO.

Quoi! ma chere mere, vous voudriez voir couler mes yeux comme deux fontaines? Tout-à-l'heure je sentois mes larmes couler entre mes doigts sans pouvoir les arrêter; mais vas te promener la honte! je veux rire & pleurer à la fois: je ne sentirai jamais le même plaisir, en même tems, entre ces deux cheres femmes-là.

SUZANNE, *à Antonio.*

Eh bien, mon oncle, actuellement vous ne refuserez plus?...

ANTONIO.

Les parties se baillet-elles les mains?

LE DOCTEUR, *se levant.*

Que ma main se desséche, plutôt que de la mettre dans celle d'un tel drôle.

ANTONIO.

Vous n'êtes donc qu'un pere marâtre?

LE DOCTEUR.

Onh, onh.....

ANTONIO.

En ce cas, je ne donnerai pas ma niece à celui qui n'est l'enfant de personne.

BRIDE-OISON.

Est-est-ce que çà se peut, imbécile! On-on en tou-jours l'enfant de quelqu'un.

FIGARO, *retenant le Docteur qui s'en va.*

Ah! mon pere! laissez-vous toucher.

SUZANNE, *lui passant les mains sur les joues.*

Mon petit papa, nous vous aimerons, nous vous chérirons.

MARCELINE.

Monſieur le Docteur, n'entendez-vous pas la voix de la nature qui crie au fond de votre cœur ? De l'eſprit, de la figure.....

FIGARO.

Qui ne vous ont pas coûté une obole.

LE DOCTEUR, *pleurant.*

Ouf ! ouf ! ne voilà-t-il pas que je ſuis auſſi bête que Monſieur ? (*Montrant Bride-Oiſon.*) Embraſſez-moi, mes enfans. [*Ils s'embraſſent.*]

MARCELINE, *à Figaro.*

Tiens, mon fils, voilà ta promeſſe ; & je te remets ta dette.

SUZANNE.

Tiens, prends auſſi cette dot : elle eſt à toi. [*Elle lui donne la bourſe que lui avoit donnée la Comteſſe.*]

FIGARO.

Grand merci. [*Antonio, Suzanne, Figaro, Marceline & le Docteur ſortent.*]

SCENE XIV.

BRIDE-OISON.

Ne v'là-t-il pas que je ſuis auſſi bête que Mononſieur ! .... On-on ſe dit bien ce-es ſortes de choſes-là à ſoi-même ; mais.... i-ils ne ſont pas po-olis du-utout, ces gens-là.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE QUATRIEME.

La ſcene repréſente un grand & long ſallon. On voit ſortir du plafond huit luſtres : ſur le bord de la ſcene deux fauteuils, & derriere une table à écrire. Au fond du ſallon eſt une porte à deux battans ouverte, & qui donne dans un autre ſallon.

SCENE PREMIERE.

SUZANNE, FIGARO.

FIGARO.

Eh bien, ma Suzannette, es-tu contente ? tout réuſſit au gré de nos vœux. Monſieur le Comte s'eſt pris lui-même dans ſes propres filets. Tu avois une méchante rivale, j'avois un diable déchaîné contre moi, une furie acharnée contre mon mariage ; tout cela s'eſt changé en la meilleure des meres. Hier j'étois comme ſeul au monde, & voilà que j'ai tous mes parens aujourd'hui. Ils ne ſont pas, il eſt vrai, auſſi brillans que je me les étois galonnés ; mais ne ſont-ils pas ſuffiſans pour nous qui n'avons pas la vanité des riches.

SUZANNE.

Le tems a amené des choſes que nous avions préparées, & ce que nous attendions n'eſt cependant pas arrivé.

FIGARO.

La fortune, Suzon, nous sert souvent mieux que nous-mêmes : ainsi va le monde : on projette, on machine d'un côté ; la fortune exécute de l'autre ; & depuis l'aveugle mené par son chien, jusqu'au monarque qui voudroit envahir la terre, tout va au gré de son caprice ; encore l'aveugle au chien est-il souvent mené plus sûrement que l'autre aveugle avec tout son entourage. Pour cet aimable aveugle conduit par la folie...

SUZANNE.

L'amour ?

FIGARO.

Tu veux donc bien que, prenant la place de la folie, je sois le seul qui le conduise à ta jolie mignonne porte ?

SUZANNE.

L'amour, & toi.

FIGARO.

Moi, & l'amour.

SUZANNE.

A condition que vous n'irez pas chercher d'autre gîte.

FIGARO.

Si jamais cela m'arrive, que mille millions de galants....

SUZANNE.

Ah ! des sermens..... tiens, Figaro, dis-moi seulement ta bonne vérité.

FIGARO.

Ma vérité la plus vraie ?

SUZANNE.

Est-ce qu'on en a plusieurs, donc ?

FIGARO.

FIGARO.

Eh que oui! depuis que l'on a vu que quelquefois folie devenoit ſageſſe, & que de petits menſonges produiſoient de bonnes groſſes vérités on en a de toute eſpece; & celle que l'on ſait, ſans oſer les divulguer; car toute vérité n'eſt pas bonne à dire; & celles que l'on vante, ſans y ajoûter foi; car toute vérité n'eſt pas bonne à croire: & les ſermens paſſionnés, les menaces des meres, les proteſtations des buveurs, les promeſſes des gens en place, le dernier mot de nos marchands, &.... cela ne finit pas.

SUZANNE

J'aime ta joie, parce qu'elle eſt gaie, vraie, qu'elle montre la ſérénié de ton ame.... parlons un peu de notre rendez-vous avec Monſieur le Comte.

FIGARO.

Plutôt n'en parlons jamais, il a failli me coûter Suzanne.

SUZANNE.

Et s'il m'attend au jardin?

FIGARO.

Qu'il s'y morfonde, & que ce ſoit ſa punition.

SUZANNE.

Il m'en a plus coûté pour l'accorder, qu'il ne m'en coûte pour le révoquer.

FIGARO.

Ainſi, tu n'iras pas au rendez-vous?

SUZANNE.

Je te le promets.

FIGARO.

Ta bonne vérité?

SUZANNE.

Je ne ſuis pas comme vous autres ſavans; je n'en ai qu'une, & je te le promets une fois pour toutes.

FIGARO.

Et tu m'aimeras un peu ?

SUZANNE.

Ah ! beaucoup.

FIGARO.

Beaucoup ! ce n'eſt gueres.

SUZANNE.

Et comment donc ?

FIGARO.

Tiens, ma Suzon, en fait d'amour, vois-tu, trop n'eſt pas même aſſez.

SUZANNE.

Je n'entends rien à toutes vos fineſſes ; mais je n'aimerai jamais que mon mari.

FIGARO.

Tiens parole ; & tu feras une belle exception à l'uſage.

SCENE II.

SUZANNE, FIGARO, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

En quelqu'endroit que vous les cherchiez, croyez qu'ils ſont enſemble : allons, Figaro, c'eſt voler l'avenir ; & d'ailleurs Monſieur le Comte t'attend : il va te gronder.

FIGARO, *emmenant Suzanne.*

Je vais lui montrer mon excuſe.

LA COMTESSE, *faiſant ſigne à Figaro de laiſſer Suzanne avec elle.*

Elle te ſuit.

(*Figaro ſort.*)

SCENE III.

LA COMTESSE, SUZANNE.

LA COMTESSE.

As-tu tout préparé pour que nous puiſſions changer d'habits ?

SUZANNE.

Madame, il n'en eſt pas beſoin : le rendez-vous n'aura pas lieu.

LA COMTESSE.

Comment, le rendez-vous n'aura pas lieu ?

SUZANNE.

Figaro ne veut pas.

LA COMTESSE.

Vous me trompez : Figaro n'eſt pas homme à laiſſer échapper une dot. Il vous fâche de m'avoir averti de l'amour du Comte, & vous voulez aller vous-même au rendez-vous ? Laiſſez-moi.

SUZANNE, *ſe jettant aux pieds de la Comteſſe.*

Ah ! Madame, au nom du ciel, eſpoir de tout, après toutes les bontés que vous avez eues pour moi & la dot que vous me donnez, pouvez-vous croire...

LA COMTESSE, *relevant Suzanne.*

Mais je n'y penſois pas : en allant moi-même à ta place au rendez-vous, perſonne ne ſeroit compromis, & ton mariage, quelque choſe qui arrive, ſeroit aſſuré.

SUZANNE.

Ah ! Madame, quel mal vous m'avez fait !

LA COMTESSE.

C'eſt que je ſuis étourdie. (*Elle embraſſe Suzanne.*) Où eſt ton rendez-vous ?

SUZANNE.

Le mot de jardin m'a ſeul frappé.

LA COMTESSE.

Il me vient une idée, il faut ici lui en donner un. Ecris-lui....

SUZANNE.

Moi ! lui écrire, Madame !

LA COMTESSE.

Je prends tout ſur moi.

Suzanne s'aſſied devant la table qui eſt ſur la droite du théâtre, prend du papier & une plume, la Comteſſe dicte.

„ Chanſon nouvelle, ſur l'air : *il fera beau ce ſoir „ ſous les grands maronniers* „.

SUZANNE, *répete à meſure qu'elle écrit.*

„ Il fera beau.... ce ſoir.... ſous les grands..... „ maronniers „.

LA COMTESSE.

Crains-tu qu'il ne l'entende pas ?

SUZANNE, *riant.*

Ah ! c'eſt juſte.

LA COMTESSE.

Cachette ce billet, avec une épingle, écris ſur & le dos du billet : „ vous renverrez le cachet „.

SUZANNE, *écrit & cherche enſuite à ſon corſet.*

Ah ! mais..... je n'ai pas d'épingle à préſent.

LA COMTESSE.

Tiens, en voilà une. (*En tirant cette épingle qui tenoit attaché le ruban de Chérubin, le ruban tombe par terre.*)

SUZANNE, *ramaſſant le ruban.*

Mais c'eſt votre ruban que vous avez repris tantôt au petit page.

LA COMTESSE.

Oui : rends-le moi.

SUZANNE.

Mais il y a du ſang : mon ame ne le portera plus.

LA COMTESSE.

Il eſt aſſez bon pour Fanchette, quand elle va venir m'apporter un bouquet.

SCENE IV.

LA COMTESSE, SUZANNE, FANCHETTE, *dix ou douze filles du village portant chacune un bouquet*, CHÉRUBIN, *habillé en filles, portant auſſi un bouquet.*

FANCHETTE.

MADAME, ce ſont les filles du village qui viennent vous apporter des bouquets pour la noce.

LA COMTESSE, *montrant Chérubin.*

Quelle eſt cette jeune étrangere ?

FANCHETTE.

Madame, c'eſt une couſine à moi qui eſt venue pour la fête.

LA COMTESSE.

Elle eſt jolie... [*Elle prend le bouquet de Chérubin.*) Ne pouvant porter vingt bouquets, faiſons honneur à l'étrangere. (*Elle l'embraſſe ſur le front.*)

CHÉRUBIN, *à part.*

Voilà un baiſer qui m'a été bien loin.

LA COMTESSE, *à Suzanne.*

Elle a rougi ! ne trouves-tu pas, Suzanne, qu'elle reſſemble à quelqu'un ?

SUZANNE.

La reſſemblance eſt frappante.

SCENE V.

Les Acteurs précédens, LE COMTE, ANTONIO.

ANTONIO, *tenant à la main un chapeau d'officier.*

MONSEIGNEUR, je vous dis qu'il eſt ici. (*Chérubin, qui étoit ſur le bord du théâtre, ſe cache au milieu des autres filles qui l'environnent.*) Les filles du village l'ont habillé en femme chez ma fille, & je viens de trouver, parmi ſes habits, ſon chapeau d'officier qu'elles y avoient laiſſé par mégarde. (*Il tourne tout autour des villageoiſes pour reconnoître Chérubin, il l'apperçoit au milieu d'elles, & lui met le chapeau ſur la tête.*) Tenez, Monſeigneur, voilà votre officier.

LE COMTE.

Encore ce maudit page ! Il y a un mauvais génie qui tourne tout contre moi... (*Se tournant vers la Comteſſe.*) Eh bien, Madame ?

LA COMTESSE.

Vous me voyez plus étonnée que vous, Monſieur le Comte ; & Suzanne n'étoit pas plus inſtruite que moi.

LE COMTE.

J'avois tort sans doute ce matin quand je disois qu'il étoit chez vous ?

LA COMTESSE.

J'aurois tort sans doute si je dissimulois plus longtems. Oui ; Monsieur le Comte, il étoit chez moi lorsque vous êtes entré ; nous commencions ce badinage que ces enfans viennent d'achever, vous êtes entré, je me suis troublée, il s'est caché ; votre imagination a fait le reste.

LE COMTE.

Etre ensorcelé par un page !..... mais tu me le payeras.

FANCHETTE.

Ah ! Monseigneur, quand vous venez m'embrasser, & que vous me dites : « Tiens, petite Fanchette, si tu veux m'aimer, je te donnerai tout ce que tu voudras ».....

LE COMTE, *interdit.*

J'ai dit cela, moi ?

FANCHETTE.

Oui, Monseigneur ; eh bien, au lieu de renvoyer Chérubin, donnez-le moi en mariage ; & je vous aimerai à la folie ?

LA COMTESSE.

Vous le voyez, Monsieur, l'aveu de cet enfant, aussi naïf que le mien, prouve deux choses, que si je vous donne de l'inquiétude, c'est sans le vouloir, & que vous mettez tous vos soins à augmenter les miens.

ANTONIO.

Et vous aussi, Monseigneur, ... vous la redresserez comme feue sa mere qui est morte : ce n'est pas pour la conséquence ; mais Madame la Comtesse fait

bien que lorſque les jeunes filles ont une fois pris l'eſſor.....

SCENE VI.

Les *Acteurs précédens*, FIGARO.

FIGARO.

MAIS, Monſeigneur, ſi vous retenez toutes nos filles, on ne pourra commencer ni la fête, ni la danſe.

LE COMTE.

Vous, danſer! vous n'y penſez pas, & votre pied foulé?

FIGARO, *portant la main à ſon pied.*

Oui, il me fait même encore un peu mal : mais le plaiſir le guérira. [*Se tournant vers les Villageoiſes.*] Allons, mes belles?

LE COMTE, *ramenant Figaro.*

Vous avez été bien-heureux que ce ſoit du terreau bien doux.

FIGARO.

Aſſurément. (*Aux Villageoiſes.*) Ah çà! vous autres.....

ANTONIO, *ramenant Figaro.*

Et vous êtes pelotonné en tombant?

FIGARO.

Un plus adroit, n'eſt-ce pas, ſeroit reſté en l'air? L'imbécile!.... [*Aux Villageoiſes.*] Allons, Meſdemoiſelles?

ANTONIO, *ramenant Figaro.*

Et le petit page galoppoit à Séville sur son cheval ?

FIGARO.

Galoppoit, ou marchoit ou pas, que m'importe ? [*Aux Villageoises.*] Ah çà, finirons-nous ?

LE COMTE, *ramenant Figaro.*

Et vous aviez son brevet dans la poche ?

FIGARO.

Assurément..... Ah ! quelle enquête !

ANTONIO, *amenant Chérubin, & le montrant.*

Tiens, regarde.

FIGARO.

Chérubin ! peste soit du petit fat.

ANTONIO, *à Figaro.*

Eh bien ! y es-tu à présent ?

FIGARO.

Si j'y suis !..... si j'y suis !..... Eh bien ! qu'est-ce qu'il chante ?

LE COMTE.

Il ne chante pas ; il dit que c'est lui qui a sauté.

FIGARO.

S'il le dit..... cela se peut.

LE COMTE.

Ainsi, vous avez sauté à deux.

FIGARO

Monseigneur, au bruit que vous faisiez, il en auroit sauté une douzaine : d'ailleurs la rage de sauter peut prendre ; voyez les moutons de Panurge. (*Aux Villageoises.*) Allons, Mesdemoiselles. (*On entend la symphonie jouer le commencement d'une marche.*) Vous entendez, Monseigneur ; voilà les violons & les cornemuses qui nous appellent. [*Aux Villageois*]. Courez vîte, vous autres ? [*Prenant Suzanne sous*

le bras & s'enfuyant.] Courons, ma Suzannette.

LE COMTE.

Jouons-nous ici une Comédie ?

SCENE VII.

LE COMTE, LA COMTESSE, CHÉRUBIN.

LE COMTE.

En vit-on jamais de plus impudent !.... [*A Chérubin.*] Et vous, Monsieur le libertin, qui faites le honteux, allez vîte vous habiller, & que je ne vous revoie pas de la soirée.

LA COMTESSE.

Le pauvre enfant ! il va bien s'ennuyer.

CHÉRUBIN, *mettant son chapeau sur sa tête.*

M'ennuyer ! je porte à mon front du bonheur pour plus de cent ans de prison. [*Il sort.*]

SCENE VIII.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE.

Qu'a-t-il au front de si heureux ?

LA COMTESSE.

Son premier chapeau d'officier, sans doute : aux enfans, tout sert de hochet.

LE COMTE.

Allons, Madame, asseyons-nous en attendant la fête.

LA COMTESSE.

Non, Monsieur le Comte, permettez que je me retire; vous savez que je suis fort incommodée.

LE COMTE.

Un moment pour votre protégée, ou je vous croirois en colere.

On entend la symphonie commencer la marche.

LA COMTESSE.

Allons, je reste; puisque voilà les apprêts de la noce.

LE COMTE.

La noce.... la noce.... Allons il faut bien souffrir ce qu'on ne peut empêcher.

SCENE IX.

Les Acteurs précédens.

Le Comte & la Comtesse vont s'asseoir dans deux feuteuils, l'un à côté de l'autre.

La noce entre, & la marche commence par l'Huissier-Audiencier, suivi de quatre gardes portant le fusil sur l'épaule; suivent quatre conseillers deux à à deux, & BRIDE-OISON, *seul derriere.*

Immédiatement après, le premier danseur; ensuite deux danseuses, dont l'une porte le chapeau de la fiancée, l'autre, un carreau pour mettre sous les genoux de Suzanne, lorsqu'elle se met à genoux devant le Comte.

Suivent après des danſeurs & des danſeuſes, deux à deux. SUZANNE *vient enſuite, en tête, menée par ſon oncle* ANTONIO.

FIGARO *vient après, donnant la main à* MARCELINE.

La marche eſt terminée par le DOCTEUR BARTHOLO.

Lorſque toute la marche a défilé devant le Comte & la Comteſſe, qui reſtent aſſis, Antonio amene Suzanne au Comte.

Figaro, Marceline, le Docteur & les autres reſtent à gauche du théâtre

Le Comte, la Comteſſe, Antonio, Suzanne & les deux danſeuſes qui portent le chapeau & le carreau, ſont à droite.

La danſeuſe qui porte le carreau, le met aux pieds du Comte. Suzanne ſe met à genoux deſſus, & l'autre danſeuſe remet au Comte le Chapeau.

Pendant que le Comte attache le chapeau ſur la tête de Suzanne, elle ſaiſit cette occaſion pour lui donner le billet qui contient le rendez-vous. Comme elle eſt la derniere, & la plus près du bord de la ſcène, que perſonne ne peut l'apperçevoir, elle gliſſe, de la main droite, le billet au Comte. Ce dernier, qui s'en apperçoit, défait, ſans qu'on le voie, les trois ptemiers boutons en haut de ſon juſte-au-corps, & faiſant ſemblant d'attacher la derniere épingle du côté par lequel Suzanne lui donne le billet, il le prend adroitement & le cache auſſi-tôt dans ſa veſte.

Antonio va enſuite remener à Figaro, qui eſt placé à l'autre côté du théâtre, Suzanne qui a le chapeau ſur la tête. Figaro vient, à moitié che-

min, recevoir Suzanne des mains d'Antonio, & va la préſenter à Marceline ſa mere.

Le Comte empreſſé de lire le billet, le décachette; mais n'ayant pas vu l'épingle, il ſe pique juſqu'au ſang.

LE COMTE, *à part, ſe preſſant le doigt pour faire ſortir le ſang, & le ſecouant pour le faire tomber.*

Peſte ſoit des femmes! elles fourent des épingles par-tout.

FIGARO, *bas à Marceline, à Antonio, au Docteur & à Suzanne.*

C'eſt un billet qu'il aura reçu, en paſſant, d'une poulette. Ce billet apparemment étoit cacheté d'une épingle, qu'il l'aura outrageuſement piquée.....

Le Comte, s'appercevant de ce qui étoit écrit derriere le billet de Suſanne, cherche par-tout l'épingle qu'il avoit jettée de colere, quand il s'étoit piqué, & l'ayant enfin retrouvée, il la ramaſſe.

FIGARO.

D'un objet aimé tout eſt cher; le voilà qui cherche le cachet. (*Il amene Marceline devant le Comte & la Comteſſe.*)

Pendant que le Comte ſe prépare à lui mettre un bonnet ſur la tête, on entend du bruit à la porte.

L'HUISSIER-AUDIENCIER.

A moi, gardes! les gardes, les gardes à moi! ici, à cette porte.

LE COMTE.

Eh bien! qu'eſt-ce que c'eſt?

L'HUISSIER-AUDIENCIER.

Monſeigneur, c'eſt Monſieur Bazile, accompagné d'un village entier, parce qu'il marche en chantant.

LE COMTE.

Qu'il entre.... Seul.

LA COMTESSE.

Monsieur le Comte, permettez que je me retire chez moi un instant. (*Elle fait signe à Suzanne de la suivre.*) (*Bas à Suzannne.*) Allons vîte changer d'habits. [*Elles sortent.*]

SCENE X.

BAZILE, GRIPPE-SOLEIL,

les Acteurs précédens.

BAZILE, *suivi de Grippe-Soleil, entre en chantant, & s'accompagnant sur sa guitare.*

Air du Vaudeville qui est à la fin.

Cœurs sensibles, cœurs fideles,
Qui blâmez l'amour léger,
Cessez vos plaintes cruelles;
Est-ce un crime de changer?
Si l'amour porte des aîles,
N'est-ce pas pour voltiger? (*ter.*)

FIGARO.

Oui, notre ami; c'est pour cela qu'il a des aîles au dos.... Eh bien, que signifie cette chanson?

BAZILE.

Qu'après avoir prouvé mon obéissance à Monseigneur, en amusant Monsieur, (*il montre Grippe-Soleil,*) qui est de sa compagnie, je viens réclamer sa justice.

GRIPPE-SOLEIL.

Bah ! Monſeigneur, il ne m'a pas amuſé du tout avec ſes guenilles d'ariettes.

LE COMTE, *à Bazile.*

Que demandez-vous ?

BAZILE.

LA main de Marceline.

FIGARO, *à Bazile.*

Y a-t-il long-tems que Monſieur n'a vu la figure d'un fou ?

BAZILE.

Non, puiſque je te vois.

FIGARO.

Puiſque mes yeux te ſervent ſi bien de miroir, lis-y l'effet de ma prédiction. Si tu fais mine ſeulement, [*montrant Marceline,*] d'approximer Madame....

LE DOCTEUR.

Ah ! Meſſieurs, faut-il que deux amis ſe querellent ?

FIGARO, *regardant Bazile.*

Moi, ton ami ! parce que tu fais de plats airs de chapelle.

BAZILE.

Parce que tu fais des vers comme un journal.

FIGARO.

Muſicien de guinguette.

BAZILE.

Poſtillon de gazette.

FIGARO.

Cuiſtre *d'oratorio.*

BAZILE.

Jockey diplomatique.

LE COMTE.

Eh bien, Meſſieurs les inſolents, ceſſerez-vous bientôt de vous injurier devant moi ?

BAZILE.

C'eſt lui, Monſeigneur. qui me manque en toute occaſion, diſant par-tout que je ne ſuis qu'un ſot.

FIGARO.

Eſt-ce que tu me prends pour un écho ?

BAZILE.

Peut-on traiter ainſi un homme, qui parmi tous les chanteurs, brille...

FIGARO.

Brille !... dis donc, braille.

BAZILE.

Vous le voyez, Monſeigneur; il le répete.

FIGARO.

Et pourquoi non, ſi cela eſt vrai ? Es-tu un prince pour qu'on te flagorne ! Souffre la vérité, coquin, puiſque tu n'a pas de quoi gratifier un menteur ; ou ſi tu la crains d'une autre part, pourquoi veux-tu rompre mon mariage ?

BAZILE, *à Marceline.*

Ne m'avez-vous pas promis à Séville que vous m'épouſeriez dans quatre ans ?

MARCELINE.

Oui : mais à quelle condition ?

BAZILE.

Que ſi vous retrouviez un certain fils perdu, je l'adopterois par complaiſance.

FIGARO.

Eh bien, il eſt retrouvé ce fils.

BAZILE.

Où eſt-il ?

LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR, *montrant Figaro.*

Le voilà : le voyez-vous ?

BAZILE, *détournant la tête avec une espece d'horreur.*

Ah ! j'ai vu le diable.

BRIDE-OISON.

Vou-ous n'épouserez don-onc sa che-ere mere ?

BAZILE.

Y a-t-il rien de pis que d'être cru le pere d'un tel drôle ?

FIGARO.

Oui, d'être cru ton fils.

BAZILE.

Je vous déclare que tant que Monsieur sera quelque chose ici, je n'y serai plus rien. (*Il sort.*)

SCENE XI.

Les Acteurs précédens, excepté Bazile.

FIGARO.

DONC, à la fin, j'aurai ma femme.

LE COMTE, *à part.*

Et moi ma maîtresse.

BRIDE-OISON.

Et-et tout le monde sera sa-atisfait.

GRIPPE-SOLEIL.

Moi, je vais preparer le feu d'artifice sous les grands marronniers.

LE COMTE.

Sous les grands marronniers ! quel est le sot qui t'a

donné cet ordre ? Et la Comteſſe qui eſt incommodée, d'où le verra-t-elle ? C'eſt ſur la terraſſe devant les fenêtres, qu'il faut le préparer, entends-tu ?

GRIPPE-SOLEIL.

Oui, Monſeigneur.

LE COMTE.

Sous les grands marronniers.... la belle idée ! Ils alloient incendier mon rendez-vous. (*Tout le monde ſort, excepté Figaro & Marceline.*)

SCENE XII.

FIGARO, MARCELINE.

FIGARO.

QUEL excès d'attention pour ſa femme ! je ne le connois plus.

MARCELINE.

Mon fils, lorſque je te parlois contre Suzanne, c'étoit pure prévention ; car je la crois vertueuſe, & l'amour de Monſeigneur ne doit pas t'inquiéter.

FIGARO.

Ma mere, ne croyez pas que les actions de votre fils ſoient dirigées par ces impulſions féminines de la jalouſie. La jalouſie n'eſt qu'un ſot enfant de l'orgueil, ou c'eſt la maladie d'un fou. Oh ! j'ai là deſſus, ma mere, une philoſophie imperturbable.

MARCELINE.

Mon fils, il ne faut jurer de rien.

FIGARO.

Oh ! je défie à la plus rufée de m'en faire accroire ;

& si Suzanne doit me tromper un jour, je lui pardonne d'avance; elle aura fort à faire auparavant.

SCENE XIII.

FIGARO, MARCELINE, FANCHETTE.

FANCHETTE, *sans voir Marceline ni Figaro.*

VOYONS s'il n'y a personne ici. (*Elle va tout près de Figaro sans le voir.*)

FIGARO, *à Fanchette.*

Eh! mais ma petite cousine nous écoute, je crois!

FANCHETTE.

Oh! non: on dit que ce n'est pas honnête.

FIGARO.

Non, mais c'est quelquefois utile; & l'on peut confondre l'un avec l'autre..... Qu'est-ce que tu cherches ici?... Chérubin, fripponne.

FANCHETTE

Non; car je sais bien où il est: c'est ma cousine Suzanne que je cherche.

FIGARO.

Que lui veux-tu?

FANCHETTE.

Ah! mon petit cousin, je te le dirai; c'est pour lui remettre une épingle.

FIGARO.

Une épingle! une épingle! Quoi, Mademoiselle, si jeune, vous faites déjà de pareils messages! & de quelle part, s'il vous plaît?

FANCHETTE.

Oh ! je m'en vas, puiſque vous êtes en colere.

FIGARO.

Non, reſte, reſte, petite couſine, ce n'eſt rien, je ſais ce que c'eſt. C'eſt l'épingle qui cachetoit le billet qu'elle lui a donné tantôt, & que Monſeigneur t'avoit dit de lui remettre : tu vois que je le ſais.

FANCHETTE.

Et pourquoi me le demandez-vous donc, puiſque vous le ſavez ſi bien ?

FIGARO.

C'eſt pour voir la maniere dont il s'y eſt pris pour t'en charger.

FANCHETTE.

Pas autrement que vous me le dites : Tiens, m'a-t-il dit, petite Fanchette, vas porter à ta couſine Suzanne cette épingle ; tu lui diras que c'eſt le cachet des grands marronniers. Il eſt vrai qu'il a ajoûté : ſur-tout, prends garde que perſonne ne te voie.

FIGARO.

Allez, petite couſine, & n'en dites pas plus à Suzanne qu'à moi.

FANCHETTE, *s'en allant.*

Il me prend pour un enfant, mon couſin.

SCENE XIV.

FIGARO, MARCELINE.

FIGARO.

Eh bien! ma mere?

MARCELINE.

Eh bien! mon fils?

FIGARO.

En vérité! ma mere, il eſt des choſes.....

MARCELINE.

Eh bien! qu'eſt-ce que cela veut dire? Il eſt des choſes.....

FIGARO.

Tenez, ma mere, ce que Fanchette vient de dire, je l'ai là comme un plomb.... (*Il montre ſa poitrine.*)

MARCELINE.

Et pourquoi cela?

FIGARO.

Mais, ma mere, cette épingle?

MARCELINE.

Ah! de la jalouſie! ce cœur ſi ferme n'eſt donc, qu'un ballon gonflé qu'une épingle fait partir. Oh! j'ai là-deſſus, ma mere, une philoſophie imperturbable.

FIGARO.

Ah! mettez le magiſtrat le plus glacé à expliquer les loix dans ſa propre cauſe, & vous verrez comme il les entendra.

MARCELINE.

Mais pourquoi tant s'alarmer ſur un ſi léger rap-

port ? Qui t'a dit que c'étoit toi qu'on vouloit jouer, plutôt que Monsieur le Comte ; Qui sait si Suzanne ira, dans quelle intention elle ira, ce qu'elle y dira, ce qu'elle y fera ?

FIGARO.

Elle a raison, ma mere, raison, toujours raison ; mais, ma mere, accordez quelque chose à la nature ; on en est meilleur après ? . . . (*Ils restent tous deux quelque tems dans le silence ; enfin Figaro le rompt, en disant d'un air sombre.*) Je sais où est le rendez-vous..... Adieu, ma mere. (*Il sort.*)

SCENE XV.

MARCELINE, *seule.*

ADIEU, mon fils. . . . & moi aussi, je le sais ; & j'y serai pour y surveiller Suzanne, ou plutôt avertissons-là ; elle est si jolie créature ! Nous autres femmes, lorsqu'une injure personnelle ne nous anime pas les unes contre les autres, nous sommes assez portées à défendre notre intérêt commun contre ce terrible, & pourtant un peu nigaud, de Sexe masculin.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE CINQUIEME.

Le théâtre repréſente un jardin, au fond duquel eſt une allée de marronniers ; du côté droit du jardin eſt un cabinet ; & du côté gauche, un pareil. La ſcene ſe paſſe la nuit.

SCENE PREMIERE.

FANCHETTE, *ſeule, tenant d'une main une lanterne, de l'autre une orange & deux biſcuits.*

C'EST par ici que Chérubin m'a dit de venir pour me faire répéter mon rôle. Il m'a dit : dans le cabinet à droite. Ah ! le voici.... Mon Dieu, que ces gens de l'office ſont méchans ! j'ai eu bien de la peine à avoir ſeulement deux biſcuits & une orange. Parce que monſieur le Comte ne veut plus le voir, faut-il pour cela qu'il meure de faim ?..... pour qui, Mademoiſelle ?..... qu'eſt-ce que cela vous fait, Monſieur ?..... ah ! nous ſavons bien pour qui ; c'eſt pour le petit Page. Eh bien ! quand cela ſeroit ?..... ah ! ils m'ont coûté un fier baiſer toujours..... mais Chérubin me le rendra. (*Appercevant Figaro qui entre, elle fait un cri*) ah ! (*elle s'enfuit dans le cabinet à droite.*)

SCENE II.

FIGARO, BAZILE, ANTONIO, LE DOCTEUR, GRIPPE-SOLEIL, *& autres payſans.*

FIGARO, *couvert d'un chapeau, d'un manteau rouge, ayant un air très-ſombre.*

BON SOIR....., mes amis, êtes-vous ici ?

BAZILE.

Tous ceux que tu as preſſés d'y venir.

FIGARO.

Quelle heure eſt-il ?

ANTONIO.

La lune devroit être levée.

LE DOCTEUR.

Quels noirs apprêts ! il a l'air d'un conſpirateur.

FIGORO.

C'eſt ici, Meſſieurs, que vous allez célébrer la chaſte Suzanne, & le loyal Seigneur qui ſe l'eſt réſervée.

BAZILE, *aux autres d'un air de myſtere.*

Ah ! Vraiment, je ſens ce que c'eſt ; il s'agit d'un rendez-vous ; je vais vous conter tout cela : allons-nous-en.

FICARO.

Allez ; & au premier ſignal, accourez ; & ſi je ne vous fais voir une belle choſe, dites que Figaro eſt un ſot.

LE DOCTEUR.

Mon fils, ſouviens-toi, qu'un homme ſage ne

ſe fait pas d'affaire avec les grands. Ils ont quinze & biſque ſur nous par leur état.

FIGARO.

Sans leur induſtrie, que vous oubliez : mais ſouvenez-vous que celui qui marque de la crainte encourage ſon adverſaire, & lui donne avantage ſur lui, & que j'ai nom De verte allure, du chef honoré de ma mere.

LE DOCTEUR.

Il a le diable au corps.

BRIDE-OISON.

I-il l'a.

FIGARO, *aux payſans.*

Et vous, coquins, illuminez-moi bien ces entours. Par la mort, que je voudrois tenir aux dents, ſi j'en prends un..... (*Il prend Grippe-Soleil par le poignet, & lui tort le bras.*)

GRIPPE-SOLEIL.

Oh ! oh ! oh ! le brutal.

BAZILE, *s'en allant.*

Monſieur le Comte & Suzanne ſe ſont arrangés ſans moi, je ne ſuis pas fâché de l'algarade..... Le ciel vous tienne en paix, Monſieur du Marié.

SCENE III.

FIGARO, *ſeul.*

O FEMME ! femme ! femme ! créature foible & décevante ! nul animal créé ne manque à ſon inſtinct ; le tien eſt-il donc de tromper ? Elle me réſiſtoit lorſque je la preſſois devant Madame la Comteſſe, & c'étoit pour mieux me jouer ! & le perfide rioit en liſant ce fatal billet !..... non, Monſieur le Comte,

vous ne l'aurez pas. Parce que vous êtes un grand Seigneur, vous vous croyez tout permis. Un nom, un rang, des grandeurs, des richeſſes; tout cela rend fier. Qu'avez-vous fait pour tant de biens? vous vous êtes donné la peine de naître, & rien de plus. D'ailleurs homme aſſez ordinaire; tandis que moi, morbleu! jetté dans la foule obſcure, il m'a fallu déployer plus d'intrigues, plus de calculs, ſeulement pour ſubſiſter, qu'il n'en faut pour gouverner, pendant cent ans, les treize royaumes; & vous voulez joûter?.... on vient.... (*Il cherche, il écoute*).... Ce n'eſt perſonne..... la nuit eſt noire en diable; & moi, je fais ici le ſot rôle de mari, quoique je ne le ſois encore qu'à moitié.... (*Il s'aſſied ſur un banc de gazon, & ôte ſon manteau, ainſi que ſon chapeau. Après avoir paru quelque tems plongé dans ſes réflexions, il rompt le ſilence*)..... Eſt-il un ſort plus bizarre que le mien? Fils de je ne ſais pas qui; volé par des bandits, élevé dans leurs mœurs, je m'en dégoûte & veux courir une carriere plus honnête; & par-tout je ſuis repouſſé. J'apprends la chymie, la pharmacie, la chirurgie; & tout le crédit d'un grand Seigneur ſuffit, à peine, pour me mettre à la main une lancette vétérinaire!..... Las d'attriſter des bêtes malades, & pour faire un métier contraire, je me jette à corps-perdu dans le théâtre: me fuſſai-je mis une pierre au cou! Je broche une comédie dans les mœurs du ſérail. Auteur eſpagnol, je crois pouvoir fronder en liberté Mahomet: auſſi-tôt un envoyé de.... je ne ſais où, ſe plaint que j'inſulte dans ma piece la ſublime Porte, une partie de la preſqu'Iſle des Indes, toute la Perſe, la Chine, les royaumes de Tunis, Tripoli, Barca, Maroc & Alger; & voilà ma comédie flambée, pour plaire

aux princes Mahométans, dont pas un, je crois, ne ſait lire, & qui nous meurtriſſent l'omoplate en nous diſant : *chiens de chrétiens* ! Ne pouvant avilir l'eſprit, on le maltraite. Mes joues ſe creuſoient : mon heure étoit venue ; je voyois venir de loin l'affreux records, la plume fichée dans la perruque..... En fremiſſant, je m'évertue. Il s'éleve une queſtion ſur la nature des richeſſes ; & comme il n'eſt pas beſoin de tenir les choſes pour en raiſonner, n'ayant pas un ſou, je fais un livre ſur la validité de l'argent & ſur ſon produit net.... Alors, je vois, du fond d'un fiacre, baiſſer, pour moi, le pont d'un château-fort, à la porte duquel je laiſſe l'eſpérance & la liberté..... (*Il reſte comme enſeveli dans ſes réflexions : il ſe leve enſuite avec vivacité*) ..... Que je voudrois bien tenir un de ces puiſſans de quatre jours, ſi légers ſur le mal qu'ils ordonnent, lorſqu'une bonne diſgrace a maté leur orgueil !.... Je leur dirois que les ſottiſes imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où on en gêne le cours ; que ſans la liberté d'écrire, il n'eſt pas d'éloge flatteur ; & qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits .... Las de nourrir un penſionnaire obſcur, on me met un jour dans la rue ; & comme il faut dîner, quoique n'étant plus en priſon, je taille de nouveau ma plume, & demande de quoi il s'agiſſoit..... On me dit que pendant ma retraite économique, il s'eſt établi dans Madrid un ſyſtême de liberté ſur la vente des productions, qui s'étend juſqu'à celle de la preſſe ; & que, pourvu que je ne parle ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'opéra, ni des autres ſpectacles, ni des perſonnes qui tiennent à quelque

choſe, je puis tout imprier librement, ſous la direction néanmoins, de deux ou trois cenſeurs..... Pour profiter de cette double liberté, j'écris de nouveau, & je fais un ouvrage périodique ; & croyant ne marcher ſur les briſées de perſonne, je l'intitule, *Journal inutile pour rrrrr*..... Je vois s'élever contre moi mille pauvres diables à la feuille, qui ſe plaignent que je les réduits à la beſace. On examine ma feuille ; on la ſupprime, & me voilà derechef ſans emploi.... Le deſeſpoir m'alloit ſaiſir : on penſe à moi pour une place ; mais malheureuſement j'y étois propre. Il falloit un calculateur, ce fut un danſeur qui l'obtint..... Il ne me reſtoit plus qu'à voler ; je me fis banquier de Pharaon. Alors bonnes gens ; je ſoupois en ville ; les perſonnes, dites comme il faut, me recevoient chez elles, en retenant pour elles les deux tiers du profit. C'eſt alors que je vis que, pour gagner du bien, le ſavoir faire vaut mieux que le ſavoir. J'aurois bien pu me remonter ; mais comme chacun pilloit autour de moi en exigeant que je fuſſe honnête, il fallut bien périr encore.... Pour le coup je quittois le monde, & vingt braſſes d'eau m'en alloient ſéparer, lorſqu'un dieu bienfaiſant me rappelle à mon premier état. Je reprends ma trouſſe & mon cuir anglois ; & laiſſant la fumée aux ſots qui s'en nourriſſent, & la honte en chemin comme trop lourde pour un piéton, je vais raſant de ville en ville, & je retrouve enfin le bonheur. Un grand ſeigneur paſſe à Séville, me reconnoît ; je le marie ; & pour récompenſe de lui avoir donné ſa femme, il veut intercepter la mienne. Oh ! bizarre ſuite d'événemens ! lancé dans une carriere ſans le ſavoir, comme j'en ſortirai ſans le vouloir, je l'ai jonchée d'autant de

fleurs que ma gaieté me l'a pu permettre ; encore je dis ma gaieté, ſans ſavoir ſi elle eſt à moi plus que tout le reſte. Et qu'eſt-ce que ce moi dont je m'occupe ? Un compoſé de petits atômes, de molécules organiſées, un petit être foible ; que ſais-je ? ..... Gouverné par les circonſtances, maître ici, valet là, orateur ſelon le danger, poëte par occaſion, muſicien par délaſſement, laborieux par néceſſité, mais pareſſeux ! ..... avec délices ; j'ai tout fait, tout vu, tout parcouru, & l'illuſion s'eſt détruite. A la veille de me marier, tous mes parens m'arrivent à la fois : grands débats à ce ſujet ; on ne veut pas me reconnoître ; c'eſt lui, c'eſt moi ; c'eſt lui, non, ce n'eſt pas lui ; & qui donc ? ..... Enfin, tout s'éclaircit au moment où je crois être déſabuſé. . . . déſabuſé ! ..... Ah ! Suzon ! Suzon ! que tu me cauſes du chagrins ! (*Il ſe laiſſe aller ſur le banc, & demeure enſeveli dans la plus profonde douleur.*)

SCENE IV.

FIGARO, LA COMTESSE, *ſous les habits de Suzanne* ; SUZANNE, *ſous les habits de la Comteſſe*, MARCELINE.

MARCELINE

C'EST par ici.

FIGARO.

On vient. (*Il remet vîte ſon chapeau & ſon manteau.*)

MARCELINE.

Je vais entrer dans ce cabinet, d'où j'entendrai tout. (*Elle entre dans le cabinet à droite où est déjà Fanchette.*)

SUZANNE, *à la Comtesse.*

Marceline nous a dit que Figaro y seroit.

LA COMTESSE.

Ainsi, l'un nous attend, & l'autre va venir.

SUZANNE.

Madame tremble; est-ce qu'elle auroit froid?

LA COMTESSE.

Oui: je vais me retirer.

SUZANNE.

Si Madame n'avoit pas besoin de moi, je prendrois l'air.

LA COMTESSE.

C'est le serein que tu prendrois.

FIGARO, *à part.*

Ah! oui le serein; elle y est toute faite.

(*Suzanne se retire tout-à-fait au bout du théâtre, sur la droite au bord de la scene: Figaro est tout-à-fait sur la gauche, & la Comtesse est au milieu.*)

SCENE V.

SUZANNE, LA COMTESSE, FIGARO, CHÉRUBIN.

CHÉRUBIN, *accourt en chantant.*

J'AVOIS une marraine;
Que mon cœur, que mon cœur a de peine!
J'avois une marraine
Que toujours j'adorai, &c.

Eh! mais... eh! mais... voilà une femme...

(*Il regarde à travers l'obscurité.*) C'est Suzanne.

(*Il approche, & prenant par la main la Comtesse qu'il prend pour Suzanne, parce qu'elle a ses habits.*) Quand je ne t'aurois pas reconnue au plumage blanc de ton chapeau, qui se dessine dans l'obscurité, je ne pouvois pas te méconnoître à la douceur de cette main.

LA COMTESSE, *crue Suzanne.*

Laissez-moi, laissez-moi, Monsieur; Figaro va venir.

CHÉRUBIN.

Ce n'est pas Figaro que tu attends, friponne; c'est Monseigneur, qui t'a donné ce rendez-vous ce matin, quand j'étois derriere le fauteuil.

FIGARO, *à part.*

Et l'on dit qu'il ne faut pas écouter.

LA COMTESSE, *crue Suzanne.*

Allez-vous-en.

CHÉRUBIN.

Oui; mais avant de m'en aller, je veux te donner vingt baisers pour toi, & cent pour ma belle marraine.

SCENE VI.

FIGARO, LA COMTESSE, SUZANNE, LE COMTE, CHÉRUBIN.

LE COMTE, *venant au rendez-vous, & voyant le Page avec la Comtesse, qu'il prend pour Suzanne.*

C'EST encore ce Page infernal.

(*Chérubin veut embrasser de force la Comtesse; elle se défend, & s'arrache d'entre les bras de Chérubin. Dans le moment où ils se séparent, le Comte se*

met entre deux, & le Page embraſſe le Comte, croyant embraſſer Suzannne.)

CHÉRUBIN, *reconnoiſſant le Comte, & l'embraſſant.*

C'eſt, Monſeigneur ! (*Il s'enfuit dans le cabinet à droite, où étoient déjà Fanchette & Marceline.*)

SCENE VII.

FIGARO, LA COMTESSE, SUZANNE, LE COMTE.

(*Figaro qui avoit entendu toute la converſation de Chérubin & de la Comteſſe, qu'il croit être Suzanne, s'approche tout près pour voir ſi Suzanne ſe laiſſe embraſſer.*

LE COMTE, *donnant un ſoufflet à Figaro, croyant le donner à Chérubin.*

PUISQUE vous ne redoublez pas le baiſer, recevez celui-ci.

FIGARO, *à part.*

Ah ! ce n'eſt pas tout gain d'écouter.

LE COMTE.

Le petit inſolent ! après la défenſe que je lui ai faite tantôt... Mais laiſſons ces biſarreries, elles empoiſonneroient le délicieux moment que tu m'accordes.

LA COMTESSE, *crue Suzanne.*

Ainſi, l'amour....

LE COMTE.

L'amour n'eſt que le roman du cœur; c'eſt le plaiſir qui en eſt l'hiſtoire.... (*Lui prenant la main.*) La Comteſſe n'a pas le bras auſſi potelé, la peau ſi douce,

douce, de si jolis petits doigts pleins de graces.... [*Il l'embrasse trois ou quatre fois.*]

FIGARO, *se désespérant.*

Oh ! la coquine !

LA COMETSSE, *déguisant sa voix.*

Mais quelle différence trouvez-vous entre moi & la Comtesse ?

LE COMTE.

Je ne sais.

LA COMTESSE.

Mais, dites donc ?

LE COMTE.

Moins d'uniformité peut-être dans les traits, plus de piquant dans les manieres.... que sais-je moi ? Et puis trois ans d'union rendent le mariage si respectable ! Nos femmes croyent avoir tout fait que de nous épouser ; après cela elles nous aiment, nous aiment .. quand elles nous aiment, toutefois. Elles sont si complaisantes, & si constamment obligeantes, & toujours, & sans relâche, qu'on est tout surpris, un beau jour, de ne trouver que la saciété où l'on ne cherchoit que le plaisir.

LA COMTESSE.

Le moyen d'y remédier ?

LE COMTE.

C'est à nous à vous obtenir ; & nous faisons ce que nous pouvons pour cela ; mais c'est à vous à nous retenir ; & c'est ce que vous semblez oublier.

LA COMTESSE.

Ce ne sera pas moi.

SUZANNE, *à part.*

Ni moi.

FIGARO, *à part.*

Ni moi.

LE COMTE.

Il y a de l'écho ici..... Un Caſtillan n'a que ſa parole : voilà d'abord mille écus pour le rachat du droit que je n'ai plus. (*Il lui donne une bourſe*) Enſuite, comme la faveur que tu m'accordes eſt ſans prix, voici une bague que je te prie d'accepter pour l'amour de moi. (*Il lui met la bague au doigt.*)

LA COMTESSE.

Suzanne accepte tout.

FIGARO, *à part.*

On n'eſt pas plus coquine que çà.

LE COMTE, *à part.*

Elle eſt intéreſſée, tant mieux ! (*A la Comteſſe qu'il prend toujours pour Suzanne.*) Entrons-nous un inſtant dans ce cabinet ?

LA COMTESSE.

Sans lumiere ?

LE COMTE.

Pourquoi faire ! Nous n'avons rien à lire. (*Le Comte prend la Comteſſe par le bras, & la mene au cabinet à gauche. Pendant ce tems Figaro le ſuit, & le Comte entendant marcher quelqu'un, crie.*) Qui paſſe-là ?

FIGARO.

On ne paſſe pas, on vient exprès.

LE COMTE.

C'eſt Figaro. (*Le Comte & la Comteſſe s'enfuyent dans l'obſcurité ſans ſavoir où ils vont. La Comteſſe entre dans le cabinet à gauche, le Comte paſſe à côté du cabinet, & va plus loin dans le jardin.*)

SCENE VIII.

FIGARO, SUZANNE, *crue la Comteſſe.*

FIGARO, *ſe croyant ſeul.*

ELLE eſt entrée!..... Eh bien, vous autres époux qui payez des eſpions pour ſurveiller vos femmes, & qui tournez des mois entiers autour d'un ſoupçon, imitez-moi : dès le premier jour, je veille ma femme, je la ſuis, en un tour de main on eſt au fait ; c'eſt charmant..... Heureuſement que je ne m'en ſoucie gueres, & que ſa trahiſon ne me fait plus rien du tout. (*Pendant que Figaro dit tout cela, Suzanne à l'autre bout du théâtre, ſe tort les mains d'impatience de battre Figaro pour le punir de ſes ſoupçons. Figaro approche vers le cabinet à gauche où la Comteſſe eſt entrée.*)

SUZANNE, *bas.*

Ah ! tu va payer les ſoupçons. (*A demie-voix, & contrefaiſant la Comteſſe.*) Qui va là?

FIGARO.

Qui va là.... quelqu'un qui voudroit que la peſte l'eût étouffé en naiſſant.

SUZANNE.

Mais je crois que c'eſt Figaro ?

FIGARO, *croyant reconnoître la voix de la Comteſſe.*

Madame la Comteſſe !... Ah, Madame ! où croyez-vous que ſoit Monſieur le Comte ?

SUZANNE.

Peu m'importe.... un ingrat.

FIGARO, *s'emportant.*

Et Suzanne, cette vertueuſe fille qui faiſoit tant la réſervée?....

Pendant toute cette ſcene Suzanne frappe ſes deux mains, l'une dans l'autre, brûlant de battre Figaro.

SUZANNE.

Parlez bas.

FIGARO, *à part reconnoiſſant Suzanne.*

C'eſt Suzanne! *god dem!*

SUZANNE.

Ils ſont enſemble.

FIGARO, *à part.*

Oh! la traîtreſſe qui veut me ſurprendre!

SUZANNE.

Il faut nous en venger, Figaro.

FIGARO, *à part.*

Oh! qu'il ſeroit doux qu'avant la noce.... Oh, dame! en ſente-vous le vif deſir?

SUZANNE.

Je ne ſerois donc pas de mon ſexe; mais les hommes en ont mille moyens.

FIGARO.

Nous ne ſommes pas de trop ici, Madame; celui des femmes les vaut tous.

SUZANNE.

Oui, mais qu'eſt-ce qu'une telle vengeance, qu'un peu d'amour n'aſſaiſonne pas?

FIGARO.

Madame, par-tout où vous n'en voyez pas, croyez que le reſpect diſſimule.

SUZANNE.

Je ne ſais ſi vous le penſez de bonne foi; mais vous ne le dites pas de bonne grace.

FIGARO, *ſe jettant aux pieds de Suzanne, qu'il fait ſemblant de prendre pour la Comteſſe.*

Ah! Madame, je vous adore.

SUZANNE.

Y penſez-vous, Figaro ?

FIGARO.

Oui, Madame ; conſidérez le tems, le lieu, les circonſtances, & que votre main....

SUZANNE, *ne déguiſant plus ſa voix, donne un ſoufflet à Figaro.*

Tiens, voilà... & voilà pour tes ſoupçons... [*Elle lui donne des coups à meſure.*] Voilà pour ta jalouſie... [*Et pendant ce tems Figaro ſe frappe lui-même.*] C'eſt-il là de l'amour ?

FIGARO, *ſe relevant.*

Sancta Barbara ! oui, c'en eſt. Frappe, continue ; frappe ſans relâche ; mais quand tu m'auras meurtri tout le corps de coups, regardes d'un œil de faveur le mortel le plus heureux.

SUZANNE.

Bon frippon, vous n'en ſéduiſiez pas moins la Comteſſe, avec un ſi trompeur babil, que, m'oubliant moi-même, c'étoit pour elle que je cédois.

FIGARO.

Aurois-je pu me méprendre à ta jolie petite voix?

SUZANNE.

Quoi ! tu m'avois reconnue ?

FIGARO.

Oui.

SUZANNE.

Ah ! comme je m'en vengerai.

FIGARO.

A bien battre & garder rancune : c'eſt auſſi par trop féminin... Mais, dis-moi donc comment tout ceci eſt arrivé ?

SUZANNE.

Eſt-ce ma faute à moi, ſi voulant muſeler un renard, nous en attrapons deux ?

FIGARO.

Qui donc a pris l'autre?

SUZANNE.

Sa femme.

FIGARO.

Sa femme! pends-toi, Figaro: tu n'a pas deviné celui là: sa femme.... ô douze ou quinze mille fois spirituelles femelles... Ainsi c'est avec sa femme qu'il est entré dans le cabinet?

SUZANNE.

Oui.

FIGARO.

Et les baisers de tout-à-l'heure, à qui ont-ils été donnés?

SUZANNE.

A sa femme.

FIGARO.

Et celui du petit Page?

SUZANNE, *riant.*

A Monsieur.

FIGARO.

A Monsieur, oh! la bonne tête! & celui de tantôt derriere le fauteuil?

SUZANNE.

A personne.

FIGARO.

En êtes-vous bien sûre?

SUZANNE, *s'apprêtant à lui donner un soufflet.*

Tiens, Figaro, il pleut des soufflets.

FIGARO.

Les tiens sont des bijoux; mais ceux du Comte sont de bon aloi.

SUZANNE, *se relevant un peu en arriere & lui faisant signe du doigt de se mettre à genoux devant elle.*

Allons, humilie-toi, superbe.

FIGARO, *se mettant à genoux.*

C'eſt trop juſte. Allons, à genoux, bien courbé, (*Il ſe courbe davantage,*) ventre à terre. (*Il ſe proſterne tout-à-fait.*)

SUZANNE, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! le pauvre garçon !

SCENE IX.

LE COMTE, FIGARO, SUZANNE.

Figaro toujours un genouil en terre, & baiſant la main de Suzanne ſous les habits de la Comteſſe.

LE COMTE *bas, cherchant la Comteſſe qu'il croit être Suzanne, & qui doit être entrée dans le cabinet à gauche.*

SUZANNE, Suzanne.

FIGARO, *bas à Suzanne.*

Voilà Monſieur le Comte ; veux-tu continuer le badinage ?

SUZANNE.

Oui. [*Figaro lui baiſe les mains avec plus d'ardeur.*

LE COMTE, *ſe trournant, apperçoit Suzanne qu'il prend pour la Comteſſe.*

Un homme aux pieds de la Comteſſe ! [*allant pour tirer ſon épée, il s'apperçoit qu'il ne l'a pas.*] Ciel ! je ſuis ſans armes !....

FIGARO, *à Suzanne contrefaiſant ſa voix.*

Madame, Madame, voyez mon amour, donnez-lui ſa récompenſe ; & réparons le tems que nous avons perdu, lorſque j'ai ſauté ce matin par la fenêtre.

LE COMTE.

C'eſt l'homme du cabinet : tout ſe découvre enfin.

Il court ſur Figaro : Suzanne le voyant venir ſe réfugie dans le cabinet à droite où ſont les précédens. Le Comte met la main ſur le collet à Figaro, & crie : Vengeance ! holà, quelqu'un !

SCENE X.

LE COMTE, FIGARO, PÉDRILLE,

PÉDRILLE.

Me voilà, Monſeigneur, arrivant de Séville.

LE COMTE.

Es-tu ſeul ?

PÉDRILLE.

Oui, Monſeigneur.

LE COMTE.

Approchez & criez bien fort.

PÉDRILLE, *criant de toutes ſes forces.*

Pas plus de page que ſur ma main ; voilà le paquet.

LE COMTE.

Et l'animal.... Holà, quelqu'un ! accourez tous, ſi vous m'entendez.

SCENE XI.

BRIDE-OISON, BAZILE, ANTONIO, LE DOCTEUR, *des payſans dont pluſieurs portent des flambeaux.*

LE COMTE.

PÉDRILLE, gardez bien cette porte ; & vous, mes vaſſaux, entourez-moi cet homme, & n'en

répondez. (*A Figaro.*) Et vous, l'homme de bien, préparez-vous à répondre à mes queſtions.

FIGARO.

Pourquoi ferai-je difficulté, Monſeigneur? vous commandez à tous ici, hors à vous-mêmes.

LE COMTE.

Si quelque choſe pouvoit m'irriter d'avantage, ce ſeroit le ſang-froid qu'il affecte.

FIGARO.

Sommes-nous des ſoldats qui tuent, & ſe font tuer pour des intérêts qu'ils ignorent? je veux ſavoir pourquoi je me fâche moi.

LE COMTE.

Nous direz-vous d'abord quelle eſt la dame que vous avez amenée dans ce cabinet?

FIGARO, *montrant le cabinet où eſt la Comteſſe.*

Dans celui-là?

LE COMTE, *montrant le cabinet où eſt Suzanne ſous les habits de la Comteſſe.*

Dans celui-ci.

FIGARO.

Ah! c'eſt bien différent. C'eſt une jeune perſonne qui m'honore de ſes bontés particulieres.

LE COMTE.

Vous l'entendez, Meſſieurs.

BRIDE-OISON.

Nou-ous l'en-entendons.

LE COMTE.

Et cette jeune perſonne avoit-elle d'autres engagemens, que vous ſachiez?

FIGARO.

On dit qu'un grand Seigneur s'en eſt occupé quelque tems; mais ſoit qu'il l'ait négligée, ſoit

qu'elle m'aimât mieux qu'un plus aimable, elle m'a donné la préférence.

LE COMTE.

La préf.... au moins, il eſt naïf..... Eh bien! Meſſieurs; ce que vous venez d'entendre, je l'ai ouï, je vous jure, de la bouche de ſa complice.

BRIDE-OISON.

De ſa complice.

LE COMTE.

Mais comme l'outrage eſt public, il faut que la vengeance le ſoit. [*Il entre dans le cabinet pour prendre la Comteſſe qu'il croit y être*] Sortez, Madame, votre heure eſt bien arrivée. Quel bonheur qu'aucun gage d'une union ſi déteſtée!... [*Comme on n'y voit pas dans le cabinet, le Comte amene la premiere perſonne qu'il y trouve: il tombe ſur Chérubin, & jette les yeux ſur lui: après l'avoir tiré du cabinet, il le repouſſe avec une ſurpriſe mêlée de dépit.*] Et encore le maudit page! qu'eſt-ce que vous faiſiez-là?

CHÉRUBIN.

Je me cachois, Monſeigneur, comme vous me l'aviez ordonné.

LE COMTE.

Mais il n'étoit pas ſeul, ſans doute?

CHÉRUBIN.

Il eût été trop dur, Monſeigneur, ſi quelqu'ame charitable n'étoit venu adoucir mon ennui.

PÉDRILLE.

C'étoit bien la peine de crever un cheval.

LE COMTE, *montrant le cabinet.*

Entres-y toi, Antonio, & conduis devant ſon juge l'infâme qui m'a déshonoré.

ANTONIO.

On diroit qu'il y a une providence..... Vous en avez tant fait auſſi, Monſeigneur.....

LE COMTE.

Eh, va donc, butor.

BRIDE-OISON.

Mais, qu'eſt-eſt-ce donc qui a-a pris la-a femme de-de l'autre ?

FIGARO.

Perſonne n'en a eu l'avantage.

ANTONIO.

Sortez, Madame, ſortez. Il n'eſt pas beſoin de vous faire tant prier, puiſque l'on ſait que vous y êtes. (*Il amene ſa fille Fanchette.*)

LE COMTE.

Eh !..... c'eſt Fanchette.

ANTONIO.

C'étoit bien la peine, Monſeigneur, de me faire entrer pour faire voir à la compagnie que c'eſt ma fille qui cauſe tout ce bruit-là.

LE COMTE.

Je ſaurai bien la trouver. (*Il s'avance vers le cabinet, & va pour y entrer.*)

LE DOCTEUR.

Monſeigneur, ceci n'eſt pas trop clair. Je ſuis de ſang-froid, moi, je vais y entrer.

BRIDE-OISON.

C't'affaire-là eſt au-auſſi trop em-embrouillée.

LE DOCTEUR, *amene Marceline, & la voyant :*

Quoi ! Marceline !

FIGARO.

Tiens, ma mere en eſt.

LE COMTE, *parlant à la Comteſſe.*

Elle y eſt ; je l'ai vu entrer. [*Et comme il s'ap-*

s'approche du cabinet pour y aller chercher la prétendue Comteſſe, Suzanne ſort, & cache ſon viſage avec ſon éventail.] Ah ! la voilà..... que croyez-vous, Meſſieurs, que mérite une indigne épouſe ? [*Voyant Suzanne, tout le mande ſe jette à ſes genoux comme pour demander la grace de la Comteſſe.*] Non, non, non, non, & fuſſiez-vous un cent

LA COMTESSE, *ſortant du cabinet à gauche avec les habits de Suzanne, ſe jette à genoux auſſi au côté droit du Comte, en diſant :*

Au moins, je ferai nombre.

BRIDE-OISON, *riant de toutes ſes forces.*

Ah ! c'eſt Ma-a-a-a-a-a-a-a-a-a dame la Comteſſe.

LE COMTE, *reconnoiſſant la Comteſſe ſous les habits de Suzanne, tient long-tems la contenance la plus embarraſſée. Enfin il dit :*

Quoi ! c'étoit vous, Comteſſe ? ..... ma foi, il n'y a qu'un pardon bien généreux.....

LA COMTESSE.

Si c'étoit vous, vous diriez non, non ; & moi, pour la troiſieme fois d'aujourd'hui, je vous pardonne, & ſans condition.

LE COMTE.

Je n'oublierai jamais cette généroſité.

SUZANNE.

Ni moi.

LA COMTESSE.

Ni moi.

FIGARO.

Ni moi : il y a de l'écho ici.

LE COMTE.

J'ai voulu ruſer avec eux ; ils m'ont traité comme un enfant.

SUZANNE.

Une petite journée comme celle-là forme bien un ambaſſadeur.

LA COMTESSE.

Il faut que chacun ait ce qui lui appartient: tiens, Suzanne..... (*Elle lui donne la bague.*) Et toi, Figaro, ceci eſt à toi. (*Elle lui donne les mille écus.*)

FIGARO.

Et de trois.... celle-ci fut dure à arracher.

GRIPPE-SOLEIL.

Et la jarretiere de la mariée, l'aurai-je?

LA COMTESSE, *jettant ſur la ſcene le ruban qu'elle avoit pris au bras de Chérubin.*

La voilà.

CHÉRUBIN, *la ramaſſant, & voyant pluſieurs payſans s'avancer pour la ramaſſer.*

Celui qui voudra me la diſputer n'a qu'a s'avancer

LE COMTE.

Pour un Monſieur ſi chatouilleux, qu'avez-vous trouvé de plaiſant au ſoufflet de tantôt?

CHÉRUBIN, *mettant la main ſur la garde de ſon épée.*

Moi! mon colonel?

FIGARO.

C'eſt ſur ma joue qu'il l'a reçu: voilà comme les grands font juſtice.

LE COMTE.

Et vous, Bride-Oiſon, que penſez-vous de ceci?

BRIDE-OISON.

De-e tout ce que je vois, Monſeigneur?

LE COMTE.

Oui.

BRIDE-OISON.

Ma-a foi je ne ſais que vous en dire. Voilà-à ma fa-a-çon de pen-enſer à moi.

FIGARO.

J'étois pauvre, on me mépriſoit; me voilà riche....

LE DOCTEUR.

Les cœurs vont te revenir en foule.

FIGARO.

Croyez-vous?

LE DOCTEUR.

Je les connois.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

VAUDEVILLE.

BAZILE.

CŒURS ſenſibles, cœurs fideles,
Qui blâmez l'amour léger,
Ceſſez vos plaintes cruelles;
Eſt-ce un crime de changer?
Si l'amour porte des aîles,
N'eſt-ce pas pour voltiger. *bis.*

LE COMTE.

D'une femme de province,
A qui les devoirs ſont chers,
Le ſuccès eſt aſſez mince:
Vive la femme aux grands airs!
Semblable à l'écu du prince;
Sous le coin d'un ſeul époux,
Elle ſert au bien de tous. *bis.*

SUZANNE.

Qu'un mari ſa foi trahiſſe,
Il s'en vante, & chacun rit;
Qu'une femme ait un caprice
S'il l'accuſe on la punit:
De cette abſurde injuſtice
Faut-il dire le pourquoi?
Les plus forts ont fait la loi.

ANTONIO.

Chacun fait la tendre mere
Dont il a reçu le jour ;
Tout le reſte eſt un myſtere ;
C'eſt le ſecret de l'amour :
Ce ſecret met en lumiere
Comment le fils d'un butor
Vaut ſouvent ſon peſant d'or.

BAZILE.

Jean Jeannot, jaloux riſible,
Veut unir femme & repos ;
Il achete un chien terrible,
Et le lâche en ſon enclos :
La nuit, quel vacarme horrible !
Le chien court, tout eſt mordu,
Hors l'amant qui l'a vendu.

FANCHETTE.

Robin me dit en cachette,
Si l'amour t'étoit connu,
Que ton ſein, jeune Fanchette,
De plaiſir ſeroit ému !
Dans tous les yeux il te guette :
Je l'ai donc vu, cher Robin,
Dans les yeux de Chérubin.

TAYLOR INST. OXFORD

FIGARO.

Quand le mal n'eſt pas extrême,
Fermons l'œil à la rigueur
Sur les torts de qui nous aime ;
Et diſons, dans notre cœur :
Si chacun rentre en ſoi-même,
Nul mortel, de bonne foi,
N'eſt homme de bien pour ſoi.

BAZILE.

Triple dot, femme ſuperbe,
Que de biens pour un époux !
D'un ſeigneur, d'un page imberbe,
Quelque ſot ſeroit jaloux.
Du latin d'un vieux proverbe
L'homme adroit fait ſon profit,
Gaudeant bene nati. . . .

BRIDE-OISON.

Or, meſſieurs, la comédie,
Que l'on juge en cet inſtant,
Sauf erreur, nous peint la vie
Du bon peuple qui l'entend:
Qu'on l'opprime, il peſte, il crie,
Il s'agite en cent façons,
Tout finit par des chanſons.

CHÉRUBIN.

Sexe aimé, ſexe volage,
Qui tourmentez nos beaux jours,
Si de vous chacun dit rage,
Chacun vous revient toujours.
Le parterre eſt votre image:
Tel paroît le dédaigner,
Qui fait tout pour le gagner.

LA COMTESSE.

Telle eſt fiere & répond d'elle,
Qui n'aime que ſon mari,
Telle autre preſqu'infidele,
Jure de n'avoir que lui.
La moins folle, hélas! eſt celle
Qui ſe veille en ſon lien,
Sans oſer jurer de rien.

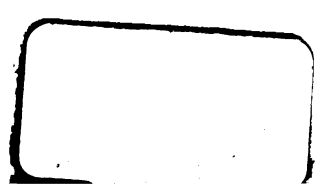
FIGARO.

Par le ſort de la naiſſance,
L'un eſt roi, l'autre eſt berger:
Le hazard fit leur diſtance,
L'eſprit ſeul peut tout changer.
De vingt rois que l'on encenſe,
Le trépas briſe l'autel,
Et Voltaire eſt immortel.

SUZANNE.

Si ce gai, ce fol ouvrage,
Renfermoit quelque leçon,
En faveur du badinage,
Faites grace à la raiſon:
Ainſi la nature ſage,
Nous conduit dans nos deſirs,
A ſon but par les plaiſirs.

Le ſpectacle eſt terminé par un divertiſſement.

FIN.

55661095